MT. ST. MICH
LIBRARY
SPOKANE, W

# LA VIE SPIRITUELLE

★

## *Sanctification de l'Apôtre*

ÉDITIONS DU CERF

NOVEMBRE 1948

# LA VIE SPIRITUELLE

paraît le 1er de chaque mois
sous la direction de
A. Plé et A.-M. Henry, O. P.

★

## *CONDITIONS D'ABONNEMENT*

Les abonnements partent de
janvier, avril, juillet et octobre

| | Vie Spirituelle seule | Avec supplément trim. | Supplément seul. |
|---|---|---|---|
| Abonnement de soutien . . . . . | 700 fr. | | |
| Un an . . . . . | 500 fr. | 850 fr. | 400 fr. |
| Six mois . . . . . | 300 fr. | | |
| Étranger . . . . . | 550 fr | 1 000 fr. | 500 fr |
| Belgique (50, rue Fétine, Liége) . | F. B. 120 | F. B. 210 | F. B. 100 |

LE N° : 50 FR.

CHÈQUE POSTAL :
ÉDITIONS DU CERF, PARIS 1436 36

★

Adresser la correspondance à :

*ADMINISTRATION DE LA VIE SPIRITUELLE*
*29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e. INV. 30-53*

Publicité Lecomte, 37, rue de l'Échiquier, Paris-Xe
tél. : TAItbout 61-17, 52-39.

30e année N° 334. T. LXXIX Novembre 1948

MT. ST. MICHAEL
LIBRARY
SPOKANE, WASH

LA VIE SPIRITUELLE
N° 334 Novembre 1948

## *SOMMAIRE*

★

## SANCTIFICATION DE L'APOTRE

*Dans notre livraison d'avril, nous avons posé à nos lecteurs la question :*

Vous sanctifiez-vous par votre apostolat ?

*Nous voulions par là, à la suite de notre numéro spécial de février, attirer l'attention sur l'un des problèmes spirituels les plus urgents de notre époque. Nous voudrions aujourd'hui, les réponses que nous avons reçues nous servant d'illustration, cerner plus exactement le problème, en mettre bien en place les données et en préciser quelques principes de solution : la foi, l'union à Dieu de l'apôtre dans son activité à travers les mystères de sa vie. Pierres d'attente d'un traité d'ensemble de la sanctification de l'apôtre (prêtres, religieuses actives et militants laïcs) qu'il nous sera possible de construire comme terme d'un nouvel effort des théologiens et de la pleine réussite de vies « apostoliques ».*

A. PLÉ, O. P. Le sens de la question posée..... 339

Témoignages ..... 358

B. PIAULT. La sanctification du prêtre par la foi.. 370

L. LOCHET. L'union a Dieu, ame de tout apostolat.. 383

A. PLÉ, O. P. Les mystères de l'apôtre ..... 407

# CHRONIQUES

## LES LIVRES

F.-M. Braun, Jésus, histoire et critique, p. 435. — J.-J. Weber, Le Livre de Job, l'Ecclésiaste, p. 435. — M. Chaume, Histoire Sainte, p. 436. — Ch. Glorieux, Fils de David, Fils d'Abraham, p. 436. — J.O.C.F., En écoutant Jésus, p. 437.

G. Philips, La Sainte Église catholique, p. 437. — P. Richaud, L'Église en face du monde moderne, p. 438. — L. Beauduin, A. Chavasse, P. Michalon, M. Villain, Église et unité, p. 438. — P. Denis, Islam et chrétienté, p. 439. — L.-M. Dewailly, L'apostolat catholique en Suède, p. 439. — G. Lhotte et E. Dupeyrat, Dame pauvreté chez les Mongols, p. 439. — J. Tournier, Jean Le Vacher, prêtre, consul de France et martyr (1647-1683), p. 440.

Rapports et documents des journées sacerdotales d'études mariales (Namur, 1943), p. 440. — S. Broussaleux, L'Évangile de Marie, p. 441. — C. Courtin, Lourdes, le domaine de Notre-Dame, de 1858 à 1947, p. 442. — Th. Dehau, Famille et Sainte Famille, p. 442. — J. Bousquet, Notre-Dame du Rosaire de Fatima, p. 442.

G. Thils et J. Laloup, Jeunesse et Sacerdoce, p. 443. — R. Zeller, Les Dominicaines gardes-malades des pauvres, p. 443. — M.-H. Lelong, Les Dominicaines des prisons, p. 443. — M. Alix, Quelques Filles de Monsieur Vincent, p. 444. — J. Dehin, L'esprit de la vénérable Marie-Thérèse Couderc, p. 444. — Mgr Saliège, Le temps présent et l'Action catholique, p. 444. — J. Dermine, Le laïc chrétien dans la cité, p. 444. — H. Carpay, L'Action catholique, p. 445. — J. de Blois, L'âme de l'Action catholique, p. 445. — R. Baron, Messes pour militants d'Action catholique, p. 445.

L. de la Résurrection, L'expérience de la Présence de Dieu, p. 446. — Humilité (cahiers de spiritualité carmélitaine), p. 446. — A. Mallet, La vie surnaturelle, ses éléments, son exercice, p. 447. — D. von Hildebrand, Pureté et virginité, p. 447. — R. Maritain, Histoire d'Abraham, p. 447. — F. Valentine, The inside of the cup, p. 448.

# LE SENS DE LA QUESTION POSÉE

## LES MÉPRISES POSSIBLES

Il n'est guère d'expression de notre langue religieuse que l'usage ait conservée dans sa fraîcheur et son authenticité d'origine. Un théologien de nos amis s'est trouvé gêné par les termes de la question que nous posions.

Il nous écrit :

> Votre formule : « Vous sanctifiez-vous par votre apostolat ? » me gêne un peu. Je n'y reconnais pas la manière de parler de l'Évangile et de saint Paul et je me demande s'il est très opportun, à *La Vie Spirituelle*, d'entretenir vos lecteurs dans ces catégories dont précisément notre génération, rafraîchie au contact direct de sources, voudrait sortir un peu.

Chacun des mots de notre question lui paraît regrettable :

> *Sanctifiez.* Dieu seul est saint. « Je suis le saint », dit Yahvé. C'est ainsi que parle l'Écriture et elle donne au mot saint un sens ontologique, physique, que saint Paul reprendra lorsqu'il adressera ses épîtres aux « saints » de Corinthe ou d'Ephèse, c'est-à-dire aux baptisés.
>
> Je crois néanmoins qu'on pourrait trouver dans le Nouveau Tes-

tament un sens qui rendrait acceptable — du point de vue de la langue néo-testamentaire — votre formule. Mais je crains que vos lecteurs ne l'entendent pas ainsi et que le mot ait pour eux un sens tout simplement moralisant, coupé de son fondement ontologique.

La teneur des réponses que nous avons reçues n'a pas dans l'ensemble confirmé cette crainte — ce qui fait honneur à nos lecteurs — qui en ont d'autant plus de mérite que la forme réfléchie du verbe « *vous* sanctifiez-*vous* » aggravait encore l'équivoque possible. A ce propos, un exégète nous a adressé cette fine remarque :

> Ce n'est pas à moi de me sanctifier, mais à me laisser sanctifier; comme on dit, par exemple, qu'un réservoir se remplit. En termes pédants, le réfléchi est ainsi un substitut du passif.

Autre équivoque possible, dénoncée par notre correspondant : l'apostolat pris comme moyen de sanctification.

> Je crois qu'il est important de rappeler ce truisme : l'apostolat, de soi, n'est pas fait pour se sanctifier, mais pour sanctifier les autres. De même que le professorat ou l'enseignement n'est pas fait pour s'enseigner soi-même, mais pour enseigner les autres. Que l'on se sanctifie en sanctifiant, que l'on s'enseigne en enseignant, cela vient de notre état, car nous sommes toujours en puissance, en quelque exercice que nous soyons, vis-à-vis de cet « acte » même. Mais cela ne vient pas de l'apostolat comme tel, ou de l'enseignement comme tel. Les fidèles comme les élèves ne doivent pas être les instruments — ni les victimes — de la sanctification du prêtre ni des progrès du professeur.
>
> Lorsque saint Thomas fit de l'épiscopat un état de perfection, il l'entendit d'un état de perfection active; il n'a pas vu que l'épiscopat soit sanctifiant pour l'évêque.

Nous en sommes bien d'accord : l'apôtre ne fait pas de l'apostolat pour se sanctifier. Ce que nous demandons ici, c'est si l'apôtre peut se sanctifier en sanctifiant les autres, ou, si l'on préfère la forme passive, si l'apôtre peut, dans l'exercice même de sa mission sanctificatrice d'autrui, se laisser sanctifier lui aussi par Dieu.

Et ceci nous conduit au dernier mot de notre formule, en même temps qu'à la dernière inquiétude de notre correspondant :

*Votre apostolat.* Là encore, vous acceptez trop facilement à mon compte le sens qu'a pris ce mot depuis le XVI^e^ siècle. L'apostolat, n'est-ce pas d'abord l'envoi des *Douze*, ou la fonction des Douze, ou leur genre de vie ? Il est vraiment curieux de constater les diverses significations de ce mot au cours des siècles. Au Moyen-Age, on parlait déjà de *vie apostolique*, mais l'expression signifiait exactement le contraire de ce qu'elle signifie aujourd'hui. Elle voulait dire « la vie commune dans la pauvreté ». Elle était une imitation de la « vie des apôtres » telle que saint Luc la décrit : « Tout était commun entre eux et nul n'appelait sien ce qui était à tous. » Aussi les moines, les cénobites n'avaient-ils pas de mal à revendiquer un tel genre de vie. Aujourd'hui, au contraire, elle est la seule qualité évangélique que l'on dénierait spontanément aux moines. Elle est privilège des jocistes et des gens surmenés...

Je crois que le Moyen-Age n'avait pas vu tout ce qu'impliquait la *vita apostolica*; c'était la limiter que de n'y pas inclure la fonction de prédication, d'enseignement, de pastoration. On y reviendra plus tard et dès le XIII^e^ siècle. Mais n'est-il pas dommage que l'on ait perdu le sens des qualités *intérieures* de cette *vita apostolica*, que le Moyen-Age avait si fort qu'il en faisait presque le privilège des religieux cloîtrés ?

Votre question incline-t-elle à retrouver cette densité de signification qu'il y a dans le mot *apostolat* ?

Nous renvoyons, sur ce point comme sur les autres, à notre numéro de février 1948, où nous nous étions donné précisément pour tâche de mettre au point le sens des mots employés dans notre questionnaire.

Nous n'y reviendrons pas ici. Précisons seulement que, si l'on peut dire, en un sens très général, tout chrétien confirmé est un apôtre, nous visons spécialement le cas de ceux et de celles qui ont reçu officiellement de l'Église une charge apostolique. C'est déjà le cas du militant ou de la militante d'Action catholique, plus encore celui de la religieuse active et surtout celui du prêtre qui participe de plus ou moins près à l'état de perfection de l'évêque.

*Accepter* une telle charge suppose une grande charité (et donc une grande sainteté), la *recevoir* en confère la grâce nécessaire. *L'exercer* ne mettrait-il pas en œuvre, ne ferait-il pas croître ce germe initial de grâce, de charité, de « sainteté apostolique » ?

Voilà exactement le sens de la question posée. Sans doute n'est-elle pas nouvelle. Mais, depuis quelques années, des efforts multiples se font jour qui cherchent à préciser les lois de cette sanctification de l'apôtre par son apostolat.

> L'heure est encore celle des essais et des tâtonnements, écrit M. Masure, où les âmes de bonne volonté et d'inquiétude doivent se communiquer leurs résultats sans prétendre les imposer à leur prochain et s'avouer leurs échecs sans abandonner leur patient travail [1].

Notre effort voudrait s'inscrire modestement dans cette ligne et s'inspirer de cet esprit.

## LES PLAIDOYERS MALADROITS

A lire certains auteurs, il semblerait que la perfection chrétienne se mesure au degré de contemplation, et que l'oraison, ou l'ensemble des exercices de la vie intérieure soient les seuls moyens d'union à Dieu. Aucun auteur sérieux n'a pris une position si absolue, mais beaucoup, voulant à juste titre, mais maladroitement, revendiquer le primat de la vie intérieure, ont cherché à l'exalter *aux dépens de l'action*.

C'est ainsi notamment que Dom Chautard a écrit : « Que notre vie intérieure constitue la tige remplie d'une sève robuste dont nos œuvres *ne* soient *que* l'efflorescence [2]. »

Sans doute reconnaît-il que les œuvres sont, pour les âmes intérieures et pour elles seulement, un « moyen de sainteté ». Il écrit :

> Au lieu de ne voir, par faux concept de la spiritualité, la possi-

1. Masure, *Prêtres diocésains*, p. 198.
2. Chautard, *L'Ame de tout Apostolat*, 14e édition, 1934, p. 54.

bilité de progrès dans l'union avec Dieu que dans la tranquillité et la solitude, sainte Thérèse juge que c'est au contraire l'activité imposée vraiment par Dieu et exercée dans les conditions voulues par lui, qui, en alimentant son esprit de sacrifice, son humilité, son abnégation, son ardeur et son dévouement pour le règne de Dieu, vient accroître l'union intime de son âme avec Notre-Seigneur vivant en elle et animant ses travaux, et l'acheminer ainsi vers la sainteté [3].

Mais, sur les quelque trois cents pages de son ouvrage, Dom Chautard n'en consacre que sept sur ce sujet; et ce que les bons auteurs ne disent qu'en passant, les médiocres l'omettent complètement.

Par là se trouve justifié ce reproche que beaucoup de jeunes prêtres (tant séculiers que réguliers) et de militants laïcs adressent à la formation qu'ils ont reçue. Voici, entre beaucoup d'autres, ce que nous écrit un jeune prêtre, membre d'une société à vœux :

> Les confrères âgés, même et souvent très surnaturels et très moralisants, croient faire de la saine théologie en faisant de l'action un épouvantail, une tentation perpétuelle.

Et ce prêtre n'a pas de mal à montrer combien ces plaidoyers maladroits de la vie intérieure la desservent gravement et avec elle toute la « spiritualité apostolique ».

Nous lisons dans un numéro de la revue *Préludes* [4] :

> Car enfin, si la vie intérieure est la première en droit, l'unique vraiment nécessaire, quelle catastrophe et quel contresens ce serait de ne l'approvisionner chaque jour que par une demi-heure d'oraison, pour l'exposer ensuite à dix heures et plus de risques et d'affolement.

Envoyé par Dieu, la situation de l'apôtre, en effet, ne peut pas être aussi nécessairement périlleuse que certains le prétendent.

Allant d'un excès à un autre, faudrait-il dire alors que l'ac-

---

3. *Ibid.*, p. 73.
4. *Préludes*, février 1947, p. 7.

tion est *nécessairement* et *par elle-même* sanctifiante et que, renversant la formule de Dom Chautard, l'action soit l'âme de la vie intérieure?

Formule malheureuse, réponse hâtive et mal éclairée aux plaidoyers maladroits de la vie intérieure. L'expérience et le bon sens chrétiens suffisent pour faire voir que l'action n'est ni *nécessairement* appauvrissante ni *nécessairement* enrichissante. Elle peut être l'une ou l'autre, et tout le problème est de trouver à quelles conditions l'action apostolique peut enrichir l'apôtre lui-même.

On n'aura pas résolu ce problème en rappelant — fût-ce à la lumière de la meilleure des théologies — la nécessité de la vie intérieure tout spécialement pour un apôtre[5]. Tout cela est vrai. Mais là n'est pas le nœud du problème qui s'agite confusément sous l'étiquette fâcheuse d'une « spiritualité de l'action ».

Ce que demandent — au milieu de beaucoup de confusions et de maladresses, il est vrai — les apôtres de notre temps, c'est que leur soient montrées la possibilité et les lois d'un enrichissement de leur vie chrétienne par leurs activités apostoliques. Certes, la vie intérieure est l'une des conditions indispensables de cet enrichissement surnaturel, mais *ce n'est pas la seule*; et cela change tout, à commencer par la vie intérieure elle-même. Le problème de la sanctification de l'apôtre est à poser dans sa totalité et sa spécificité.

Plus encore que de principes spirituels, les jeunes équipes apostoliques ont besoin que leur soit donné un régime de vie

---

5. C'est le défaut d'articles, par ailleurs très exacts, comme celui de G. Besançon dans *La Pensée catholique*, n° 5, pp. 65 sq. Il en est de même de la plaquette posthume de M. le chanoine Maquart, qui vient de paraître, *Allons-nous vers une Spiritualité nouvelle ?* (Librairie Paillard, Paris.)

M. Maquart y démolit avec vigueur et précision les erreurs et les à-peu-près de certains protagonistes de la spiritualité de l'action. En quoi il fait œuvre utile. Mais insuffisante, car il ne répond pas au problème réel, dont la solution se cherche maladroitement à travers toutes ces tentatives qu'il réfute.

Nous lui devrons de savoir exactement en quoi — au nom de saint Thomas — ces tentatives ne sont pas acceptables telles quelles. Mais le problème n'est pas résolu. Il ne semble même pas avoir été soupçonné (cf. p. 43).

favorable à leur sanctification, en même temps (c'est inséparable) qu'à la nature proprement « apostolique » de leur labeur. Il ne s'agit pas seulement d'une promotion généralisée, d'une vie commune (la *vita apostolica* du Moyen-Age) — nuancée parce qu'adaptée à chaque cas particulier et à chaque étage de la structure de l'Église —, mais aussi d'une mise en place judicieuse et hiérarchisée des tâches apostoliques. Il s'agit de faire porter l'effort de l'apôtre (prêtre ou laïc) sur ses objectifs centraux et spécifiques, et, en supprimant, ou mettant au second plan, ses tâches périphériques, de le libérer d'un surmenage épuisant et vain et de lui permettre d'accomplir dans toute sa pureté ce pour qui il a été « envoyé ».

Besoin urgent, qui soulève bien des problèmes et se heurte à des obstacles multiples. C'est contribuer, nous l'espérons, à les résoudre que de chercher la solution du problème proprement spirituel que nous nous posons ici.

## VERS UNE SOLUTION

Dom Chautard, tout le premier, ne se refusait pas à poser le problème ainsi que nous venons de le suggérer. Nous en voulons pour preuve le témoignage de S. Exc. Mgr Guerry :

> Nous avions, il y a quelques années, le grand plaisir de remercier, à la Trappe de Sept-Fons, Dom Chautard pour le bien que nous avait fait, comme à tant de jeunes de notre génération, au moment où il parut, son petit livre *L'Ame de tout Apostolat*. « Révérendissime Père, lui disions-nous, vous avez montré que la vie intérieure est l'âme de tout apostolat, que, sans elle, l'apostolat est vain et risque d'être dangereux. Nous vous exprimons respectueusement le désir que vous écriviez maintenant un autre livre qu'appelle le grand devoir de l'apostolat et le développement de l'Action catholique : comment aller à la vie parfaite *dans* et *par* l'apostolat ? » Et le grand moine contemplatif nous répondit : « Oui, je crois qu'il y a aujourd'hui, dans le monde, des mystiques de l'action [6]. »

---

6. Rapport au congrès de l'Union des Œuvres 1939 : *Y a-t-il une spiritualité de l'Action catholique ?* paru dans *L'Union*, décembre 1939, p. 67.

Nous n'avons pas à rappeler ici tous les efforts qui, de tous les horizons, ont été faits dans ce sens : souhaits, témoignages, essais de construction ou de synthèse théologique[7]. Mais nous ne pouvons passer sous silence un document pontifical tout récent qui vient, semble-t-il, apporter un précieux encouragement à ces généreux efforts : dans son *Motu proprio* : *Primo feliciter*, du 12 mars 1948, sur les instituts séculiers, S. S. Pie XII écrit au sujet de l'apostolat de ces instituts :

> La vie tout entière des membres des instituts séculiers, consacrée à Dieu par la pratique de la perfection, doit être convertie en apostolat; apostolat qui doit être exercé et constamment et saintement par la pureté d'intention, l'union intime avec Dieu, une forte abnégation et un généreux oubli de soi-même, de telle sorte qu'il révèle l'esprit intérieur qui l'anime, autant qu'il le nourrisse et le renouvelle sans cesse. Cet apostolat, qui embrasse toute la vie, doit s'affirmer si profondément et si sincèrement dans ces instituts, que, avec l'aide et l'inspiration de la divine Providence, la soif des âmes et le zèle paraissent non seulement avoir heureusement fourni l'occasion de consacrer ainsi la vie, mais encore avoir fourni en grande partie leur propre raison d'être et leur forme, et avoir aussi, d'une façon admirable, exigé et fixé

---

7. Citons notamment : cardinal Mercier, *La Vie intérieure* (1919); R. P. de Grandmaison, S. J., *Écrits spirituels* (1933); R. P. Charmot, S. J., *La Doctrine spirituelle des Hommes d'action* (1939); S. Exc. Mgr Guerry, *Y a-t-il une spiritualité d'Action catholique ?* (dans *L'Union*, décembre 1939); R. P. Doncœur, S. J., *Conditions d'une renaissance canoniale* (dans les *Études*, mai 1945); R. P. Lebret, O. P., *Principes pour l'Action* (1945); abbé Lemaitre, *Notre Sacerdoce* (1945); chanoine Millard, *Formation par l'Action* (dans *Masses ouvrières*, décembre 1945); chanoine Tiberghien, *L'Action catholique, expériences passées, vues d'avenir* (1945); R. P. Loew, O. P., *En mission prolétarienne* (1946); chanoine Thils, *Nature et Spiritualité du Clergé diocésain* (1946); chanoine Martimort, *De l'Évêque* (1946); chanoine Masure, *Vers une Spiritualité d'action* (cahiers *Amor*, 1946); abbé Michonneau, *Paroisse, communauté missionnaire* (1946); R. P. Tenneson, S. J., *Pour une Spiritualité de l'action* (dans *Prêtre et Apôtre*, 15 juin et 15 juillet 1946); *Pour le Clergé diocésain, une enquête sur sa spiritualité particulière* (1945-1947); R. P. Chenu, O. P., « *L'Ame de tout apostolat* » (dans *Masses ouvrières*, juin 1947); Mgr Catherinet, *Y a-t-il une Spiritualité du Clergé diocésain ?* (dans *L'Ami du Clergé*, 23 octobre 1947); chanoine Masure, *Prêtres diocésains* (1948); chanoine Maquart, *Allons-nous vers une Spiritualité nouvelle ?* (1948), etc., etc.

la fin, dite spécifique, et aussi la fin générale de ces instituts. Cet apostolat des instituts séculiers doit être fidèlement exercé non seulement *dans le siècle*, mais aussi pour ainsi dire *par le moyen du siècle*, et par conséquent par des professions, des activités, des formes, dans des lieux, des circonstances répondant à cette condition séculière [8].

Si un apostolat qui s'exerce « par le moyen du siècle » doit, nous dit le successeur de saint Pierre, nourrir et renouveler l'esprit intérieur de l'apôtre, que ne peut pas faire un apostolat qui s'exerce par les moyens de l'Église : les sacrements, la parole de Dieu, le culte, l'amour et le service du prochain ?

Dans plusieurs des réponses à notre enquête, la différence a été très nettement marquée entre l'apport réel que le ministère proprement sacerdotal apporte au prêtre et l'appauvrissement quasi inévitable dont il souffre en ses activités plus profanes. Voici par exemple quelques témoignages de nos lecteurs :

*Il m'a été donné de rencontrer des âmes vraiment désireuses de perfection, elles m'ont fait un bien énorme, car leurs exigences spirituelles, formulées parfois aux moments les plus inattendus, m'ont obligé à veiller constamment sur ma propre vie spirituelle, à surveiller mes motifs d'action, à être en perpétuel état d'alerte spirituelle.*

*Mes meilleurs instants de méditation et d'oraison, je les ai passés au confessionnal, ou en direction spirituelle, ou immédiatement après, en considérant l'action profonde de Dieu dans les âmes.*

*On ne mettra jamais trop en évidence, à mon avis, le bien immense que des fidèles fervents peuvent faire à leur clergé, non pas en lui faisant la leçon, mais en faisant appel à son caractère sacerdotal.*

*Pour tenir le coup, j'ai toujours remarqué que, du moment que le prêtre professeur quitte ses « devoirs » pour s'adonner aux sermons, aux confessions régulières, alors on le voit plus zèlé, plus apostolique, s'intéressant davantage aux choses de*

8. Traduction de *La Documentation catholique*, 29 août 1948.

*Dieu; au contraire le prêtre qui ne connaît que les préoccupations matérielles ou humaines, s'embourgeoise, devient superficiel, parfois jaloux, cynique, etc. Il est assez fréquent de voir, d'une part, des prêtres s'attiédir parce qu'ils n'ont pas l'occasion d'entrer en contact avec les âmes, et, d'autre part, des prêtres être tellement surchargés des responsabilités apostoliques qu'ils s'épuisent moralement et physiquement et se cassent.*

*Dans notre siècle de distractions à outrance, ces œuvres de sélection sont une nécessité, mais... J'ai été bibliothécaire, ai fait partie d'une commission de censure de films — j'ai connu intimement un grand nombre de personnes exerçant ces activités — et force m'est de reconnaître qu'elles sont plutôt nuisibles aux âmes vouées exclusivement à l'apostolat.*

Ce n'est pas seulement la parole du Souverain Pontife, mais également l'Écriture Sainte elle-même qui semble autoriser à faire bénéficier l'apôtre lui-même de son apostolat. A la suite du Christ Jésus, les apôtres ne doivent-ils pas dire comme lui : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé »? (Jn., 4, 34.) N'est-ce pas en accomplissant l'œuvre qu'il leur avait donnée à faire, qu'à l'exemple du Fils ils glorifient le Père? (cf. Jn., 17, 3.) Ne se font-ils pas tout à tous, comme dit saint Paul, à cause de l'Évangile et *pour y avoir part*? (1 Cor., 9, 23.) Et c'est en ce faisant qu'ils se sauvent eux-mêmes et ceux qui les écoutent (cf. 1 Tim., 4, 16). Ne parlent-ils pas *sous le regard de Dieu* (2 Cor., 2, 17; 12, 19), à des auditeurs qui sont eux-mêmes *en présence de Dieu*? (Actes, 10, 33.) Enfin ne peut-on pas dire d'eux, comme il est écrit de Barnabé arrivant à Antioche : « Lorsqu'il fut arrivé et qu'*il eut vu la grâce de Dieu*, il s'en réjouit »? (Acte, 11, 23.)

Tous ces textes ne suggèrent-ils pas qu'il existe une liaison profonde chez l'apôtre entre son activité et sa sanctification personnelle?

La plupart des réponses que nous avons reçues vont bien dans ce sens. Faute de les pouvoir toutes citer, nous en donnerons cependant ici même quelques extraits :

*En face des personnes qui comprennent, notre amour pour*

*Dieu s'accroît d'être partagé et l'on admire chaque jour davantage les merveilles de la grâce dont on est témoin.*

Un Père carme.

*J'ai quelquefois pu toucher du doigt l'action de Dieu dans ces âmes s'ouvrant à la lumière. Je trouve partout des leçons de choses du Seigneur.*

Une institutrice.

*Je me demande vraiment si « je cherche » à trouver dans mon apostolat cette alimentation de foi, etc. En vérité, je ne cherche rien du tout, sinon à être à mon affaire en union avec le Christ. Je pense que l'essentiel est le total oubli de soi pendant l'action, se donner tout aux autres. Je puis constater cependant que, par cette vie apostolique, ma confiance en Dieu, la certitude de mon impuissance, ma charité ont grandi.*

Un aumônier d'Action catholique.

*Car ce que nous prêchons doit être l'expression de notre propre âme et notre vie. Croire et vivre ce que nous prêchons. Sinon notre parole est une déloyauté et une hypocrisie. L'Évangile est là pour nous le rappeler et avec quelle vigueur ! Je vous avoue que cette pensée me fait, chaque fois que je dois monter en chaire, une saisissante impression. La prédication, pour un prêtre, quel puissant stimulant à vivre ce qu'il enseigne; à faire, lui, les premiers pas dans la voie qu'il trace à ses ouailles, à se charger le premier des fardeaux qu'il impose aux autres.*

Un aumônier d'hôpital.

*On semblerait mentir secrètement si notre cœur n'était pas décidé à suivre fermement Jésus-Christ lorsqu'on parle de Lui au peuple fidèle. Aussi, constamment, on a à vérifier la justesse de l'accord entre ce qu'on prêche aux autres et votre propre vie.*

*C'est alors que votre apostolat vous fait comprendre que si un prêtre cesse de tendre à la sainteté, il se sent séparé des autres, il est doublement menteur : dans ses paroles et dans sa vie. Pour*

*que la vie ne soit pas une farce stupide, il faut que le prêtre mette la vérité au centre de tout et que rien de faux, de factice ne s'interpose entre lui et les autres. Car ce que demande avant tout de nos jours au prêtre le peuple chrétien et non chrétien, c'est un témoignage d'une pureté telle qu'il ne pactise avec aucune valeur suspecte, voire avec un bonheur trop humain. Dès que le prêtre est trop heureux humainement dans son apostolat, c'est qu'il s'éloigne de la Croix du Christ. La souffrance, qui est au cœur de tout apostolat, est un puissant moyen de sanctification, lorsque cette souffrance vient de notre difficulté à ne présenter que le Christ qui est la Voie, la Vérité, la Vie, et l'Église qui est Jésus-Christ, mais Jésus-Christ répandu et communiqué.*

Un Père dominicain.

*Pourquoi distinguer « témoignage » et « service » ?*

*« Visites ». C'est par nous le Christ qui visite les familles; alors on ressent ses manques; on veut porter aux autres notre bonheur; on remercie, on demande pour eux... Dans la vie renfermée, il y a parfois de la contention, et de la détente dans la vie au dehors.*

*« Baptême ». On y sent la grâce qui passe, sa propre misère, les paroles élèvent l'âme du ministre. On souffre de l'incompréhension de la famille; on jouit de voir croître l'Église.*

*« Confession ». Le courage des pénitents; les abus de la grâce que j'ai commis, bien pires que les leurs; à leur place, qu'aurais-je fait? Sentir la tendresse de Dieu, la grâce qui travaille.*

*« Fatigue ». Union au Christ pressé par la foule; sentir son incapacité propre.*

*« Mariage ». L'amour est la plénitude de la loi; la préparation des fiancés; conversations; leur destinée et la mienne; ma paternité.*

*« Parole de Dieu ». Préparer son discours; plus encore, se préparer soi-même. Dans l'exécution; la réaction de l'auditoire. La parole qu'on prépare ou qu'on prononce alimente l'oraison (2 Cor., 5, 20) : comme si Dieu exhortait par notre bouche.*

*« Culte, Eucharistie ». N'a de valeur qu'autant qu'il résume, pour l'offrir, toute l'activité de notre vie; est par le Christ une*

*offrande sociale (on ne peut couper le Christ de son Corps mystique).*

*« Assemblée ». Synaxe, agapè, sentir ceux qui manquent; charité : deux ou trois en mon nom...*

*« Disponible ». Oubli de soi; dans les contrariétés, dire :* ecce, adsum. *Excellent exercice, imprévu, d'ascèse. Réconforter les autres, exercer la paternité.*

*Ajouter : pauvreté, sous la pression de la charité et de l'exemple.*

*Pouvoir dire (1 Cor., 11, 1) : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis du Christ. »*

*Humiliations par les fidèles : les plus cuisantes.*

*Tout le ministère : agréger la masse à la messe.*

P Un curé de province.

*Je me présente devant Dieu avec la grappe humaine de mes enfants.*

*Mon Christ est l'objet d'un amour qui vient du même cœur que l'amour que je porte à mes enfants, on n'a pas deux cœurs. Ensemble, aidés par le Christ, nous essayons d'aller vers Dieu, elles, inconsciemment. Mon rôle est de premier plan après le Christ, après le prêtre. A mon cœur d'apôtre je souhaite d'allumer des cœurs de militantes. Le Christ n'est jamais absent. Qu'y aurait-il dans tout cela sans Lui ? — Rien.*

Une Religieuse enseignante.

*Bien souvent, au cours de ma vie missionnaire, bien loin de penser que les Noirs me devaient de la reconnaissance, je ressentais pour eux une profonde gratitude d'être ainsi pour moi l'occasion continuelle de pratiquer la vertu, d'opérer des renoncements, d'élargir mon horizon et de recevoir des grâces de comprendre la vraie et évangélique charité, tous avantages qui, sans l'apostolat, m'auraient peut-être manqué. Et c'est à Dieu, père des miséricordes, que j'adresse ma gratitude infinie de m'avoir appelée à comprendre et à partager, avec sa croix rédemptrice et sanctifiante, la miséricorde, lien d'amour entre Dieu et mon âme,*

*lien d'amour entre mon âme, mon cœur, tout mon être et les âmes des hommes, mes frères.*

Une Religieuse missionnaire.

*Je résumerai ainsi mon expérience : l'apostolat m'a été* provocatio ad altiora.

A. *En lumières. Dieu trouvé dans les hommes; dans leur fond, leur droiture, leurs aspirations, leur promptitude sincère à manifester, quand on inspire confiance, leur vide, leur dégoût des fausses nourritures, leur faim obscure d'un idéal exigeant et pur, inconnu ou* méconnu. *Il y a des exceptions certes, ceux qui se ferment. Mais le contact de tous peut être sanctifiant.*

*Sanctifiants, les ouverts : l'ai-je été, le suis-je, moi, à l'égard de lumières incomparablement plus abondantes? D'où provocation à la fidélité par reconnaissance...*

*Et aussi provocation à un apostolat plus attentif : pour être* concha et canalis.

*Sanctifiants, les fermés : provocation : 1° à l'espérance dans un de ses actes majeurs : la prière de demande. L'apostolat de la prière : la mienne, plus ardente, plus continue : l'appel à celle de mes sœurs, des âmes; 2° à la vertu, pénitence bien sûr, et 3° rectification intérieure et extérieure. Car :*

B. « *Ouverts ou fermés, tous me regardent comme un témoin du Christ et de l'Ordre.* »

*Les exigences des âmes m'obligent à la vérité de la vie :*

*approfondissement de culture pour être* sûre *de ce que j'essaie de véhiculer par paroles et actes;*

*labeur de maîtrise sur soi pour passer en faisant le bien. A ce point de vue, l'apostolat des malades ou de l'enseignement m'a paru un grand apprentissage de* prudence *et de* force (*sans négliger la justice, dont la carence est un des prétextes fréquents à se méfier de nous où à nous méjuger*). *Si, dans toute vie chrétienne, « la charité règle les intentions que les vertus ont pour tâche de réaliser » (R. P. Lemonnyer), il faut reconnaître que dans l'apostolat la tâche est très rude. Les fatigues, les peines, les dangers aussi n'ont pas de trêve et usent, corps et esprit.*

La grande provocation de l'apostolat, *c'est celle de l'*union au

Christ. *Parce que le contact avec les hommes est preuve évidente que le sacrement de l'Incarnation est la trouvaille de l'Amour; trouvaille géniale parce qu'adaptée. Une lecture commentée de la Passion bouleverse de pauvres hommes sans instruction : des retours s'ensuivent. Quand on raconte la trahison de Judas, quel retournement d'âme ! « Pensez ! Un type qu'Il avait pris pour lui faire de la propagande ! »*

*Ce besoin d'amour, de présence, de repos dans la confiance mutuelle, qui reste latent dans les cœurs les plus endommagés, est satisfait déjà dans l'Eucharistie : d'où la paix de tant de viatiques. Les grâces qu'obtient la Sainte Vierge : l'entrée qu'elle fait à Jésus dans les âmes, sont expérimentées comme des joies très pures et provoquent à l'adoration et, espérons, à l'humilité. Et les échecs — mais aussi les réussites — y pourvoient.*

*Mandatée comme instrument très faible, on a besoin de rester dans la main de Notre-Dame, de devenir plus et mieux sa fille et sa servante; de travailler en elle et avec elle pour l'Église; d'aimer comme elle, dans le désintéressement.*

*Dans les œuvres, il faut* n'être personne que l'envoyée.

*Mais, envoyée, on est davantage à l'intérieur — plus chez le Père : plus* fortement tenue *d'appartenir à la Famille suprême, d'en porter les caractères, pour y agréger.*

*« Qui vous reçoit Me reçoit. Qui me reçoit reçoit Celui qui m'a envoyé. »*

*Plus je m'efforce de me tenir chez le Père, plus je m'unis au Christ occupé des affaires de son Père, plus je m'éloigne du type de la femme d'affaires — et mieux je puis agir pour le Père auprès de ses enfants. Et, me détournant de mes incapacités ou défauts, trouvant déjà Dieu de mille manières en ceux auxquels je suis envoyée, je crois que l'apostolat me sanctifie en m'imposant « d'être ce que je suis ».*

Une Religieuse.

*Y a-t-il beaucoup de militants entrés dans l'Action catholique sans y avoir été vraiment préparés par la prière, qui contesteront que leur activité apostolique les a transformés surnaturellement, ce qui est un signe, en effet, qu'elle suffit à procurer des mérites, et ce n'est pas contesté, mais transformés de telle sorte qu'ils ont*

*été portés de plus en plus à pratiquer l'oraison ? et qui ne viendront pas dire que leur action leur a paru d'autant plus féconde surnaturellement qu'ils ont recherché davantage le contact avec Dieu pour Lui dans la prière intérieure ? Cela n'est-il pas un signe ?*

Un laïc.

*Il est évident que la seule activité extérieure marche vers sa propre stérilisation.*

*Pourtant, on peut, quand on ne Le connaît pas encore ou qu'on Le connaît mal, être amené à Lui par une action apostolique — incomplète puisqu'elle ne puise pas encore directement à son principe —, mais généreuse et droite. On n'en pourrait donner un plus bel exemple que celui des « militants intermédiaires » et « meneurs naturels » de la J.O.C. Ames à peine effleurées par la grâce, qui parfois ignorent encore le Christ, mais qui, par générosité et aspiration vers l'idéal, se donnent à une action dont les propulseurs sont des âmes vivant de la vie divine. Ces « outils » presque inconscients encore, en œuvrant pour le Dieu qu'ils ne possèdent pas, le trouvent... et en vivent enfin !*

Un lecteur.

A l'appui de ces dernières réponses, nous sommes heureux d'apporter l'opinion autorisée d'un prêtre de l'Action catholique canadienne en citant une page de l'ouvrage qu'il vient de publier[9] :

> Combien de chrétiens, depuis le début de l'Action catholique, ont découvert le christianisme à travers des responsabilités qui les dépassaient d'abord, mais qui furent pour eux — grâce à l'aide de prêtres qui surent les suivre de près — des pierres d'angle dans l'édification de leur personnalité chrétienne. Il n'est pas un seul aumônier compétent qui ne pourrait rendre ici témoignage sur la formation à travers et par l'action, la formation à l'action rédemptrice par un travail rédempteur.
>
> Cette action n'atteindra sa plénitude et ne produira tous ses

9. Lalande, *Conversion au réel*, pp. 169-170. Éditions Fides, Montréal, 1948.

effets, nous le savons bien, que lorsque le chrétien sera devenu un parfait disciple du Christ. Cela ne se fera pas en un jour. Dès le début, toutefois, l'action porte déjà une certaine valeur apostolique et une large efficacité formatrice.

Voilà les faits. En peut-on trouver une explication théologique ? Il est sans doute trop tôt pour élaborer un exposé d'ensemble des lois de la sanctification de l'apôtre par son apostolat. Une première démarche est cependant possible; après avoir posé exactement le problème, d'en chercher, en allant du général au particulier, le principe spécifique de solution. Pour plus de clarté, nous numérotons les étapes de ces démarches :

1° Il ne nous paraît pas suffisant de reconnaître, comme le fait Dom Chautard [10], que l'action de l'apôtre « alimente son esprit de sacrifice, son humilité, son abnégation, son ardeur et son dévouement au règne de Dieu ». Tout cela est exact, mais nous nous demandons si l'action apostolique n'est pas capable d'apporter plus encore à l'apôtre : l'union à Dieu.

2° Si l'apostolat est sanctifiant pour l'apôtre, c'est, disent certains, parce qu'il s'y soumet à la volonté de Dieu [11], ou encore parce que son action est théocentrique [12], qu'il collabore avec Dieu [13] ou qu'il agit pour l'amour et le service de Dieu. C'est ainsi que le R. P. Tenneson cite un texte du secrétaire de saint Ignace :

> Notre Père préfère que l'on s'efforce de trouver Dieu en toutes choses, plutôt que de consacrer beaucoup de temps de suite à cet exercice (vie d'oraison). Il désire voir tous les membres de la Compagnie animés d'un tel esprit qu'ils ne trouvent pas moins de dévotion dans les œuvres de charité et d'obéissance que dans

10. *Op. cit.*, p. 73.
11. Cf. Masure *op. cit.*, p. 200, et Deffrennes, *La Vocation de saint Vincent de Paul*, dans *Revue d'Ascétique et de Mystique*, XIII, 1932, notamment p. 295.
12. Masure, *op. cit.*, p. 190.
13. Charmot, *La Doctrine spirituelle des Hommes d'action*, pp. 39 à 69.

l'oraison et la méditation, puisqu'ils ne doivent rien faire que pour l'amour et le service de Dieu Notre-Seigneur [14].

3° Pour être précis, il faut aller plus loin et, à la suite de Mgr Guerry, de M. Thils et de beaucoup d'autres, demander le secret de cette sainteté apostolique à la charité. C'est la charité en effet, et elle seule, qui nous unit à Dieu et, par là, nous sanctifie.

Il peut y avoir soumission à la volonté de Dieu, collaboration à son œuvre, découverte de la présence de Dieu dans le monde, sans qu'il y ait charité. Vertueuses certes, des actions posées dans cet esprit ne sont pas nécessairement sanctifiantes, elle ne le sont qu'animées par la charité.

4° Si la charité nous unit à Dieu et nous sanctifie, c'est parce qu'elle nous le donne pour objet; objet unique du point de vue *formel* : c'est la bonté de l'être intime de Dieu que nous aimons; et objet double du point de vue *matériel* : c'est en Dieu — où elle est éminemment — et dans le prochain — où elle se trouve ou peut se trouver comme dans un écho — que nous aimons cette bonté de Dieu. Cette dualité d'objet d'un seul amour, cette similitude du second commandement au premier sont certainement l'un des principes d'unité de vie et de sanctification de l'apôtre il y parviendra dans la mesure où son service et son amour du prochain seront en toute rigueur de terme des actes de charité théologale, c'est-à-dire dans la mesure où l'objet de son activité sera tout à la fois le prochain et Dieu.

5° Seule la charité sanctifie, mais elle est capable d'animer toutes les autres vertus et de leur donner par là valeur sanctifiante. Cela est vrai non seulement de la charité à l'égard de Dieu, mais également à l'égard du prochain [15]. Par là, c'est toute l'activité de l'apôtre qui peut avoir pour lui valeur sanctifiante.

6° Parmi toutes ces vertus qui doivent être normalement ani

---

14. Polanco, *Monumenta historica*, epistolae III, 502, cité par Tenneson *Prêtre et Apôtre*, 15 juillet 1946, p. 104.

15. Cf. Deman, *La Charité fraternelle comme forme des vertus*, dans *La Vie Spirituelle*, mars 1946.

nées par la charité, une place toute spéciale est à faire à la foi t à l'espérance qui sont par elles-mêmes surnaturelles et théologales, encore qu'elles ne soient « vivantes » qu'animées par la harité. Ces trois vertus théologales nous donnent Dieu pour bjet et donc nous unissent surnaturellement à lui : elles nous anctifient. Cet ensemble des trois vertus, assouplies par les dons lu Saint-Esprit, constitue donc le principe certain de la sanctification de l'apôtre.

7° Tout ce qui précède est vrai non seulement de l'apôtre, mais le tout chrétien. Il existe, spécifiant cette sanctification générique, un principe particulier de la sainteté de l'apôtre qu'il reçoit de la nature de sa mission. L'apôtre est un envoyé. C'est e ce titre qu'il agit. Il est l'instrument de Dieu. La vie de Dieu passe par lui. Elle ne lui est pas donnée pour lui, mais, traversé par elle, comment n'en serait-il pas uni à Dieu d'une manière particulière? Il n'est qu'instrument, mais instrument « animé » et non pas mécanique; il n'est que canal de la grâce, mais canal pensant et aimant et, qui plus est, c'est en pensant et en aimant qu'il est canal, diversement, il est vrai, selon chacune de ses activités.

Pourquoi sa foi, son espérance et sa charité ne lui donneraient-elles pas pour objet non seulement la vie divine qui lui est donnée pour lui, comme à tout chrétien, mais celle aussi qui passe par lui pour les autres? Et, ce faisant, il se montrera parfait instrument et, uni à Dieu, il s'en trouvera plus saint.

C'est sur cette base, nous semble-t-il, qu'il conviendrait d'élaborer ce traité de la sanctification de l'apôtre par son apostolat que demande notre jeune génération. Il est sans doute encore trop tôt pour le construire dans son entier. Les articles de ce numéro prépareront peut-être la mise au point de quelques-uns de ses chapitres.

fr. A. Plé, O. P.

# *Témoignages*

## UN VICAIRE DE PAROISSE

Il semble que chez beaucoup de prêtres de générations différentes règne un malaise, parce que nous avons du mal à vivre notre vie spirituelle. Et ce malaise repose peut-être sur une erreur : ne cherchons-nous pas à garder une piété de séminaristes au lieu de vivre de notre sacerdoce ?

Au séminaire, il était normal de vivre d'exercices de piété réguliers, prolongés, facilités par le silence habituel, les offices liturgiques, etc. Tout s'y prêtait : cadre, horaire, règlement, et jusqu'au genre de travail que nous faisions.

C'était normal, et je crois qu'à ce régime nous avons appris beaucoup. Où il me semble voir une erreur, c'est dans cette directive, qui nous fut alors donnée, et bien souvent, de chercher à maintenir dans le ministère l'armature donnée par le séminaire à notre vie spirituelle.

Peut-être jadis était-ce possible. Peut-être est-ce encore possible çà et là, dans les pays où le clergé, nombreux, nullement débordé, peut mener une vie régulière. Est-ce fréquent ?

Je ne puis parler que de notre vie à nous, prêtres d'un diocèse déchristianisé. Mais je dis nettement qu'il n'est moralement et matériellement pas possible de conserver le *modus vivendi* du séminaire, qui supposait un cadre que nous n'avons pas.

N'exagérons rien, il y a des jours plus calmes, des paroisses moins dures, des curés plus accommodants que d'autres; aussi ne peut-on pas trop généraliser. Mais il me semble que, en règle générale, il

n'est pas excessif d'affirmer que les exercices de piété du séminaire sont très difficiles à maintenir dans le ministère paroissial tel que je le connais.

On nous disait au séminaire, et on nous le répète souvent avec raison dans les récollections : déchargez-vous du matériel, faites-vous aider par les laïcs. Je dirai d'abord qu'il faut pouvoir; telle paroisse peut n'avoir aucun laïc disposé à se laisser faire. Mais, si j'en juge par mon expérience, l'aide des laïcs ne résout pas le problème entièrement : les laïcs nous laisseront tout un travail proprement sacerdotal qui suffira à prendre tout notre temps. Il restera le catéchisme, la prédication, la direction, les confessions, les malades, les convois, etc. Cela suffit à inonder les journées, les nuits, et le temps réservé à l'oraison. Ce n'est pourtant pas du matériel, et cela constitue même notre première tâche.

Faut-il dire alors que le ministère éloigne de Dieu ? Certainement pas; ce serait du reste une énormité, un non-sens; le prêtre doit trouver Dieu dans l'exercice même de son sacerdoce.

Or, en me référant toujours, très simplement, à mon expérience de près de six années, je dois dire que, en fait, mon ministère m'a poussé vers Dieu, très énergiquement, et quelquefois plus que je n'aurais voulu.

Le contact avec les âmes, avec la vie, avec le réel donne bien vite l'impression écrasante d'une tâche immense, qui n'est pas à taille d'homme, mais à taille de saint. En regard, la conscience que l'on est bien obligé de prendre de ses limites et de sa lâcheté, ne font qu'augmenter l'impression d'incapacité; et l'on arrive à comprendre, mieux qu'avec une retraite, la « misère de l'homme sans Dieu », et à se compter parmi les *infirma mundi*.

Du moins est-ce l'effet que j'ai ressenti.

Même au milieu de succès apparents, on voit tant et tant de travail à faire, d'âmes à toucher ou à former, qu'on ne peut pas croire sérieusement au succès, même si des louanges fusent. Du reste il y a suffisamment de critiques à supporter pour balancer l'effet des inévitables compliments des bons fidèles.

Il en résulte un sens aigu du besoin de surnaturel, de quoi se précipiter à la Chartreuse ou à la Trappe si on pensait pouvoir y tenir, — tant on comprend qu'il faudrait de nombreux Moïse pour prier bras en croix.

Et c'est alors, chose terrible au fond, qu'on découvre que ce ministère si révélateur ne favorise pas du tout ce qu'on a appelé jusqu'alors la piété.

Accaparé corps et âme par les soucis (et je parle surtout des soucis spirituels des âmes), « mangé » littéralement par le travail, on a peu de temps à donner à la prière, on dort à l'oraison parce que les nuits sont courtes, mille préoccupations détournent l'attention dès qu'on ouvre le Bréviaire. Et tout à l'avenant.

On sera dérangé trois fois dans l'oraison par des confessions, de même pendant la visite au Saint-Sacrement ou le Bréviaire, et cela se répétera souvent.

On est loin alors du séminaire...

Mais est-on loin de Dieu ?

Le ministère réduit à leur plus simple expression les exercices traditionnels, quand il n'oblige pas à les supprimer, soit. Seulement je pense qu'il en offre d'autres qui les valent bien, et il suffirait d'utiliser ceux-là. Je ne parle pas de la messe seulement, mais de tous les exercices du ministère proprement sacerdotal.

Quand je pense que nous osons dire qu'on nous « dérange » pour des confessions ou des visites de malades... Mais, à partir du moment où de telles occupations sont un dérangement, nous sommes perdus. Car ce sont elles qui vont nous offrir les plus belles occasions de nous unir profondément au Christ; à part la messe, y a-t-il plus beau moyen d'être *alter Christus* ?

Que nous disions : « Je te baptise » ou : « Je t'absous », que nous bénissions un mariage ou que nous assistions un malade, nous sommes en plein domaine de Dieu.

Nous protestons, avec raison je crois, contre ces enterrements où trois prêtres écoutent un concert spirituel macabre, n'intervenant que pour chanter quelques versets incompris des assistants. Mais lorsque, au contraire, le prêtre est libéré de ce fatras de conventions préfabriquées, et prend son vrai rôle de président de la communauté qui prie, l'office des morts ou l'absoute, avec leurs formules magistrales, ne peuvent-ils rapprocher de Dieu, et être occasion « d'élever l'âme vers Dieu », ce qui définit la prière ?

En un autre genre, le ministère nous est fort utile, en nous forçant à réfléchir sur le message du Christ : nous avons beaucoup à parler, sermons, cercles d'études, conférences, mots de circonstances, et il s'agit de dire quelque chose d'utile; que de raisons de lire, de méditer, de découvrir !

Je ne veux pas dire que tout cela supprime *ipso facto* les exercices de piété classiques. Il faut s'efforcer d'en maintenir les principaux, et c'est sans doute l'oraison qui permettra de vivifier l'administration des sacrements; mais si l'oraison doit être courte, voire très courte,

si elle doit disparaître le dimanche, il subsistera tout le reste et ce sera immense.

Des minutes passées seul à seul en face de Dieu, il y en aura peut-être moins; mais tout est sauvé si elles peuvent simplement aider à vivre intensément les actes du ministère.

Et rien n'empêche de croire qu'il doit en être ainsi, puisque le sacrement de l'Ordre est fait pour donner au prêtre à la fois la capacité d'agir en lieutenant du Christ, et la grâce de réaliser intérieurement l'imitation du Seigneur; l'exercice de la charge sacerdotale doit impliquer un enrichissement personnel.

Il y a dans le texte du questionnaire le mot « ascèse ». Dieu sait si notre vie exige et provoque le détachement et la mortification. Détachement des biens de ce monde par la pauvreté, par le célibat, détachement de soi-même par les échecs, les critiques reçues, la vie en commun... Sans parler de ces rudes leçons d'humilité que nous recevons des gens hostiles, qui nous rappellent sans ménagement que nous devrions ressembler au Christ, et que nous ne lui faisons pas honneur.

Mortification ? Il y en a, et de toutes sortes, depuis les nuits trop courtes jusqu'aux longues séances de confessions, en passant par les « fâcheux »...

Je pourrais reprendre ce que je disais plus haut à propos du besoin de surnaturel : le ministère fait découvrir combien la prière est nécessaire, il fait aussi désirer la pénitence, l'expiation, la co-rédemption.

On ne parle plus guère de pénitence à notre époque, au séminaire pas davantage (il est vrai que c'était peut-être plus prudent). Le Curé d'Ars, lui, allait plus loin et conseillait à ses confrères des procédés plus violents que l'examen particulier. Il y a des vocations diverses, Dieu nous garde de généraliser abusivement, mais tout de même...

Du moins avons-nous dans la vie courante une mine de riches mortifications, il suffit de l'exploiter.

Pour me résumer je termine en disant :

— qu'il est difficile d'alimenter notre piété par les exercices qui, au séminaire, l'alimentaient;

— que notre vie quotidienne est pourtant un constant appel à la prière, à l'union à Dieu et au détachement;

— et qu'elle nous offre assez de moyens de nous unir au Christ pour que notre vie intérieure augmente.

Le livre de Dom Chautard ne mène pas à autre chose. Je regrette

seulement qu'on ne l'ait pas plus utilisé dans notre formation. Action et contemplation sont inséparables dans notre vie, procédant l'une de l'autre, réagissant l'une sur l'autre; s'il est permis de les séparer pour étudier, abstraitement, leurs caractéristiques, on ne doit pas en faire deux buts distincts proposés ensemble à l'activité du prêtre.

Une âme sacerdotale est ainsi faite que, en contemplant, elle soit prise du désir impératif d'agir; Dieu, qui l'a voulue telle, peut bien lui donner aussi, par l'Ordre, la faculté d'agir sans pour cela s'éloigner de lui. Il n'est pas évident que les apôtres aient fait de longues oraisons, et je crains qu'on ait un peu tiré sur la corde pour le prouver; ils étaient avec Jésus, agissaient avec lui, vivaient avec lui, et cela suffisait à rectifier leurs vues, à guider leurs gestes, à contenir leurs excès. Pourquoi Jésus ne ferait-il pas un peu de même, par des grâces actuelles dues à l'Ordre; invisiblement peut-être, mais « heureux ceux qui ont cru sans voir ».

Ma lettre est bien longue; il est probable qu'elle n'ajoutera pas grand'chose à ce qui s'est déjà dit, mais elle part du cœur, et représente tout ce que je crois avoir appris de vital en mes premières années de sacerdoce.

## UNE RELIGIEUSE

Si la sainteté est séparation de tout ce qui n'est pas Dieu d'une part, adhésion à Dieu d'autre part, on peut envisager la sanctification par l'apostolat d'un double point de vue : en ce qu'il contribue à l'ascèse de l'apôtre, en ce qu'il est un facteur direct d'union à Dieu.

*A.* — Le travail apostolique (j'envisage surtout les œuvres de jeunesse : enseignement, patronages, J.E.C., qui me sont seules familières) oblige à l'exercice de toutes les vertus de ce point de vue; comme toute vie active, l'apostolat prépare à la vie contemplative. « La contemplation doit nourrir l'action..., mais — et ceci est sans doute plus original et moins visible — l'action peut être comprise comme le moyen ordinaire de mettre l'instrument humain dans l'état d'abnégation et de pureté propre à l'union divine. L'expérience montre que rien n'est plus difficile pour une âme appelée à cette union que de faire abnégation d'elle-même, de cette forme d'amour-propre, d'égoïsme, de propriété qui consiste à tenir à ses projets, à ses attraits, à ses ambitions spirituelles, à ses loisirs, etc. Or l'action qu'on ne choisit pas et qu'on fait cependant de bon cœur, la dépense de soi

comprise moins comme une expansion que comme un sacrifice ordinaire purifie puissamment une âme[1]. »

Si la patience et la douceur sont exercées au premier chef par une vie au service de l'enfance et de la jeunesse, il me semble que l'humilité et le détachement ont à y gagner plus encore.

*Humilité.* — Par l'espèce d'épreuve constante de vérité que la jeunesse impose constamment à ses maîtres. Les exigences des jeunes sont grandes dans le domaine technique de l'enseignement, bien plus grandes encore dans le domaine du caractère, de l'unité de la personnalité et de la vie, de la qualité des préoccupations et des propos. Leurs critiques, souvent jaillies d'une intuition très sûre, s'expriment de plus en plus librement, et parfois leur désapprobation de même.

— Par la rencontre à chaque instant de personnes libres sur lesquelles nous ne pouvons rien directement. Ce que nous imposons par contrainte ne porte d'autre fruit que le montage plus ou moins bien réussi d'habitudes et de mécanismes. S'il n'y a pas acquiescement et adhésion, nous ne faisons rien que d'extrêmement superficiel et sans valeur. Or, même si nous avons une grande capacité de persuasion, même si nous avons du prestige (j'entends du meilleur aloi) sur nos élèves, l'acquiescement et l'adhésion restent des actes spirituels, personnels, que nous n'avons aucun droit d'exiger : c'est le domaine de l'âme dans son débat avec Dieu. C'est *n* fois par jour que nous constatons que le circuit qui nous lie à nos enfants passe par Dieu et que nous sommes des serviteurs inutiles. (En réalité le problème est plus complexe, il faut se rappeler Pascal : « Prenez de l'eau bénite, faites dire des messes », mais, sous cet angle même, les automatismes imposés doivent être choisis « humblement » en fonction de Dieu.)

*Détachement.* — La spontanéité du mouvement maternel nous porte à un vif attachement affectif aux êtres dont le développement humain n'est pas achevé. A cet attrait général de l'enfance et de l'adolescence viennent s'ajouter les mille attraits individuels de tous ordres.

Le travail apostolique montre très vite que l'ingratitude des jeunes est une attitude normale dont nous ne devons ni nous scandaliser, ni nous étonner : l'enfant, l'adolescent est tourné vers l'avenir — quand il aura trente ans, s'il réfléchit, il comprendra ce qu'ont été pour lui ses éducateurs; pour l'instant il va en avant, vers « sa vie ». Désintéressement, détachement : ordres naturels mais aussi éléments de justice distributive, si j'ose dire, facteurs du respect de chaque personne que nous risquerions de « confisquer » d'une certaine manière à notre profit affectif.

---

1. R. P. L. de Grandmaison, *Lettre aux Filles de Saint-François-Xavier.*

*B.* — L'apostolat, facteur direct d'union à Dieu :

— en ce qu'il développe le besoin de recours à Dieu par la prière de demande;

— en ce qu'il aiguise la faim de Dieu pour avoir à donner; suivant le mot du cardinal Suhard, il faut « posséder pour offrir »;

— en ce qu'il « manifeste » Dieu et nous procure des rencontres, parfois bien émouvantes. J'en noterai différents aspects : Dieu se rend quasi visible à travers la *pureté* des tout-petits. Je connais peu de lieux au monde qui incitent à l'adoration de Dieu présent comme un jardin d'enfants dans les minutes silencieuses. L'*inquiétude* de l'enfant à l'égard de Dieu est aussi un « mystère ». Sarah a huit ans, sa mère travaille en usine et la donne « en garde » à la concierge de son immeuble parisien. « Mademoiselle, me dit Sarah pendant la récréation, je voudrais vous demander quelque chose. — Oui. — Maman me fait faire ma prière au bon Dieu et puis la dame qui me garde elle dit qu'il n'y a pas de bon Dieu. Mais n'est-ce pas, mademoiselle, je peux quand même faire ma prière ?[2] » A mesure que l'enfant grandit, cette inquiétude devient plus fréquente et plus pressante. C'est la beauté des classes de seconde et au-dessus, leur grandeur quand la réflexion, la prière, la vie s'essaient à répondre, leur indicible tristesse quand peu à peu la flamme décroît. Les échos des *expériences* de Dieu — ou de ce qu'il me semble être une expérience de Dieu. On explique[3] l'*Angélus* de Samain; le mot « prière » vient. — Qu'est-ce que prier ? Réponse de Germaine, douze ans, parents incroyants, aucune formation religieuse, ne fréquente ni catéchisme, ni patronage : « Mademoiselle, c'est fermer les yeux, penser à rien et puis penser : Dieu existe. » — « Le soir, je regarde Monique (une petite fille recueillie par ses parents) dormir, je me dis Dieu est là, et je l'admire, et j'admire Dieu d'être dans l'âme des petits enfants » (15 ans). Le désir d'orienter tout vers Dieu se fait quelquefois jour et d'une façon très frappante : en seconde, une série de leçons sur *Andromaque* s'achève en conversation sur la charité dans les affections familiales et ce que pourrait être dans la béatitude un groupe familial chrétien analogue à celui que présente Racine. La *générosité* spontanée de l'enfance et de l'adolescence porte quelquefois la marque de leur jeunesse et de leur vigueur, bien souvent aussi celle d'une réponse à une inspiration divine. En résumé, la jeunesse paraît un « mystère de Dieu » assez transparent à qui l'aime de façon désintéressée et l'aborde pour Dieu, en quête de Dieu, et désireux de l'approcher de Dieu.

---

2. École laïque du XX^e arrondissement.
3. École laïque de Pantin.

## UNE MILITANTE D'ACTION CATHOLIQUE

Sanctification et apostolat me paraissent inextricablement mêlés pour un laïc apôtre. Comment témoigner du Christ, si l'on ne vit pas avec lui, pour lui et de lui ? Comment aimer « les autres » si on ne l'aime pas ?

C'est mon désir d'apostolat — ou plus justement mon désir encore tout naturel d'être utile et bienfaisante (!) — qui m'a menée à la prière, rallonge à notre puissance sur les êtres. C'est la pratique de ce que j'appelais l'apostolat et qui n'en était qu'une caricature, qui m'a poussée à la découverte et à l'amour du Christ, le seul apôtre, et par lui à la découverte et à l'amour du Père et de l'Esprit-Saint. Et maintenant, très revenue de l'utilité et de la bienfaisance, c'est parce que le Père les aime, que le Fils les a sauvés et que l'Esprit-Saint peut habiter en eux, que je continue à aimer les plus décevants, les plus vides de mes frères.

Je crois souhaitable, certes, mais non indispensable de vivre déjà *explicitement* avec le Christ avant d'agir. Toute action loyalement entreprise en son nom ne mène-t-elle pas à lui ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que « celui qui n'amasse pas avec lui dissipe », en apostolat comme ailleurs.

La prière ? C'est le meilleur de l'apostolat. Ce n'est pas seulement le meilleur pour « les autres ». (En priant, on est sûr de ne pas se tromper !) C'est aussi le meilleur pour l'apôtre. Toutes proportions gardées, je crois que la prière est un peu pour moi ce qu'elle pouvait être pour le Seigneur quand, lassé de cette « race de vipères » — et il n'était jamais lassé de lui-même ! — il retrouvait son Père.

Le sacrifice et le dépouillement ? C'est la loi de l'apostolat. Un apôtre se donne aux autres; ce n'est déjà pas si facile, ni en bloc, ni en détail. Et il a encore l'audace de leur demander de se donner au Christ à leur tour, et de prétendre à ce que certains répondent oui ! Comment oser proposer pareil effort, si l'on n'est pas soi-même en disposition permanente d'effort ? Comment oser demander à X plus de loyauté envers lui-même si je n'ai pas le courage d'avouer à qui de droit mes faiblesses les mieux cachées. Comment oser conseiller à Z de renoncer à flirter avec les maris de ses amies si je n'ai pas le courage de me refuser la lecture des pages douteuses de tel roman à la mode ? Comment oser dire aux autres : faites confiance au Seigneur, laissez-le faire, si je me révolte devant l'incompréhension ironique d'une partie de mon entourage, si je me tracasse outre mesure

de mon avenir ? Si je m'appesantis sur un passé cher mais révolu ?

Oui, sacrifice et dépouillement « jaillissent de l'apostolat » ! Souffrance peut-être spécifiquement apostolique que celle de ne rien pouvoir pour certains êtres fermés à la vérité et à l'amour; et aussi que celle que l'on éprouve à se sentir, à se savoir, à se vouloir solidaire des erreurs et des fautes de son milieu : autour de moi, que de fautes que je ne commets *plus*, mais que je n'ai pas le droit de blâmer de l'extérieur et qu'il me faut porter comme une tare familiale ? Souffrances imposées par les circonstances où s'exerce l'apostolat : cette course sous la pluie, à bicyclette, un jour où je serais tellement mieux dans mon lit à dorloter mon mal de reins, ce manteau trempé et fripé, cette démarche humiliante, tout ça pour aboutir à un refus — donc, du point de vue naturel, à un échec. Souffrances volontaires qu'impose l'amour des « autres » : P. est mou, d'une mollesse profonde, entretenue par ses parents. Comment lui venir en aide, comment obliger le Seigneur à lui venir en aide contre lui-même ? En me refusant cette grasse matinée, rare aubaine; en m'imposant de finir ce travail qui peut attendre... Mais l'apostolat rend plus facile l'acceptation confiante des souffrances normales d'une vie humaine : l'idée de Rédemption, celle de co-rédemption ne sont-elles pas, plus que toute autre, familières à l'apôtre ?

Pour que le Christ soit présent à toutes mes « activités » — nombreuses, variées, et, certains jours, harcelantes — j'encadre ma journée d'une messe à laquelle je communie — bien sûr ! une journée sans communion est une journée gâchée — et d'un examen de conscience qui, chaque soir, me laisse plus convaincue de mon impuissance, plus écœurée de ma misère (et souvent de celle des autres, malgré les joies bouleversantes dues à ceux qui vont plus vite et plus loin qu'on n'aurait osé le leur demander), plus confiante en la puissance du Seigneur, plus abandonnée à son amour.

Entre ces deux pôles — l'offrande du matin, l'abandon du soir — guère de temps pour des « exercices de piété ». Chaque fois que c'est possible, visite au Saint-Sacrement. Assez souvent, lectures. Dans les transports en commun, *Ave Maria* pour celui-ci ou celui-là, etc. Jamais rien à heure fixe, ni même à date fixe, en dehors de la confession de chaque quinzaine.

Mais tout est prétexte à élévation vers le Seigneur : un paysage ravissant pour lequel il est doux de dire merci; une intervention gênante dans les affaires d'autrui pour laquelle il faut demander force et conseil; un mal de tête à accepter avec mieux que de la résignation; un regret qu'il faut chasser puisque « celui qui, ayant mis la main à la charrue, regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de

lieu »; et surtout la rectification d'intention avant toute chose. (Est-ce que je salue pour qu'on me trouve aimable, ou pour que le Seigneur en soit mieux aimé ? Est-ce que je refuse l'invitation chez ... Y parce que j'ai peur de m'y ennuyer et de ne pas m'y sentir à aise ou parce que le Seigneur me veut ailleurs ce jour-là ?)

Presque toujours ces élévations vers le Seigneur tournent autour de l'évangile du mois » proposé par le mouvement d'Action catholique, dont je suis « militante », comme aliment de notre vie spirituelle t orientation de nos activités.

Ainsi, certain mois de mars, les passages d'évangile proposés laient : « Ma doctrine n'est pas de moi... Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie... etc. » Ce mois-là, toute ma vie a ourné autour de cette formule-pivot : Être, comme le Christ (et la Vierge), une envoyée fidèle.

(*Condensé de « Cahier de militante » :*) Le Christ a été un envoyé idèle parce qu'il connaissait parfaitement et aimait infiniment celui ui l'envoyait. J'ai donc essayé de mieux connaître et de mieux aimer elui qui m'envoie, afin d'être, comme lui, un envoyé fidèle. Souvent, la messe, surtout au moment de communier, j'ai pensé à lui, à son mour, en essayant d'oublier tout le reste. Mon attitude envers lui en été changée : ma confiance a grandi, surtout depuis la deuxième emaine de Carême, où l'évangile (saint Jean, 8, 29) rappelait cette parole de Jésus : « Celui qui m'a envoyé ne m'a pas laissé seul, parce ue je fais toujours ce qui lui plaît. » Ainsi celui qui nous envoie ne ous laisse jamais seuls ! Cette pensée m'a donné la paix et même la oie chaque fois que j'ai été tentée de me tracasser pour des questions e budget, d'avenir, et le jour où je me suis trouvée seule devant une âche ennuyeuse et fatigante que d'autres avaient promis de faire avec oi.

Le Christ ne nous laisse jamais seuls, seulement il nous demande e toujours faire ce qui lui plaît. Aussi faut-il être attentif à lui, à e qu'il exige ou demande. Un envoyé doit d'abord accepter pour lui-même le message qu'il prétend transmettre aux autres, et cela exige ne lutte. Cette pensée m'a aidée à quitter une lecture intéressante our préparer mes cours, à me montrer patiente avec mes élèves, à orriger leurs cahiers avec soin... toutes choses qui ne me sont pas gréables, mais plaisent à Celui qui m'envoie là où je suis. Et puis j'ai onstaté que, quand je n'étais pas aux écoutes du Seigneur, je ne faisais rien de bon. Ainsi, j'écris une lettre à un vieil ami fort lettré; je fignole en pensant à l'effet qu'elle fera, aux compliments qu'elle ne vaudra, au lieu de penser au destinataire, entouré de gens « connus », et qui a besoin que ses vrais amis soient simples et sincères,

afin de devenir un jour lui-même sincère envers son inquiétude religieuse. Au moment de poster la lettre, je me demande si c'est bien une lettre d'envoyé fidèle. Je la relis... et je la déchire pour la recommencer dans un tout autre esprit, sur un ton bien plus simple.

Jusqu'alors, j'ignorais la Sainte Vierge et ne la priais guère que par habitude. Mais j'ai compris qu'elle était l'envoyée parfaite parce que, sans péché, elle faisait toujours ce qui plaît à Dieu. Ni son intelligence ni sa volonté n'étaient faussées par le péché. Pourtant cette envoyée parfaite était silencieuse. Elle s'effaçait devant le Christ. « Faites ce qu'il vous dira », conseille-t-elle aux serviteurs des noces de Cana. Son message n'a pas été connu pendant sa vie. Personne n'a rien vu, personne n'a rien su... Grâce à la Sainte Vierge, j'ai mieux accepté ma situation de jeune fille qui ne me permet pas toujours d'agir où je voudrais, comme je voudrais. On n'écoute guère une jeune fille... Mais on n'a pas écouté la Sainte Vierge. On n'a même pas pensé qu'elle avait quelque chose à dire. Cette idée m'a permis de rester plusieurs fois à ma place de jeune fille qui ne s'impose pas, même quand j'avais envie d'intervenir, et m'a aidée à être plus simple, en particulier pendant le séjour à la maison d'amis dont j'avais d'abord cherché à attirer l'attention. Et puis, surtout, l'effacement de la Vierge m'a fait accepter de ne rien pouvoir pour une personne très chère et qui est loin du Seigneur, au moins en ce qui concerne la foi. Je l'agace et cela me peine. Désormais, je m'effacerai avec joie devant ceux qui peuvent quelque chose pour elle.

Toute la vie du Christ, toute celle de la Vierge ont tenu dans ces mots : *Fiat voluntas tua*. En envoyée qui croit à l'amour du Seigneur, j'ai accepté comme venant de lui ou permis par lui mes petits ennuis quotidiens : timidités sans motif, taquineries des uns et des autres, et surtout instabilité de ma santé. Ainsi, un jour que je comptais employer à plusieurs visites utiles et travaux ménagers urgents, j'ai dû me coucher pendant cinq heures. Au lieu de grogner, j'ai accepté de n'être qu'une envoyée, quelqu'un dont on peut se passer.

Le Seigneur pourrait se passer de nous. Et pourtant il a voulu avoir besoin d'une femme pour naître parmi nous. Il veut avoir besoin de prêtres pour rester parmi nous dans l'Eucharistie. Il veut avoir besoin, pour naître et rester dans les âmes, d'apôtres, d'envoyés de la vérité.

J'ai toujours aimé et cherché la vérité. Depuis plusieurs années, je m'efforce de la répandre. Seulement, j'ai compris, pendant ce mois de mars, que la vérité du Christ, c'est la vérité qui délivre, pas celle qui écrase. Cette vérité qui délivre ne va pas sans la charité. Il faut — on le peut toujours — être en toutes circonstances l'envoyé de la

charité, afin de pouvoir, de temps en temps, être l'envoyée de la Vérité. Et puis la charité de l'envoyée témoigne de la vérité de celui qui l'envoie. La charité de l'envoyée n'est pas facultative, elle fait partie de sa mission. C'est pour cela que, le jour où le courrier m'a apporté — alors que j'avais déjà trop à faire — une lettre où quelqu'un me demandait de l'aide, j'ai écrit immédiatement quatre lettres susceptibles d'obtenir le résultat cherché. Un autre jour, je reçois une lettre d'une personne que j'ai beaucoup connue, que j'aime bien, mais qui actuellement mène une vie dissolue, et manifeste avec cynisme sa joie d'être débarrassée de ses « préjugés » d'autrefois. Tout en elle sonne faux. Elle est, pour l'instant, fermée à la Vérité. « Pour garder le contact », je commence, sur une petite feuille, une petite lettre banale. Puis je pense qu'une lettre insignifiante décevra cette personne qui n'est pas insignifiante. Une envoyée du Christ ne doit pas décevoir quand elle peut faire autrement; elle engage Celui qui l'envoie. Alors j'écris une longue lettre amicale mais sincère, où je ne cache plus mon étonnement et ma réprobation, mais ma confiance et mon affection.

Un envoyé fidèle, c'est un envoyé qui se donne, sans lésiner, à ceux vers qui il va. Son premier soin, sa vocation, c'est de répandre la vérité de Celui qui l'envoie, même si cela lui coûte. Tant pis pour ma timidité avec certains. Tant pis aussi pour mon budget. Souvent, j'ai envie d'abonner des gens à des journaux et des revues, de leur prêter ou de leur offrir des livres leur convenant. Je ne le fais pas toujours parce que ça me coûte trop cher. Ce mois de mars, je l'ai fait sans lésiner. Mes dépenses ne me seront remboursées que dans le Royaume, mais auront servi la vérité.

Comme « dirigeante », je suis parfois l'envoyée officielle du Seigneur, et ce sont des occasions de répandre la vérité en terrain préparé, auprès d'êtres prêts à l'accueillir, ou que je voudrais tels. Durant ce mois, j'ai remarqué en moi bien des incompréhensions et bien des duretés à l'égard de « mes militantes ». J'ai compris qu'un bon envoyé ne donne à chacun que la part de vérité qu'il peut transformer en amour; qu'il faut donner la vérité de façon nuancée et progressive. J'ai commencé à me surveiller sur ce point. C'est très difficile, car j'éprouve un certain plaisir à enseigner et à pontifier.

Mais d'autres « évangiles du mois » m'aideront à cela. Et à bien d'autres efforts, afin que, avec beaucoup d'apôtres, je devienne, dans la main du Seigneur, l'instrument qui, au lieu de se détériorer, s'améliore en servant. C'est peut-être à cela : *s'améliorer en servant*, que se résume la vie de l'apôtre ? Ça ne va pas sans une certaine usure. Mais n'est-il pas bon de mourir un peu chaque jour ?

# LA SANCTIFICATION DU PRÊTRE PAR LA FOI

## I. — L'ENSEIGNEMENT DU PONTIFICAL

En l'une de leurs réunions de 1944, les Cardinaux et Archevêques de France émettaient le désir que soit donnée, dans les séminaires, aux jeunes gens et aux jeunes clercs qui se préparent aux tâches apostoliques, « une spiritualité fortement doctrinale, spiritualité d'Église, mettant en pleine lumière les caractères propres de la vocation du clergé séculier ». Il s'agissait, dans l'enquête qui avait été ordonnée par eux auprès des évêques et supérieurs des grands séminaires, « d'aider les prêtres séculiers à trouver dans leur sacerdoce et de façon plus précise dans leur ministère, dans leur pastorat, les sources mêmes de leur sanctification [1] ».

Vouloir trouver pour le prêtre une spiritualité d'Église invite premièrement à scruter les textes mêmes dans lesquels l'Esprit-Saint donne au prêtre, par la voix de l'évêque, sa mission. Objecter que ces textes sont identiques pour le religieux comme pour le prêtre séculier, c'est découvrir du même coup que l'un et l'autre n'ont pas une tâche différente à accomplir, encore que la manière le soit. Ce qui nous fait rejoindre le R. P. Carpentier [2] qui refuse de diviser le presbytérat catholique en deux sacerdoces, puisque tant celui du reli-

---

1. Citation empruntée à *L'Ami du Clergé*, 23 octobre 1947, p. 736.
2. *Nouvelle Revue Théologique*, mars-avril 1946, pp. 197-199.

gieux que celui du prêtre diocésain vient de Jésus-Christ dont l'évêque est le représentant qualifié.

Il reste entendu qu'il appartient à l'évêque d'appeler canoniquement et en dernier ressort les sujets qu'il veut élever au sacerdoce pour en faire « les coopérateurs de son Ordre ». Prolongeant le Christ dans l'Église, il lui revient de consacrer pour le service de Dieu ceux que le Christ s'est choisi, encore qu'il n'ait pas à réserver pour son diocèse toutes leurs activités. C'est par exemple le cas du religieux qui est ordonné pour un service plus général dans l'Église, en tant qu'il reste à l'entière disposition du Souverain Pontife (canon 499).

Or, quelle est la fonction générale et spécifique du prêtre ? Les apôtres nous l'indiquaient déjà lorsque la jeune Église commençait d'étendre ses rameaux et qu'ils se trouvaient débordés de travail. « Nous, disent-ils, nous nous attacherons avec instance à la prière et au ministère de la parole... » Puis ils choisirent Etienne, un homme rempli *de foi* et d'Esprit-Saint, etc. [3]

Ces deux ministères auxquels veulent tout spécialement s'attacher les apôtres, prière et prédication, n'étaient-ils pas déjà le résumé de la mission donnée à eux par le Maître : « Euntes — docete [4] », et après la Cène : « Hoc facite quotiescumque bibetis, in meam commemorationem [5] » ? N'est-ce pas aussi ce qu'ordonne au prêtre le Pontifical en explicitant les ordres du Christ en cinq fonctions distinctes : « Sacerdotem etenim oportet *offere, benedicere, praeesse, praedicare et baptizare.* » C'est donc, en résumé, à une fonction de sanctification que l'apôtre est convié, car, alors même qu'il exerce son rôle de docteur, ce n'est encore, en définitive, que pour conduire les âmes à la sainteté.

Il est évident qu'une telle fonction doit le conduire à prendre une conscience nette de son rôle. Docteur ou offrant, le prêtre sanctifie, il unit à Dieu les hommes en leur donnant les choses de Dieu et en faisant monter vers leur Maître et Père les louanges et les supplications des hommes.

Qui ne voit immédiatement qu'il faut être saint pour exercer un tel ministère, et que ce n'est aucunement dans une répétition de gestes ou de formules que le prêtre peut arriver à se sanctifier lui-même. Il semble donc que l'on ne puisse placer comme postulat à l'œuvre de la sanctification personnelle du prêtre : « Ce sont *les œuvres* de

3. Act., 6, 4-6.
4. Mt., 28, 19.
5. 1 Cor., 11, 25; cf. Lc., 22, 19.

charité qu'il a à accomplir qui doivent le sanctifier. » Et, cependant, il reste également que c'est *par ces œuvres* de charité que le Christ lui confie par l'intermédiaire de l'évêque, que le prêtre doit se rendre saint. Le Pontifical le lui dit nettement : « Agnoscite quod agitis; imitamini quod tractatis quatenus mortis Dominicae mysterium celebrantes, mortificare membra vestra a vitiis et concupiscentiis omnibus procuretis. » Non que Dieu ait besoin de la sainteté du prêtre pour sanctifier les âmes : il le peut sans lui et le fait sans aucun doute lorsqu'il donne sa grâce à des millions d'infidèles au cœur droit. Mais il s'agit ici de tout autre chose : du devoir imposé rigoureusement au prêtre d'être saint quand il exerce ses fonctions de médiateur par les cinq charges que lui départit le Pontifical. Qui ne voit d'ailleurs la haute convenance de cette sainteté ? Peut-on être prêtre du Christ, son prolongement sur terre, et n'être pas orné des plus hautes vertus et grâces que le Dieu-médiateur nous a acquises en nous faisant participer à son œuvre rédemptrice ? Toutefois, cette exigence de sainteté si clairement exprimée dans le texte de l'ordination ne nous indique pas *comment* le prêtre trouvera à réaliser sa sainteté.

Pourtant, nous disions à l'instant que c'était *dans* et par ses œuvres de charité que le prêtre devait se sanctifier, encore que les œuvres n'aient pas en elles-mêmes cet élément sanctificateur. Nous arrivons ici au nœud du problème : « Agnoscite quod agitis... » Dans cette connaissance préalable vécue que le prêtre doit avoir de l'œuvre qu'il a à opérer doit, croyons-nous, se trouver le principe de sa sanctification. En d'autres termes, ce ne sont pas les œuvres qui sanctifient le prêtre, ce ne sont pas même les sacrements qu'il distribue ou le sacrifice qu'il offre, mais c'est *la foi* avec laquelle il accomplit toutes choses. Que le prêtre enseigne ou qu'il donne les sacrements, il n'acquiert pour lui-même et ne donne aux autres *ex opere operantis* que la sainteté que lui communique sa foi pénétrée de charité. Dira-t-on que la parole de Dieu peut parfois procéder d'une bouche menteuse qui ne croit pas en ce qu'elle profère, mais que cette parole peut quand même sanctifier ? Il est vrai ! mais reste à savoir si un homme sans foi peut encore être un apôtre. Ne sont-ce pas des « docteurs de la foi » que les apôtres se sont choisis pour les seconder dans leurs prédications ? [6] Et qui a, de nos jours comme jadis, réalisé sa vocation alors que la foi avait disparu de son âme ? Quant aux sacrements, s'il est vrai qu'un baptême peut être conféré validement alors même que le ministre n'a plus la foi, il est tout de même requis

6. Cf. Pontifical, préface consécratoire.

qu'il adhère au désir de qui lui demande le baptême — ce qui implique un rapport à la foi — pour le conférer selon l'esprit de l'Église, c'est-à-dire validement.

Mais ce n'est pas à ce propos que l'on voudrait s'arrêter ici. Il ne s'agit pas de savoir si le ministre qu'est le prêtre doit avoir la foi pour remplir son ministère, mais bien plutôt quel doit être *le degré* de sa foi pour qu'il puisse se sanctifier dans ses œuvres pastorales.

## II. — L'ESPRIT DE FOI DU PRÊTRE, FONDEMENT DE SA SPIRITUALITÉ ET SOURCE DE SA SANCTIFICATION

### a) *La foi sanctifiante.*

C'est une grande idée de saint Thomas que jamais les hommes n'ont pu être sauvés, même avant la venue du Christ, qu'en devenant membres du Christ. « Que cela soit d'ailleurs, dit-il, par la foi aux promesses ou par la foi de sa Révélation. » Et, ajoute-t-il, parlant du baptême, « bien qu'il n'ait pas toujours été nécessaire au salut, cependant la foi dont le baptême est le sacrement fut toujours nécessaire [7] ».

« On voit, dit le R. P. Héris commentant ce texte, l'importance de la foi dans la doctrine de saint Thomas pour ce qui regarde le salut par le Christ. C'est par la foi, en effet, c'est-à-dire par cette adhésion intelligente et volontaire au grand mystère de notre Rédemption, que nous nous relions au Christ et à sa Passion, causes de notre salut. Et dans cette jonction que nous faisons avec le Sauveur par la foi, nous sommes justifiés. « Virtus passionis copulatur nobis per fidem [8] » (q. 64, a. 3). De sorte qu'un sacrement — et le baptême lui-même — sera toujours non avenu s'il n'est pas reçu avec la foi, parce qu'il n'y a de sanctification que dans le mouvement de retour à Dieu, lequel s'opère en consentant à cet « instinct intérieur » par quoi Dieu sollicite nos âmes. Or ce qui est vrai de la justification première le reste tout autant dans la sanctification progressive de l'âme.

Sur le plan qui nous occupe, qu'est-elle ? Un esprit qui nous fait

---

7. III[a] Pars, q. 68, a. 1, ad 1.

8. *La Maison-Dieu*, n° 10, p. 98 : « Le salut des enfants morts sans baptême. »

adhérer à Dieu pour nous retrouver en lui dans une plénitude d'être et de vie divine. « Qui autem adhaeret Domino, unus spiritus est [9]. »

N'est-ce pas là, au fond, tout le problème de la sanctification ? On dira que ce n'est pas une spiritualité, le fait de se sanctifier en vivant de sa foi, dans chacun des actes que l'on pose. Pourquoi pas, répondrons-nous ? Serait-ce davantage mettre un fondement à la vie spirituelle que de placer comme pierre d'angle l'humilité de saint Benoît, la pauvreté de saint François ou l'obéissance de saint Ignace ? Ou bien la foi serait-elle insuffisante comme soutien d'une vie spirituelle, et vivre d'elle, de cette première vertu théologale imprégnée de charité, ne pourrait-il constituer une orientation de vie, décisive pour les actes que le pasteur d'âmes a à accomplir chaque jour ? Que l'on relise le chapitre 11 de l'Épitre aux Hébreux. La foi y est indiquée comme base de toute sanctification et nous est montrée opérant l'union de nos ancêtres avec Dieu, depuis Abel jusqu'aux derniers prophètes, en passant par Abraham, le plus grand de tous les croyants et le père de chacun d'entre eux. Car la foi lui a fait accomplir une chose au-dessus des forces de l'homme *dans le renoncement à soi-même*, à l'amour humain, pour ne rechercher que l'amour de Dieu dans l'accomplissement de sa volonté.

Et, au fond, n'est-ce pas là la contradiction que notre temps et les apôtres de ce temps cherchent à résoudre : avoir le sens de l'engagement total, c'est-à-dire d'un don sans réserve au monde, tout en ne négligeant rien de ce qui unit à Dieu. Mais parce que le prêtre d'aujourd'hui a beaucoup à faire, il est tenté d'oublier Dieu. Or, oublierait-on celui qui est au principe de toute sanctification si l'esprit de foi du prêtre était assez vif et assez puissant pour que Dieu soit vu dans toutes les actions qu'il a à opérer ? Et les œuvres du prêtre pourraient-elles le conduire ailleurs qu'à la sainteté si c'était Dieu qui les faisait par lui ? Beaucoup tombent ou se découragent parce qu'ils font leur œuvre propre, parce que « leur œil n'est pas simple », comme a dit Jésus.

Qu'exige donc la vie de foi de l'apôtre ?

> *Une transformation du sens du réel* [10], nous dit R. Guardini. Pour notre conscience, prisonnière du monde et, ajoutons, confuse dans sa vision du monde lui-même, le corps est plus réel que l'âme, l'électricité plus réelle qu'une pensée... Comme il est difficile dans la prière elle-même d'avoir le sentiment de la présence réelle de Dieu ! Comme il est difficile et rare-

9. 1 Cor., 6, 17.
10. C'est nous qui soulignons.

ment donné, dans la méditation, de saisir le Christ comme un être réel, et surtout comme plus réel et plus puissant que les choses de la vie courante ! Qui est capable de se lever, d'aller parmi les hommes, de vaquer à ses affaires journalières, de sentir les forces de l'ambiance et de la vie publique, et de dire quand même que Dieu est plus réel, que le Christ est plus fort que tout cela ? Qui le dira spontanément et sincèrement sans forcer les données de sa conscience ? [11]

— Un chevalier de la foi, nous répondrait Kierkegaard, que rien d'extérieur ne distingue et qui vit au milieu du monde avec son âme accrochée à l'infini avec des allures de « bourgeois endimanché [12] ».

Au fond, si se manifestent de nos jours tant de bonnes volontés et de généreuses expériences, suivies de tant de découragements et de lamentables échecs spirituels — sans ignorer la nécessité d'un apostolat qui doit reposer sur une communauté fraternelle — n'est-ce pas à une mauvaise orientation spirituelle, à une visée « semi-pélagienne » de l'action de Dieu dans le monde que l'on doit attribuer ces échecs ? L'erreur de Cassien se glisse toujours au fond des esprits : pour que le règne de Dieu arrive, il faut que j'œuvre dans le monde. Dieu alors couronnera mes efforts. Mais il m'appartient d'éveiller les âmes au surnaturel. Et parce qu'une masse énorme ne perçoit pas cet appel, ou si elle le perçoit, ne s'y rend pas, le découragement se glisse devant l'inutilité de l'effort.

Mais la vertu d'espérance a un tout autre point de départ ! Fondée sur ce raisonnement on comprend qu'elle ne tienne pas, ruinée par ce semi-pélagianisme insidieux avant même sa naissance. Tout autre doit être la conception de l'évangélisation de l'apôtre. Celui-ci doit savoir que l'œuvre du salut appartient d'abord à Dieu; que Dieu frappe à la porte du cœur de chaque homme par son Esprit qui nous est plus intime que nous-mêmes. Et c'est cet Esprit qui commence l'œuvre du salut en demandant à chaque fidèle de se tourner vers l'Évangile qui lui est présenté. De sorte que tout prédicateur de la Vérité doit s'appuyer, non sur ses propres moyens humains, quand bien même seraient-ils remarquables, mais d'abord sur Dieu qui ouvre encore les cœurs, comme il ouvrait jadis le cœur de Lydia, la marchande de pourpre, pour qu'elle reçût la parole de Paul [13]. Et saint Augustin ne déclare-t-il pas « que Dieu peut bien parler aux sens des hommes par la parole, si Dieu lui-même, par une grâce tout intérieure, ne con-

---

11. *Le Seigneur*, traduction Lorson, I, p. 225.
12. *Crainte et Tremblement*, traduction Tisseau, pp. 52-58.
13. Act., 16, 14.

duit et « n'agit » son esprit, la prédication de la vérité ne sert de rien [14] » ? Ce que le prêtre, l'apôtre, ne doit pas oublier, c'est que Dieu est toujours présent à la porte de l'âme, « qu'il se tient là et frappe [15] », car « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés [16] ». En cette assurance, l'apôtre agira, sans penser qu'il lui appartient de forcer l'adhésion du troupeau qu'il a à paître, mais que Dieu ne lui demande que d'être « une voix qui clame »; que si les âmes se refusent à cet appel intérieur de l'Esprit, il n'a pas manqué sa mission qui n'était pas d'ouvrir le cœur de ses auditeurs, mais seulement d'être le témoin qui parle de la vérité.

C'est dire, si l'on va au fond des choses, que l'efficacité de la parole, des œuvres quelles qu'elles soient, ne vient pas de l'habileté humaine, mais de la sainteté du prêtre qui rayonne le Christ, parce qu'il est une âme priante qui Le laisse entrevoir [17]. Dieu donne sa grâce dans un monde conçu avec la prière. Que l'on fasse peu ou beaucoup dans le champ de l'apostolat, peu importe, c'est une question de degré, d'intensité d'action, et non de dilapidation de sa vie spirituelle. C'est donc une question de foi, c'est-à-dire d'attachement à son Dieu, d'une vue de toutes choses sous l'angle divin, succès comme échec.

Il ne s'agit donc pas tellement de savoir si l'action peut aider à la contemplation elle-même ! Qui en douterait n'aurait sans doute jamais ressenti en lui-même l'appel des âmes, ni n'aurait compris ce à quoi l'oblige le sacerdoce ! M. Masure a eu raison de montrer toute la richesse que peut apporter à l'apôtre cet appel [18].

Mais au lieu d'appeler cette forme d'oraison que l'on trouve dans la vie active « l'oraison de la vie », nous préférerions l'appeler *l'oraison de la foi*. Car, si l'on va au fond des choses, reconnaissons que l'oraison n'est requise que comme moyen d'union à Dieu et parce que l'homme — et le prêtre — est incapable de s'unir à lui s'il ne fait taire tous les appels inopportuns qui s'élèvent de la faiblesse de sa nature. Le prêtre est corps et âme, et, comme en tout homme, son corps parle

---

14. *De Civitate Dei*, XV, 6 (*R. J.*, p. 1764).

15. Apoc., 3, 20.

16. 1 Tim., 2, 4.

17. La foi n'est-elle pas, en effet, le don de Dieu qui nous fait adhérer à lui ? Donc, le rôle du prêtre est de s'effacer, de dépouiller ce qu'il y a d'humain dans toute parole, dans toute œuvre pour que resplendisse mieux le Dieu qui s'y trouve voilé. Au fond, il s'agit d'être un « témoin », c'est-à-dire un écho de la « Parole ».

18. *Prêtres diocésains*, pp. 201-205.

haut et plus clairement que son esprit. D'où le silence intérieur qu'il doit retrouver dans l'oraison, et par lui, Dieu. Mais si ce prêtre avait une âme de diamant, que Dieu lui soit continuellement présent, son action serait autant une oraison que sa contemplation parce qu'en elle il verrait Dieu sans voile. N'était-ce pas à cet état d'union à Dieu qu'était arrivé le Curé d'Ars dont les travaux apostoliques si accablants ne parvenaient pas à le détacher de son Dieu ?

Il y a donc, sous un certain rapport, une spiritualité de l'action. Mais, par ailleurs, nous croyons que cette spiritualité même ne vaut que par la foi vivante qui l'anime.

On comprend aussi qu'avant de pouvoir se passer d'oraison et de pratiques ascétiques (si on le peut jamais !), il faudra avoir purifié son âme dans la flamme de la première vertu théologale; que l'action elle-même nécessite le dépouillement que réclame la foi afin d'être fructueuse pour le prêtre comme pour ses brebis. En toutes choses, c'est toujours Dieu qui sanctifie !

Le R. P. Daniélou, situant l'action du prêtre du point de vue du principe dont elle doit sourdre, écrit : « La situation du prédicateur chrétien, c'est la situation d'un homme qui sait qu'il n'est qu'un homme et en même temps qui sait qu'il a à parler de Dieu... Or... on ne parle pas de Dieu, Dieu seul parle de Dieu, l'homme est impuissant à en parler; et c'est la situation tragique du prédicateur que d'avoir à parler de Dieu alors qu'il sait que seul l'Esprit-Saint peut le faire. Si ce n'est pas l'Esprit-Saint seul qui touche les cœurs et les éclaire, il perd son temps, il est une cymbale retentissante... Pourquoi aujourd'hui notre parole ne convertit-elle pas davantage ?... C'est une question d'efficacité de l'Esprit, c'est parce que nous n'avons pas assez de foi, c'est parce que nous ne confessons pas le Christ, en nous appuyant sur la force de l'Esprit [19]. »

Le problème peut sembler retourné, puisque ce qui est surtout envisagé ici c'est la conversion qui, nous le voyons, ne s'opère pas aussi abondamment que toutes les initiatives actuelles pourraient le faire espérer. Cependant, ces lignes n'éclairent-elles pas l'état d'âme de tant d'ouvriers évangéliques actuels : j'ai prêché, je n'ai pas réussi; donc restons tranquilles : et c'est l'embourgeoisement; ou alors, je n'ai rien pu faire : et c'est le découragement. Pourquoi ? Parce que la foi est mal éclairée et que l'on a cru qu'il appartenait au prédicateur d'ouvrir les âmes à la lumière, alors que Dieu seul le peut faire, en-

19. *Le Mystère du Salut des Nations*, p. 122.

core que la présentation « matérielle » par lui soit normalement requise.

Spiritualité de la foi à retrouver, à intensifier dans l'âme des prêtres et des séminaristes, n'est-ce pas là l'un des devoirs de l'heure ? Plus Satan éprouve les serviteurs de Dieu, plus l'attachement à Dieu doit être profond afin que l'espérance, la vraie, celle qui compte sur Dieu et non sur l'effort humain, ne quitte pas le cœur de l'apôtre. A partir de là, ce serait — et c'est si souvent — la pente glissante qui conduit à tout laisser de côté, la ferveur de l'ordination et celle de la première messe, laquelle doit au contraire se renouveler chaque jour au moment du *Mysterium fidei*; pente qui aboutit à la catastrophe après le desséchement rapide, si rapide parfois, suivant quelques beaux départs — sans doute trop humains !

Or, être un saint, être un apôtre saint, donc uni au Christ, et opérant avec lui la Rédemption, suppose cette vie de foi profonde grâce à laquelle le prêtre pourra tenir en face des difficultés, des échecs, des incompréhensions, voire des plus dures solitudes. « Devenir saint, dit encore R. Guardini, consiste en ce que l'homme réel se détache de lui-même, pour se perdre en Dieu; mais en ce qu'il se détache réellement, sans reprendre secrètement au terme ce qu'il a laissé à l'origine. Et tout cela dans la foi, sans « extases » et sans « assauts », enfin dans le Christ. Les saints sont ceux qui pénètrent dans l'existence du Christ, vivent de sa vie et s'élèvent de son humanité à sa divinité [20]. » N'est-ce pas ce que le prêtre chante aussi au temps de Noël : « Ut dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur [21]. » C'est là le chemin de la foi et de la sainteté par elle. Le détachement intellectuel qu'elle suppose s'achève dans la « nuit » de toutes les facultés : « Nudus nudum Jesum sequi. »

b) *Un préjugé moderne à détruire.*

Ce sera celui que nous appellerions volontiers l'hérésie de « l'utilitarisme ». S. Ém. le cardinal Suhard l'a dénoncée dans sa lettre de Carême 1948 [22] :

> Avant tout, ce qui compte, c'est l'action, le rendement. On comprend mal l'acte gratuit, le service « inutile » dont il n'y a rien à attendre

---

20. *Le Seigneur*, II, p. 168.
21. Préface.
22. *Le Sens de Dieu*, p. 17.

« historiquement ». Quant à la valeur profonde de l'échec, elle n'est pas toujours perçue. A l'apostolat qui devrait être pure communication du message intégral de l'Évangile, on est tenté de donner pour principe le critère de l'efficacité.

Puissent tous ceux qui ont charge de diriger des prêtres, d'administrer un diocèse, avoir toujours présents à l'esprit la lucidité de ces phrases ! Car tant de prêtres aujourd'hui ne peuvent « réussir » dans leurs paroisses, que l'on serait immédiatement tenté de conclure : leur action est inutile. Or l'action, nous le savons, n'est jamais inutile puisque Dieu lui-même a voulu être connu par son Fils incarné se prolongeant dans son Église. Une seule chose rendra inefficace une action, c'est le manque de foi vraie avec laquelle elle sera faite: Peu importe que l'on réussisse ou non, l'apôtre n'a pas à s'en préoccuper, et sa foi doit transcender le résultat apparent de ses efforts. La tâche, assurément, est rude. Nous aimons tant palper un résultat, et il y a toujours un peu de Machiavel au fond de nos âmes. Le critère de l'efficacité s'allie si fort avec l'esprit humain ! Contre cette tendance qui est une déchirure faite à l'esprit de foi, il faut réagir. Nous savons bien pourtant que l'échec apparent du vendredi saint ouvrait l'ère du salut, que le Christ n'a jamais recherché les moyens extraordinaires pour convertir et qu'il ne faisait de miracles que pour récompenser la foi. L'action n'est donc pas l'activisme qui veut entasser succès sur succès, mais elle est union à Dieu dans le sacrifice, c'est-à-dire dans le retour à lui. Le Christ s'est sanctifié (sacrifié) pour que ses disciples le soient, il a fait des choses saintes.

Passer du domaine profane au domaine sacré, c'est là le tout de la sanctification, et cela ne se fait que dans la foi informée de charité, ce qui n'appelle pas forcément un résultat tangible. Mais c'est assurément, aux yeux de Dieu, le seul critère, le seul moyen de se rendre saints et de faire des choses saintes, ce qui seul compte pour l'accroissement du Corps mystique. Kierkegaard découvre cela dans son chevalier de la foi, dans le héros que fut Abraham :

> Depuis la création du monde, la coutume ou l'usage a toujours été que le résultat vienne en dernier lieu et que, lorsqu'on veut vraiment tirer la leçon des nobles actions, il faut regarder au commencement. Si l'homme qui veut agir prétend se juger au résultat, *il ne se mettra jamais à l'œuvre* [23]. Si le résultat est capable de combler de joie le monde entier, le héros n'en sait rien; car il n'apprend le résultat qu'a-

23. C'est nous qui soulignons.

près l'accomplissement total; et ce n'est pas par là qu'il est devenu un héros; il le fut parce qu'il commença [24].

L'opportunisme haïssable qui a pu faire tant de mal aux consciences cléricales formées par une mauvaise théologie morale « qui coupe chaque cheveu en quatre » doit mourir. Il rogne les ailes à la vie de foi. Dois-je être certain que mon action sera suivie d'un effet pour faire quelque bien ? Dois-je me réserver pour une grande tâche future et donc aujourd'hui mesurer mes forces ? « Insensé, cette nuit même on te redemandera ton âme [25]. »

Il ne faut donc pas confondre succès et bénédiction. Car la bénédiction peut suivre l'action la moins désintéressée de tel apôtre brillant et superficiel, tandis que tel autre, saint et dévoué, aura à ensemencer et à cultiver un champ plus aride et dans lequel l'ennemi a mis davantage d'ivraie. Si le second est vraiment saint, s'il vit de sa foi, toute sa vie il œuvrera, humble et caché, et « le Père qui voit les choses secrètes le lui rendra ». Et, en définitive, il aura fait davantage pour l'Église du Christ. Ceci encore suppose un esprit de foi peu ordinaire, celle qu'il fallut à Abraham pour gravir le Moriah et lever le couteau au-dessus de la tête d'Isaac.

*Conclusion.*

Insister sur la vie de foi avec une base dogmatique solide tournée davantage vers la vie spirituelle que vers l'apologétique, dénoncer l'activisme, l'utilitarisme, la défiance à l'égard de la sainteté — problèmes que nous n'avons fait qu'effleurer — est-ce suffisant pour orienter une spiritualité du prêtre diocésain ?

Nous ne pensons certes pas indiquer par là le remède à toutes les difficultés de l'heure, difficultés auxquelles NN. SS. les évêques ont à faire face avec tous leurs prêtres. Et l'auteur de ces lignes sait bien que s'avère de plus en plus nécessaire le devoir de regarder vers des communautés fraternelles de prêtres où leur vie d'oraison et d'apostolat sera encadrée et soutenue. Mais il croit aussi que, « sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu », et de se sanctifier, car c'est par elle que le prêtre se donne, donc qu'il se perd pour se retrouver en

---

24. *Op. cit.*, p. 99.

25. Évidemment, il ne s'agit pas d'agir témérairement, il s'agit d'avoir foi en ce que l'on fait en Dieu, ce qui inclut une prudence sage, mais dont on a fait souvent une caricature !

Dieu. On pourra donc parler d'un sacerdoce diocésain qui trouvera sa perfection dans la mesure où il y aura participation à l'exercice de la charité épiscopale; on pourra établir qu'évêques, prêtres et religieux ont tous à pratiquer la « perfection d'effort », on n'aura pas encore établi d'où jaillit la vie spirituelle tant que l'on n'aura vu la nécessité d'une vie de foi profonde, d'un *effort* à faire pour en vivre, pour réaliser chaque jour et dans chaque action que Dieu opère tout, qu'il commence en toutes choses et qu'un apostolat trop confiant en lui-même ne peut, en définitive, être voué, auprès de Dieu, qu'à la stérilité. Par contre, la foi du prêtre le fera tenir ferme devant tous les abandons, tous les échecs, toutes les solitudes. Mais à ce degré on est un saint et du même coup un co-rédempteur parfait entre les mains de Dieu.

Cette vie de foi éliminerait peut-être aussi ce malentendu, si néfaste en ce temps, qui consiste à faire croire que tout apôtre — depuis le prêtre jusqu'au militant d'Action catholique — peut, à l'exemple du Christ, aller partout où il veut, sans aucun danger pour sa vie chrétienne. C'est oublier alors que nous ne sommes que dans la foi, donc dans un état imparfait où le Souverain Bien n'est pas encore possédé. Beaucoup d'apôtres tombent par imprudence, parce que leur foi n'est pas encore assez ferme, à plus forte raison parce qu'elle n'est pas encore la vision bienheureuse que possédait le Christ. Il y aura toujours une difficulté pour s'incarner dans le monde où le mal règne et dont l'apôtre doit se préserver. La mesure de son incarnation sera la mesure même de sa foi qui a pour fonction de purifier son âme.

> La difficulté, signale le R. P. Daniélou, c'est de s'incarner à travers les différentes civilisations et les différentes cultures pour les transfigurer et rester soi-même. Il faut que nous soyons des âmes de diamant pour être capables de nous y mêler sans en être contaminés. Et c'est vraiment le propre d'une âme très pure d'être capable de passer à travers les choses, d'en retenir tout ce qui est bon et d'en éliminer tout ce qui est mauvais. Il faut avoir un tact exquis pour cela et avoir le sens du Christ, comme dit saint Paul : « Sensum Christi habemus. » Alors, si nous sommes vraiment pénétrés du Christ, nous pourrons aller partout sans que rien nous contamine [26].

La vue profonde de saint Thomas, après saint Augustin, sur la foi qui sanctifie et qui seule a le pouvoir de nous attacher au Christ demanderait à être remise en valeur. Dans nos séminaires, le traité

---

26. *Le Mystère du Salut des Nations*, pp. 87-88.

de la foi devrait être un grand traité théologique et spirituel, avons-nous dit, plus qu'un traité d'apologétique. Il y a là un effort à entreprendre. Dieu doit être donné, non par des arguments, mais par Dieu. C'est dire que celui qui sert de truchement visible entre Dieu et le monde ne doit pas s'opposer à l'Esprit qui « gémit en chaque âme », donc qu'il ne doit rien accaparer pour lui-même de ce qui fait la base même de tout apostolat, à savoir l'action de Dieu dans les âmes. C'est dire que l'apôtre doit s'effacer devant lui, qu'il doit « se perdre ». Il y a là une attitude spirituelle qu'il faut retrouver si elle a été perdue; qu'il faut amplifier lorsqu'elle n'est encore qu'une ébauche, à peine un désir, peut-être la crainte du renoncement. Si Dieu est amour, il est aussi vérité, et c'est elle qui délivre. Dans la nuit de la foi, et là seulement, on le rencontre, et c'est alors qu'on gagne tout, et le monde avec soi.

Sens, Pâques 1948.

BERNARD PIAULT.

# *L'UNION A DIEU AME DE TOUT APOSTOLAT*

A propos de la réédition du livre de Dom Chautard, *L'Ame de tout Apostolat*, le R. P. Chenu se demandait récemment, dans un article de *Masses ouvrières* [1], si la thèse du célèbre petit livre était toujours d'actualité. Il lui semblait que les méthodes d'apostolat de l'Action catholique, visant un objet plus directement spirituel que les œuvres d'autrefois, devaient en modifier notablement les conclusions : « A parler franchement, écrit-il, nous pensons que, non certes la thèse générale et intemporelle de Dom Chautard, mais la perspective concrète dans laquelle il la présente et lui donne son dynamisme caractéristique est périmée [2]. »

Notre dessein n'est pas ici de traiter de l'adaptation de la vie apostolique à des méthodes nouvelles, mais de revoir cette thèse de l'âme de tout apostolat précisément dans ce qu'elle a de « général et d'intemporel » pour en dégager et, si possible, en préciser ce qui reste valable pour tout temps et pour le nôtre en particulier.

## I. — DEUX SPIRITUALITÉS DIVERGENTES

Nous n'avons pas à revenir sur les données du problème qui ont été exposées plus haut. Si notre temps se préoccupe plus qu'aucun autre

1. R. P. Chenu, *L'Ame de tout Apostolat*, dans *Masses ouvrières*, juin 1947.
2. *Ibid.*, p. 85.

de spiritualité de l'apostolat, il semble que les pensées s'orientent sur ce point en deux directions divergentes. Certains voient surtout dans l'action les dangers qu'elle fait courir à l'union à Dieu. Ils la considèrent facilement comme une occasion d'attachement aux créatures, d'extériorisation et de dissipation. On leur prêterait volontiers la formule « sainteté malgré l'action ». Mais ce ne serait pas exact, car si pour eux l'action n'est pas elle-même source d'énergie spirituelle, par la dépense même qu'elle en fait elle la provoque à se renouveler, et la mène à son plein épanouissement en la rayonnant dans le monde. Il reste que le principe de tout renouvellement de grâce est la vie intérieure, c'est-à-dire le contact avec Dieu entretenu par les exercices spirituels. L'expérience ne confirme-t-elle pas assez cette position ?

Certains ne le trouvent pas et pensent même que, telle quelle, elle est inapplicable dans une vie apostolique. Puisque la prière amasse et l'action dissipe, logiquement on doit arriver à une formule comme celle-ci : « Dans une vie donnée, plus y il aura de prière et moins il y aura d'action, plus y aura d'intensité spirituelle. » Dans ces conditions, toute vie apostolique, où l'action tient forcément une grande place, sera vouée à la médiocrité. L'homme d'action ne saurait être un saint, il n'a pas le temps ! Faudrait-il choisir entre action et sainteté ?

Ne serait-ce pas plutôt que le problème est mal posé ? On a voulu appliquer à l'apôtre une spiritualité de moines, il fallait lui bâtir une spiritualité d'action. On essaie alors de la construire. Le principe en est facile à trouver : l'action apostolique, étant exercice de la charité, est par elle-même sanctifiante. Dès lors, loin d'être un obstacle, elle est principe de renouvellement et de montée de la grâce. Elle n'a pas à être sanctifiée par autre chose. Acte de charité, elle est elle-même le point vers lequel s'ordonne tout l'élan de la vie spirituelle qui culmine dans ce don de soi. Elle provoque la prière et la soulève vers l'oubli de soi, il faudrait presque renverser la formule et dire : « L'action est l'âme de la vie intérieure. »

Cependant, une telle position soulève à son tour bien des objections. Si telle est sa valeur sanctifiante, où trouver place pour un arrêt de l'action ? Si elle refait elle-même ses propres forces, quel besoin a-t-elle de la prière ? Hélas ! l'expérience montre qu'on ne s'arrêtera que par épuisement physique et moral, et peut-être dans un découragement total où l'action même croulera sous son propre poids.

Ainsi, chacune de ces deux orientations se renforce des objections qu'elle oppose à l'autre, et met en valeur un aspect qui lui semble négligé. N'y aurait-il pas mieux à faire qu'à poursuivre cette discus-

sion ? N'y aurait-il pas lieu de chercher si ces excès contraires ne proviennent pas de présupposés communs qu'il faudrait dépasser pour trouver une solution où se rejoignent les deux aspects mis en valeur ici et là ?

Quels sont ces présupposés communs ? Tout d'abord, si tous usent de l'analogie de l'âme et du corps pour définir les rapports de la vie intérieure et de l'action, on inclut dans cette comparaison une certaine conception des rapports de l'âme et du corps qui, elle, n'est jamais soumise à la discussion.

En disant : vie intérieure, âme de l'apostolat, on défend la nécessité des exercices de piété pour l'efficacité même de l'action. C'est concevoir d'abord l'âme comme non seulement distincte, mais séparée du corps, car les exercices de piété seront toujours à côté de l'action et non en elle. Le corps conçu séparément est considéré comme par lui-même inerte, car l'action est par elle-même sans vie intérieure et sans efficacité spirituelle, celles-ci restent le privilège des moments de prière. L'âme, elle, est considérée comme purement spirituelle, car la vie intérieure s'oppose à l'action en ce sens qu'elle subsiste pour ainsi dire à l'état pur en des moments privilégiés. Enfin l'âme s'unit au corps comme principe de mouvement et d'efficience. La vie intérieure, en effet, donne à l'action, inerte par elle-même, son efficacité surnaturelle, et c'est ainsi qu'elle la rejoint et l'anime. Qu'on réunisse ces éléments et on s'apercevra que c'est une idée plutôt cartésienne de l'union de l'âme et du corps que, sans s'en apercevoir, on a appliquée dans cette analogie aux rapports de la vie intérieure et de l'apostolat.

Chez d'autres, au contraire, l'action, considérée comme formant une sorte de tout subsistant à côté de la vie intérieure, a accepté, pour finir, cette situation qui lui avait été faite, pour souligner sa misère, et en est venue à en tirer gloire. Elle en vient à se considérer comme constituant par elle-même une vie qui se suffit. Ainsi, le mépris de l'action a préparé l'activisme, comme le mépris du corps a préparé le matérialisme. Mais, au fond de tout cela, il y a une méconnaissance commune de l'unité de l'âme et du corps dans l'homme et de l'unité de l'union à Dieu et de l'action dans la vie spirituelle.

Pour retrouver l'homme, il faut retrouver son unité : corps animé ou âme incarnée. Pour diriger l'apôtre, il faut retrouver l'unité de sa vie : action aimante ou amour agissant. On peut approfondir l'analogie, mais dans la lumière de la conception thomiste de l'union de l'âme et du corps et voir surgir alors l'unité du vivant.

Plus profondément encore que cette conception de l'homme, une certaine conception de sa place dans le monde semble impliquée dans

les deux solutions, qui peut être soumise à discussion. Remarquons-le, on a appliqué à la vie spirituelle cette analogie de l'âme et du corps pour défendre, à l'origine, la vie intérieure contre un certain envahissement de l'action. Mais on la défend comme protégeant l'efficacité de l'action et pour ainsi dire au service de l'action. Une telle réaction reste insuffisante, car elle accepte, en somme, pour lutter contre lui, de se placer sur le terrain même de l'activisme, dans une perspective où la vie humaine est orientée vers l'action et son efficacité dans le monde. Sans doute, on ne nie pas que tout cela soit ordonné finalement à la gloire de Dieu; cela va sans dire. Mais il est dangereux de ne pas redire assez que l'union à Dieu a valeur par elle-même et non pour réaliser une œuvre dans le monde, car c'est cela que notre temps a besoin de réapprendre.

C'est un peu comme si on disait que l'âme est faite pour unifier le corps et le maintenir en vie; et c'est bien vrai : elle lui donne toute son activité. Mais il n'est pas vrai qu'elle soit faite simplement pour cela. Les âmes ne sont pas multipliées pour animer des corps, mais plutôt ce sont les corps vivants qui sont multipliés pour faire éclore le monde des âmes. En vrai, il faut réunir les deux aspects : l'âme est bien faite pour maintenir le corps en vie, mais en vue de son propre épanouissement et pour le don de la Personne à Dieu dans la communauté humaine. En dehors de cette perspective totale, on ne comprend plus l'homme. Ainsi l'union à Dieu maintient l'efficacité de l'action, mais elle n'est pas finalement au service de l'action.

Il nous faut réagir très vigoureusement contre ce primat de l'efficience, car c'est une erreur si largement répandue dans notre temps qu'elle risque d'envelopper le domaine même de la spiritualité et de la pénétrer sans qu'on s'en aperçoive. L'homme moderne, au lieu de chercher son bonheur en se servant de ce monde pour le dépasser, le cherchera en aménageant ce monde pour s'y installer. N'étant plus au service de Dieu, il trouvera un ersatz de transcendance dans le service de l'humanité totale. Il ne marchera plus appuyé sur les vertus morales qui lui permettent de se modérer dans l'usage de ce monde et sur les théologales qui lui donnent de le dépasser, mais aidé par des techniques qui lui permettent d'organiser ce monde et de l'exploiter par son action. Sans doute, aucun chrétien n'admettra ces idées, mais elles sont tellement dans l'atmosphère qu'on risque de s'en laisser « imprégner [3] ». Pour présenter la doctrine on l'adapte et pour l'adapter on risque de l'affadir en éliminant ce qui choque.

---

3. Cf. cardinal Suhard, *Le Sens de Dieu*, p. 6.

Pour le sujet qui nous occupe, la grande tentation de l'heure présente sera de présenter l'activité apostolique presque uniquement comme au service d'une Humanité plus heureuse. Présentation facile de l'idéal chrétien : non seulement rien ici qui choque la mentalité contemporaine, rien qui effarouche même la masse, mais encore présentation qui capte toute une partie de la vérité évangélique qui n'a peut-être pas été assez annoncée, car c'est vrai que le Christ nous envoie pour sauver le monde et rendre cette terre même plus habitable. Mais en rester là c'est tout fausser. C'est oublier le principal. Il faut avoir le courage de dire que le but dernier de notre apostolat n'est pas de donner Dieu à l'homme pour qu'il soit plus heureux, mais l'homme à Dieu pour que Lui soit plus aimé; nous n'aimons pas Dieu pour l'amour de l'homme, mais l'homme pour l'amour de Dieu. Et c'est parce que le terme de notre action n'est pas seulement un monde plus habitable, mais le royaume de Dieu, que le reste lui sera donné par surcroît. Alors nous saurons aussi que le développement de notre apostolat ne se fera pas principalement par un progrès des méthodes et des techniques, bien qu'elles soient nécessaires, mais par un progrès dans l'élan vers Dieu. Pas plus qu'on ne sauve l'homme pour l'homme, on ne sauve l'homme par l'homme. C'est pourquoi dans ce domaine aussi on ne trouvera la clé des problèmes humains qu'en restaurant le sens de Dieu.

Pour ce faire, on peut bien considérer l'union à Dieu comme soutien de l'action humaine, mais à une double condition : qu'on voie bien cette union comme le but de toute action et non comme un moyen à son service; qu'on la voie bien au cœur même de l'action, non à côté d'elle. D'un mot, qu'on la considère comme « l'âme » de l'action au plein sens de ce mot.

## II. — L'UNION A DIEU AME DE L'ACTION

Nous avons tracé à gros traits les caractéristiques de deux orientations spirituelles sur la valeur de l'action, nous avons marqué ce que nous croyons être leurs déficiences communes. Si nous en restions là, l'esprit resterait simplement hésitant entre ces deux positions où il pressent un certain excès et où il ressent certaines difficultés; en pratique, comme l'action commande, on se laisserait simplement faire par la vie, mais avec le regret de ne savoir pas exactement comment réagir et avec une sorte de mauvaise conscience.

Pour en sortir, il nous faut de façon constructive marquer com-

ment notre union avec Dieu peut vraiment soutenir, guider, unifier et modérer notre action : en être l'âme. A l'expression « vie intérieure » ou « vie spirituelle » nous avons préféré celle d'union à Dieu. Elle nous paraît plus susceptible de nous aider à renouveler notre vue du problème. L'expression « vie spirituelle » a l'inconvénient de s'opposer pour ainsi dire d'avance à l'activité matérielle, on ne peut guère parler que de protéger sa vie spirituelle contre elle; ce n'est pas l'attitude que nous voudrions suggérer. Le terme même de « vie intérieure » prête à confusion. On l'emploie souvent pour désigner les exercices de piété qui soutiennent la vie d'union à Dieu. Ces exercices sont indispensables, on aura à le souligner, mais ils ne constituent pas l'union à Dieu. Ils ne sont aussi que des moyens à son service. La confusion aurait l'inconvénient de rendre inconcevable la pénétration de la vie intérieure dans l'action. On verra plus facilement comment l'union à Dieu est présente au plus intime comme l'âme dans le corps.

Qu'est-ce donc alors que l'union à Dieu, si ce n'est aucun exercice spécial de la vie de piété ?

L'union à Dieu, c'est ce consentement intime, libre et aimant à sa paternelle volonté qui nous rend semblables à lui, unis à lui, un avec lui dans cet amour qu'il se porte à lui-même. Voilà véritablement l'âme de notre vie, de la prière d'ailleurs comme de l'action. Cette adhésion à la volonté du Père, voilà le principe qui organise tout, pénètre tout, unifie tout. C'est elle, nous allons le montrer, qui suscite l'action, qui la vivifie, qui lui donne son mouvement et son efficacité, mais aussi qui la modère et qui la règle, qui lui donne son sens et sa finalité, d'un mot : qui l'anime.

*L'union à Dieu est le but de notre action.*

Pour arriver à saisir comment cette union intime à la volonté de Dieu est vraiment l'âme de notre vie, le premier élément à souligner est qu'elle est le but de toute notre action. Quand aurons-nous compris enfin cette vérité première, si savoureuse à l'âme qui la goûte : toute notre vie, tout ce que nous entreprenons au dehors comme tout ce que nous opérons au dedans n'a qu'un but : faire éclore en nous un amour plus parfait de notre Père du ciel. Toute activité, toute entreprise, toute réussite et tout échec n'ont qu'un sens : me donner de réaliser cette qualité spéciale de don et comme cette note unique d'amour qui est ma vocation dans le Christ. La nature que j'ai reçue en propre au terme d'une insondable préparation cosmique, les événements qui la développent, les liens spé-

ciaux qu'elle entretient avec le monde et avec les autres par l'action, tout cela m'est à chaque instant donné pour que j'en dispose afin de chanter avec cette voix qui est la mienne dans l'harmonie totale de l'univers chrétien la louange de gloire du Père.

J'existe et je n'agis que pour réaliser à travers tout un certain amour du Père dans le Christ que je suis seul à pouvoir lui donner. Tout dans ma vie tend uniquement à ce but et les actes mêmes de mon activité et de mon ministère ne peuvent se détacher de ce centre. La vie est simple, je n'ai que cela à faire : aimer le Père dans l'Esprit du Christ par un don et un abandon de chaque instant. Là est la fin, la perfection de la vie intérieure et de l'action. De même que le corps n'est suscité dans ses liens organiques avec le monde que pour permettre l'éclosion de ce centre spirituel de connaissance et d'amour qu'est l'âme, de même notre action ne se déploie dans ses liens multiples avec l'univers que pour faire monter plus haut cette union aimante avec Dieu. Le corps s'achève et se dépasse en l'âme, l'action s'accomplit et se dépasse en cet amour.

Aucune formule n'est capable de traduire cette intuition fondamentale de toute vie spirituelle : « C'est l'amour seul qui compte. » Objectera-t-on que c'est de l'égoïsme que d'ordonner ainsi toute sa vie et même son action au développement de sa propre charité ? Ce serait montrer qu'on a précisément une vue encore bien individualiste de la vie chrétienne. En vrai, cet acte qui approfondit les rapports d'une personne avec Dieu concerne l'univers entier, il modifie l'équilibre du monde. Ce n'est pas être séparé de ses frères que de passer par Dieu pour les atteindre, c'est la voie la plus directe, et la seule manière de les aimer vraiment. Ce n'est pas être séparé du monde, mais trouver un point d'appui pour s'y lancer, une raison de s'y donner.

*L'union à Dieu suscite l'action et l'unifie.*

L'âme est le but des activités du corps, cela ne veut pas dire qu'elle les éteigne, au contraire. L'âme suscite le corps et l'organise afin de puiser dans ses activités sensibles des richesses de connaissance et d'amour. Ainsi l'union à Dieu suscite l'action et s'en nourrit.

Elle suscite l'action, car la volonté du Père est que toute créature tourne à sa gloire, que toute voix humaine chante sa louange en connaissant le Christ et en s'unissant à lui. Comment s'unir à cette sainte volonté et ne pas épouser son désir; comment épouser ce désir et ne pas agir de toutes ses forces pour répandre la foi et l'amour du Christ à la gloire du Père. L'amour suscite l'action.

Mais aussi il s'en nourrit. L'amour cherche l'union : il la trouve

précisément en faisant cela qui est la volonté de Dieu. Tous ces actes, ainsi considérés sont pour lui une occasion de progrès, de croissance : « Meus cibus est ut faciam voluntatem Patris. »

Comme le vivant qui assimile, elle transforme et unifie. L'action de celui qui vit ainsi devient elle-même amour de Dieu; et la multiplicité des activités, si disparates parfois, trouve son unité dans ce goût unique de la volonté de Dieu. Unité et ordre tout ensemble car c'est cette même volonté divine qui marque à chaque activité sa place dans la vie de l'apôtre et à chaque apôtre sa place dans la vie de l'Église.

C'est donc bien l'union aimante à la volonté de Dieu qui suscite l'action de l'apôtre sur le monde, c'est elle qui diversifie ses activités selon ses dons personnels et les besoins du milieu, c'est elle qui unifie la diversité de ces ministères dans la vie de l'apôtre et dans celle de l'Église pour l'édification d'un vivant, le Christ, c'est elle qui fait croître et organise; d'un mot c'est elle vraiment l'âme vivifiante de l'action pour chacun des membres et pour le Corps mystique tout entier.

*L'union à Dieu donne son efficacité à l'action.*

C'est par l'âme que le corps est capable d'agir dans le monde matériel; de même, c'est par la charité que l'action est efficace dans le monde surnaturel. Il ne faudrait pas cependant que l'analogie nous cache le mystère. Il ne s'agit pas d'obtenir simplement que notre union à Dieu confère à nos activités apostoliques une efficacité meilleure dans leur ordre propre : que notre prédication soit mieux entendue, notre enseignement mieux compris, que tout cela « réussisse », mais que toute notre activité soit reprise dans le mystère d'une efficacité transcendante qui est l'œuvre de la Rédemption. C'est cela qu'il nous reste à découvrir.

D'instinct, quand nous pensons à faire du bien, que ce soit dans une paroisse, dans un collège ou dans une usine, nous pensons d'abord aux moyens humains que nous pourrons mettre en œuvre : réunions, contacts, services, etc., etc. Ceci n'est pas mauvais mais simplement naturel. S'en tenir là ce serait réduire notre apostolat à être une œuvre humaine, réalisée comme une entreprise par l'adaptation des moyens au but, progressant par la puissance de nos voix, par la force de nos arguments, par l'attrait de nos séductions. Le perfectionnement serait à chercher dans la science et les techniques. Il est tout cela et il faut chercher ce progrès. Mais il est bien autre chose

encore et il nous faut dépasser ce point de vue dans une lumière de foi.

Tout tient en deux mots : la Rédemption n'est pas seulement une œuvre à réaliser, mais une grâce à obtenir en union avec Jésus. Sans doute c'est une œuvre, et il y faut l'action de l'homme et toutes ses forces et toute son ingéniosité. Mais c'est d'abord une grâce. L'apostolat d'un prêtre dans sa paroisse, d'un professeur dans son collège, d'un militant dans son milieu, ce n'est pas tant de faire ceci ou cela, mais d'abord d'obtenir de Dieu grâce pour ce milieu. Sauver les pécheurs, c'est d'abord obtenir de Dieu qu'ils soient graciés. Obtenir cela de lui qu'il pardonne et qu'il donne. La Rédemption est une œuvre gratuite, une œuvre de miséricorde, il faut seulement attirer cette grâce et cette bonté.

Comment ? C'est ici que nous entrons dans le mystère de cette action rédemptrice. La générosité ne s'obtient que par la générosité, la gratuité répond à la gratuité, l'amour répond à l'amour. Le don de Dieu a voulu être provoqué par le don de sa créature. Bien sûr, c'est lui qui donne le premier et qui fait les premiers pas, mais il a voulu que la réponse de sa créature le provoque à de nouvelles générosités. Ainsi c'est le don total de nous-mêmes qui obtient l'effusion de la grâce divine, non seulement pour nous, mais pour une multitude d'autres.

Comment expliquer cela ? mais l'amour s'explique-t-il ? La Rédemption est à la fois échange et gratuité, une œuvre de justice enveloppée et pénétrée de pure bonté. Un échange, mais non un commerce : un échange de générosité. A celui qui se donne tout entier, Dieu se donne tout entier; à celui qui laisse Dieu disposer de sa vie, Dieu même permet de disposer de sa vie divine, de celui qui fait sa volonté, Dieu fait la volonté. Selon le beau mot de saint Thomas, Dieu exauce ses saints *secundum proportionum amicitiae* [4]. Ces saints, que demandent-ils ? Avec le Christ, ils postulent le salut de tous ceux qui ne font qu'un avec eux par les liens du sang, du pays, du milieu, simplement de la misère humaine. Dieu accepte cette solidarité, il gracie ses frères par amour pour celui qui se donne tout entier. Il les englobe dans l'amour dont il l'aime, il les accueille dans cette étreinte dont il le serre. Lui-même veut cet assaut qu'on lui livre; il aime être provoqué, par un don généreux, à donner davantage. A vrai dire, c'est lui-même qui provoque le don du Rédempteur afin de le combler et

4. Ia IIae, q. 114, a. 6.

afin aussi que par lui les autres soient sauvés, et qu'ainsi se manifeste en tous l'abondance et la surabondance de sa grâce.

N'est-ce pas la vocation même du Christ ? Le premier il se donne totalement afin d'obtenir salut pour tous. Il définit la Rédemption par cet échange : *dare animam suam Redemptionem pro multis* [5]. Mais c'est l'amour du Père qui le provoque à ce don total afin de le combler des richesses des nations. Le même mystère continue dans l'Église. C'est le même amour du Père qui envoie l'apôtre et l'invite à se sacrifier pour le combler en Jésus d'une royauté qui ne passe pas : *Sicut misit me Pater, ego mitto vos.* Tout le mystère de la Rédemption et de notre apostolat s'origine et s'achève au sein de la vie trinitaire, il se déploie dans l'élan même de cette vie divine où le Père donne tout au Fils et où le Fils remet tout à son Père en un échange d'éternel amour.

Ainsi se dégage cette vérité essentielle : ce qui donne sa valeur rédemptrice à notre vie, c'est d'y réaliser le don total de nous-mêmes. Ce qui fait l'efficacité rédemptrice de notre action, c'est avant tout qu'elle soit adhésion aimante à la volonté du Père, don de nous-mêmes. Elle a bien sa valeur, mais non pas d'abord par ce qu'elle réussit à faire, mais par ce qu'elle permet de donner. En échange de ce don, Dieu donnera à son tour, à sa mesure !

Alors tout est simple, nous n'avons qu'une chose à faire dans ce monde : nous donner à Dieu totalement en faisant sa sainte volonté, dans telle activité qu'il nous demande. C'est ce don même qui obtient la grâce pour ceux qu'il nous destine. Lumière paisible : nous avions cru que notre vie était surtout une œuvre d'efficience, alors qu'elle doit être surtout une œuvre d'amour. Nous avions cru que nous avions surtout quelque chose à faire, alors que nous avons surtout quelqu'un à donner. Nous avions cru que l'efficacité de notre apostolat dépendait surtout de nos possibilités d'action, alors qu'elle dépend surtout de la générosité de notre union à la volonté de Dieu. Dès lors, nous comprenons mieux l'orientation essentielle de notre effort : il ne s'agit pas tant de faire de plus en plus que de se donner de mieux en mieux. L'action ne sera pas négligée pour autant, car elle est une forme nécessaire du don et de l'adhésion à la volonté de Dieu. Mais la prière aussi et l'inaction forcée elle-même auront, par la soumission qu'elles exigent et le don qu'elles achèvent, la même valeur de rédemption. Aucun obstacle au monde ne peut nous empêcher de faire le bien, aucun échec nous décourager, car cela même qui nous

5. Mc., 10, 45

contrarie nous force à monter plus haut dans le don, cela qui nous sacrifie vivifie le monde. Si nous acceptons d'entrer dans ce mystère de dépouillement humain et de grandeur divine, nous commencerons peut-être à saisir l'action déconcertante de Dieu sur ses apôtres et sur nous-mêmes. Tout s'éclaire si l'on sait que ce que Dieu poursuit en nos vies avec une implacable sûreté, avec une inlassable bonté, c'est le don total de nous-mêmes. Il semble parfois briser notre activité, mais en poursuivant le don total il poursuit sa fécondité même. En contrariant nos désirs, il les accomplit. En demandant tout, il se prépare à tout donner. C'est la loi de la Rédemption et son mystère : le sommet de l'action, ici, c'est la passion, car il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Pour l'apôtre, le déclin de ses forces n'est pas le déclin de son œuvre, il en marque une nouvelle phase ascendante, car il l'invite à un nouveau don, à un nouvel abandon entre les mains du Père. Sa mort n'est pas le terme de son œuvre, elle en est le couronnement. En son dernier soupir, il remet son âme en une offrande d'amour qui sauve encore le monde, qui seule sauve le monde parce qu'elle est le don définitif de lui-même uni à celui du Christ sauveur.

Alors on comprend enfin que le centre de notre apostolat, son moment d'apogée sans déclin, c'est notre messe. Là, nous offrons tout d'un coup notre vie et notre mort d'avance acceptée, le don de tout nous-mêmes en union avec tous ceux qui se donnent et se sont donnés, dans l'offrande même de la vie et de la mort du Christ pour le salut du monde. L'apôtre qui a dit sa messe, il vit et meurt en paix : *Opus Redemptionis agitur*, l'œuvre rédemptrice est accomplie.

C'est donc bien vrai, d'un bout à l'autre de notre vie et jusqu'à l'instant de notre mort un seul élan soutient tout : celui de notre adhésion aimante à la volonté du Père. C'est cette volonté de faire tout ce qui lui plaît qui met en branle notre action, qui lui confère son unité, qui lui donne son efficacité, et nous soutient encore à l'heure de la Passion. C'est vraiment l'âme de notre apostolat. Et c'est là encore que tout aboutit, et en ce don que tout s'achève et demeure. Car, au terme, il ne reste que cette pure flamme qui a tout consumé. Au terme, c'est par ce don même que nous entrons pour l'éternité dans la vie divine en l'unité de l'Esprit et que nous sommes plongés dans la joie même de Dieu qui est le rayonnement de son amour : *Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis... intra in gaudium Domini tui* [6].

---

6. Mt., 25, 22.

## III. — L'ACTION APOSTOLIQUE CORPS DE L'UNION A DIEU

Si l'on admet, comme nous l'avons montré, que l'œuvre rédemptrice doit être conçue avant tout comme un don de soi avec le Christ, qui obtient de Dieu le salut du monde, on ne voit plus très bien alors pourquoi agir. La seule attitude logique semble être la vie purement contemplative : s'enfermer dans un monastère, se donner à Dieu de tout son cœur et attendre qu'il donne sa grâce au pécheur. Ou, encore, bien prier dans sa paroisse, offrir le saint Sacrifice et attendre que Dieu sauve le monde. Inutile de se préoccuper de méthodes, de techniques, de s'inquiéter des échecs... La Rédemption se passe sur un autre plan que celui de l'action.

Illusion aussi vaine que celle qui ferait croire que l'activité du corps et des sens est inutile parce que l'âme a des activités spirituelles ! C'est la vie de l'âme même qui réclame l'activité du corps. Après avoir souligné comment tout tend à l'union de volonté avec Dieu et comment c'est elle qui sauve le monde, il nous faut montrer maintenant le rôle indispensable de l'action pour cette union même et dans cette œuvre de rédemption.

Il est rare qu'on retourne la formule et qu'on dise : l'apostolat est le corps de la vie intérieure, ou, si on le considère comme corps, c'est uniquement pour en marquer les déficiences. Mais il semble qu'il serait plus juste de se servir de ce que nous savons de la dignité du corps et de son rôle pour découvrir de façon positive les richesses de l'action.

### *Les préjugés contre l'action.*

A vrai dire, l'action n'a pas bonne presse parmi les auteurs spirituels, et, pour l'apprécier exactement, il faut d'abord tâcher de discerner ce qui est exagéré et ce qui est prudent dans cette sorte de méfiance qui l'entoure. D'où vient-elle ?

D'abord évidemment des excès mêmes de l'activisme qui provoquent une réaction. Le danger est si grand que la réaction risque d'être excessive.

Ensuite, l'assimilation au corps, dans l'analogie dont on se sert, contribue à déprécier l'action. Certains théologiens ne mettent-ils pas déjà une sorte de jugement de valeur morale dans l'opposition : corps et âme. Le corps, c'est l'instrument du péché. L'action assimilée au corps participe à ce discrédit.

Ce qui accentue cette impression, c'est l'opposition à la « vie intérieure ». N'est-ce pas dire à peu près que l'action est « vie extérieure » ? Dès lors, elle apparaît aux antipodes de cette vie de « l'homme intérieur » dont parle saint Paul [7], et qui n'est autre que l'homme nouveau. Elle apparaît d'emblée suspecte. On suppose facilement que tout « homme d'action » est quelqu'un d'assez « extérieur ». Ce n'est pas un compliment ! On voit sur quelle confusion repose cette suspicion *a priori*. Le mot vie intérieure peut avoir deux sens : un sens psychologique, activité du dedans opposée à celle qui produit au dehors. C'est en ce sens que l'action s'oppose à elle et cela n'inclut aucune appréciation morale. Mais aussi un sens spirituel et moral, « homme intérieur » opposé à « homme extérieur », selon l'expression de saint Paul. Il est bien impossible d'opposer l'apostolat ou l'action à la vie intérieure en ce sens, ou alors c'est les condamner à être toujours des œuvres du vieil homme imprégnées de dissipation et de péché. Il nous faut faire effort pour éviter la contamination de ces deux sens et ne pas mettre déjà dans l'opposition un jugement.

*La prudence surnaturelle en face de l'action.*

N'y a-t-il cependant que préjugés dans cette méfiance de l'action ? Les saints qui s'y sont livrés le plus généreusement n'ont-ils pas toujours craint d'y ternir la pureté de leur cœur, d'y gaspiller l'intimité divine ? Sans doute, et la raison en est simple. L'action nous met en contact avec les créatures. Ce n'est pas un mal, mais c'est toujours un risque. Toute créature nous offre soit un tremplin qui nous élève à Dieu, soit un piège qui nous retient loin de lui. Le dérèglement de nos tendances, en favorisant les attaches, augmente ce risque. Que d'illusions possibles si on croyait que parce qu'on fait de l'apostolat tout est pur ! La lumière pénétrante de la grâce montre au contraire aux plus saints qu'il n'est presque aucune de leurs actions qui ne soit ternie par quelque recherche personnelle : *Dum per varias actiones vitae hujus sollicitudo distenditur necesse est de mundano pulvere etiam religiosa corda sordescere* [8]. On risque de s'apercevoir trop tard que toute une vie n'a été qu'une gigantesque distraction de l'amour essentiel.

Faut-il donc revenir à une attitude de méfiance ? Comment à la fois se donner tout entier à son action et se méfier toujours de ne

---

7. Rom., 7, 22; Eph., 3, 16.
8. Saint Léon, *Sermo IV de Quadrag.*

pas se laisser emporter par elle; concilier l'engagement et le détachement, l'activité et la prière ? C'est un problème à la fois théorique et pratique auquel aucun apôtre qui réfléchit sur son action ne peut échapper. Ici, la comparaison du corps nous sera plus que jamais éclairante. C'est bien ainsi que se forme l'âme, en s'insérant par le corps dans la multiplicité de la matière, mais pour la dépasser en la surmontant dans l'unité de la pensée. Ainsi se forme la charité en s'insérant dans le monde par l'action, mais pour le dépasser.

*L'action donne corps à l'amour de Dieu.*

Nous pressentons instinctivement qu'un amour de Dieu, une soumission à sa volonté qui seraient seulement vécus en esprit ou exprimés en paroles et seraient incapables de passer dans des actes seraient comme vides de réalité et comme inexistants. Ce désir des actes et manifestations tangibles vient-il de notre grossièreté charnelle, incapable d'apprécier le pur spirituel ? Non, le Christ Jésus lui-même lie intimement l'acte effectif avec la réalité de l'amour de Dieu. La charité chrétienne est essentiellement une charité en actes. « Ce ne sont pas ceux qui disent Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux qui font la volonté de mon Père qui est dans les cieux [9]. » Entre le fils qui dit « oui » et ne fait rien, et celui qui répond « non » mais exécute, il n'y a pas d'hésitation, c'est ce dernier qui a fait la volonté du Père [10]. Tel est le réalisme de l'Évangile. Il faut bien admettre que l'idéalisme aussi a eu ses infiltrations, sa spiritualité. Rêver d'une vie chrétienne purement spirituelle qui se passerait uniquement en méditations, en affections et en examens, c'est la détruire aussi sûrement que la faire consister uniquement en des activités extérieures.

Comment concilier cela avec ce qui a été dit de la primauté de l'union à Dieu ? Dieu n'est-il pas au dedans ? N'est-ce pas à l'intérieur qu'il faut le chercher ? Alors toute extériorisation n'est-elle pas une distraction ?

Il faut s'apercevoir enfin qu'il n'y a pas besoin de concilier. Ce ne sont pas deux mouvements opposés qui font chercher Dieu et agir dans le monde, mais le même mouvement d'adhésion à sa volonté. C'est une vue purement imaginative qui oppose la recherche intérieure de Dieu à l'action extérieure, à peu près comme ce serait pure

9. Mt., 7, 21.
10. Mt., 21, 28.

imagination d'opposer la transcendance de Dieu à sa présence dans le monde. Ce n'est pas malgré l'engagement, mais grâce à lui que l'homme aime Dieu. C'est cet engagement qui donne corps à son amour. De même que l'âme a besoin du corps au point de départ de la connaissance intellectuelle elle-même, de même l'union à Dieu a besoin de l'action dans le monde pour s'affirmer d'abord et pour s'exprimer.

Pourquoi l'âme humaine a-t-elle besoin d'un corps pour exister, non à son terme, mais à son origine ? C'est que, dernière venue dans l'ordre spirituel, pure capacité de connaître, elle ne possède rien en elle-même et est incapable de saisir cette vacuité. Elle a besoin pour ainsi dire d'un excitant du dehors pour l'amener à l'acte de connaissance et par là à la conscience d'elle-même. Dans ce contact même qui la met en rapport avec la matière, l'âme surmonte la multiplicité du matériel dans l'unité de la pensée, elle ne se perd pas en lui, elle l'assimile à elle. Ainsi d'un seul geste l'âme s'insère dans le monde et le dépasse, elle pénètre dans l'ordre matériel, mais pour se nourrir de ses valeurs intelligibles et découvrir à ce contact ses propres richesses intérieures. Comme l'avion s'élève dans l'air en s'appuyant sur la résistance même qu'il surmonte, ainsi l'âme a besoin de cette lutte fraternelle avec la matière pour s'affirmer et pour être. Au terme, sa vie spirituelle s'affirme indépendante de ce contact avec la matière qui lui a servi de piste de lancer, et c'est pour finir une âme vivant des pures valeurs intelligibles qui renouvellera le corps dans le rayonnement de l'esprit.

Toutes proportions gardées, il en va de même de l'union à Dieu et de l'action.

Tout d'abord, la charité a besoin de l'action au point de départ pour prendre corps. La charité, pour nous, c'est d'abord aimer Dieu par-dessus toutes choses. Pour avoir un contenu réel, cette préférence suppose qu'on aime les choses, elle inclut une action dans le monde et un dépassement pour préférer Dieu à tout. Cet engagement dans le créé donne corps à cette préférence de l'incréé. Sans doute, cette action comporte toujours un risque, celui de s'attacher à la créature qu'on poursuit. Mais ce risque est la vie même de la liberté, et vouloir l'en priver, c'est supprimer du même coup la possibilité du dépassement. Pour reprendre la comparaison utilisée tout à l'heure, de même que l'avion ne vole qu'en surmontant la résistance de l'air, mais en s'appuyant sur elle au moment même où il la brise, de même l'amour de Dieu ne s'affirme au point de départ qu'en dépassant la poursuite active de la créature, mais en s'appuyant pour ainsi dire sur elle à l'instant même où il la dépasse.

On dira peut-être que c'est là une idée bien abstraite et bien exténuée de l'action de n'y voir que ce contact avec le monde qui ne le touche que pour s'en détacher. L'apôtre se donne à son action bien autrement que cela ! C'est vrai. Il fallait simplement souligner au point de départ cette loi de détachement et de préférence de Dieu qui s'impose à toute action et à l'apostolat lui-même. Mais l'amour triomphant de Dieu nous ramène vers le monde et s'y incarne en action. Le corps n'est pas seulement au service de l'âme pour recueillir à son profit des richesses de connaissance dans le monde, il est également pour elle moyen d'action et moyen d'expression. L'âme se réalise dans un corps en s'exprimant par lui dans le monde et en s'imprimant par lui dans les choses et dans les autres. Ce double rayonnement d'expression et d'action fait partie de l'intégrité de l'homme.

Ainsi la charité à la fois s'exprime et se réalise dans l'action. Notre amour pour Dieu, il faut le montrer. C'est en le montrant qu'il s'accomplit. Celui qui n'a rien fait pour celui qu'il aime, sait-on s'il aime vraiment, le sait-il lui-même ? Aimer, c'est se donner... pour un homme, cela se manifeste et se réalise dans son corps : ce sera donner son temps, son souffle, ses forces, son sang. Aimer Dieu, c'est aimer son œuvre et ses enfants, c'est leur vouloir du bien; si ce vouloir est sincère, c'est leur faire du bien.

C'est dans cette lumière qu'il faut saisir l'élan puissant qui porte les apôtres de tous les temps aux entreprises les plus hardies. C'est leur amour de Dieu qui les entraîne, plus encore, c'est l'amour même de Dieu pour le monde qui les porte et qui se manifeste en eux, et c'est pourquoi ils sont insatiables.

Partout où il y a du bien à faire, c'est-à-dire Dieu à donner à une portion du monde et une portion du monde à donner à Dieu, ils se précipitent. Pas une misère à soulager, pas une ignorance à éclairer, pas une déchéance à relever qui ne les attirent. Pour ce travail sans cesse renouvelé, il faudra engager toutes les ressources de l'homme. Toutes ses forces physiques pour affronter les obstacles, toute son intelligence pour comprendre tous les temps et tous les milieux, toute son ingéniosité pour y adapter toujours de nouvelles méthodes, tout son cœur pour toucher, tout son esprit pour convaincre. Ce n'est que dans cette mise en œuvre de tout l'homme au service de l'amour que la charité se manifeste et se réalise. C'est dans cette perspective que nous commencerons à comprendre les difficultés énormes avec lesquelles Dieu nous laisse lutter. Cette résistance de la matière, ces intempéries et ces accidents, cette pauvreté et ces risques, ces contradictions et ces persécutions, ces ruses du diable, cette inertie des

âmes, parfois ces défections de ceux sur qui on devait pouvoir compter, tout cela est une épreuve de la charité et la force à se montrer et à monter. En vrai, l'histoire du monde, les vicissitudes qu'il traverse, les crises qui le secouent ne sont providentiellement permises que pour la manifestation de cet amour.

Notons cependant que ce n'est pas le volume de l'action et son importance extérieure qui lui confèrent sa valeur. Ce n'est pas la taille qui donne au signe son sens. Ainsi on peut exprimer un très grand amour dans des actions bien petites, mais accomplies à la perfection.

Faut-il donc, dans l'enthousiasme de cet élan d'activité généreuse, oublier ce qui a été dit de la nécessité du détachement, se départir enfin de toute méfiance ? En rien. C'est le mystère du véritable apostolat qu'il suppose à la fois le plus total engagement et le plus total dégagement. Comment ? Rappelons-nous que ce qui fait la valeur de toute action, c'est l'amour de Dieu qui la porte, c'est l'adhésion à la volonté de Dieu qui y passe. Il faut donc vérifier à chaque pas que c'est bien le désir de faire la volonté du Père qui nous pousse et non le goût naturel d'agir, ou le désir de certains succès personnels, ou une propension naturelle à la bienfaisance, etc. Il est facile de laisser foisonner un mélange étrange et discordant de motifs surnaturels et de parasites égoïstes ou trop humains. Cette impureté fréquente de l'action nuit à l'union à Dieu et à l'action elle-même, elle réclame une purification, jusqu'à ce qu'elle soit tout animée par le pur désir de plaire au Père, de faire sa volonté et de promouvoir son règne. Au fond, c'est là presque tout le problème de la sanctification de l'apôtre. Il faut donc marquer enfin, souligner par des actes que ce qu'on veut uniquement, ce n'est pas faire ceci ou cela, mais faire la volonté de Dieu. Dès que cette sainte volonté ne l'ordonne plus, l'action cesse, car elle ne veut être soutenue, guidée, animée que par elle. Il faut s'exercer à ce bloquage rapide qui coupe court au foisonnement des désirs humains, à la démangeaison naturelle d'agir, à tous les motifs intéressés. Comment ? C'est ici que nous retrouvons la nécessité des exercices spirituels. Ces moments de suspension de l'action sont indispensables pour marquer précisément qu'une chose nous paraît préférable à l'action même : la volonté de Dieu. Si sa sainte volonté nous appelle à la prière, toute action cessante, nous nous y rendons immédiatement. Cette préférence donnée à Dieu marque bien notre détachement de l'activité. Elle est le signe de notre prédilection pour Dieu, de notre foi en sa grâce plus agissante que notre efficience même, la marque que nous sommes dans l'ordre surnaturel. On dira : il suffit de rectifier son intention dans l'action pour agir surnaturellement. Mais, ici encore, il faut agir humainement : les actes spiri-

tuels doivent se manifester dans le sensible et dans le temporel. C'est le sacrifice réel d'une part d'activité, la soustraction nette d'un morceau de temps qui marqueront sensiblement et réaliseront effectivement cette préférence donnée à la volonté de Dieu sur l'action elle-même. Nous ne saurons jamais si notre préférence de la pure volonté de Dieu est vraiment sincère et elle n'aura jamais valeur de témoignage pour la réalité du surnaturel si elle ne se manifeste par des actes sensibles [11]. Ce sacrifice de l'action par le temps consacré à la prière sanctifiera l'action elle-même, la purifiera et la rendra plus surnaturellement efficace, car c'est le don de soi à Dieu qui fait cette efficacité première. Non pas d'ailleurs que dans ces moments de prière seuls réside l'union à Dieu et les sources de vie, et que, à côté d'eux, l'action soit comme un temps mort, mais au contraire pour que, par eux, elle soit à sa manière un temps vivant, une adhésion continuelle et de plus en plus pure à la volonté de Dieu. Ce ne sont pas les exercices de piété seuls qui maintiennent l'union à Dieu et qui, à ce titre, seraient principe de vie. Si on veut poursuivre la comparaison, il ne faut pas dire qu'ils sont l'âme de la vie apostolique; ils sont une partie, ils sont eux aussi du corps, mais plutôt un organe essentiel, le cœur, si on veut, dont le bon fonctionnement est nécessaire pour maintenir la vie dans tout l'organisme.

L'action à son tour purifie la prière. Car on pourrait s'attacher humainement aussi à la tranquillité, à la consolation et même à la régularité de la prière.

Elle aussi cependant n'a de valeur que pour autant qu'on y cherche la volonté de Dieu. Comment dégager cet élément de tout alliage ? Précisément quand les exigences du service viendront nous faire sacrifier le repos même de la prière à la volonté de Dieu. Ainsi, tantôt il faut savoir sacrifier son action aux exercices de piété, tantôt il faut sacrifier son oraison au service du prochain. Il n'y a pas contradiction. L'un et l'autre se conjuguent pour nous amener à sacrifier tout à la sainte volonté de Dieu préférée à tout. Alors la vie est unifiée, purifiée, l'action et la prière s'y succèdent avec ordre, la vie prend dès ici-bas l'allure paisible, le calme profond et comme le goût même de l'éternité.

Notons que pour que la prière joue ce rôle purifiant, il faut qu'elle représente dans nos vies un sacrifice sensible de temps. D'où la sagesse de l'Église qui exige des plus actifs les heures du Bréviaire et les moments de l'oraison, de l'examen de conscience, du chapelet, etc.

---

11. Cf. IIª IIæ, q. 182, a. 2, ad 1.

Ajoutons cependant que, dans une telle perspective, si on nous dérange pendant ce temps pour un service nécessaire, nous n'aurons pas l'impression que notre journée sera moins bonne parce que notre horaire est bousculé ou notre oraison écourtée. Si nous allons à la volonté de Dieu, nous portons avec nous l'âme même de notre oraison.

Cependant, quel que soit notre soin à régler nos exercices, notre diligence à les accomplir, il nous faudra constater qu'il reste encore bien des recherches personnelles dans notre action. Pour la purifier à fond, il faut que Dieu même y mette la main : véritable purification passive de l'action par les épreuves providentielles. On dirait qu'il dirige tout, que rien ne lui coûte trop cher pour assurer cette pureté. Il faut que tout apôtre soit mené à ce choix où il préfère la volonté de Dieu à ses plus chers désirs. Alors vraiment il lui semble tout perdre et il a tout gagné. Il lui semble que tout échoue et tout aboutit. A travers la trame déchirée de tout amour du créé, voici qu'il trouve enfin Dieu, et ce don total qu'il fait de lui-même est celui qui sauve le monde.

Ainsi, au terme de toutes les avenues, il faut retrouver la croix. C'est elle qui achève l'union de l'esprit à Dieu dans le don total. C'est sur elle que le corps rend son dernier hommage en devenant hostie. C'est par elle que l'action rend son dernier service en devenant passion. C'est dans le sacrifice total qu'elle trouve son ultime valeur rédemptrice.

Mais, nous le savons, la croix du Christ et celle du chrétien n'est pas le terme dernier, elle n'est qu'un chemin qui mène au ciel. Le corps est arraché à la terre, mais ne passe par la mort que pour une vie nouvelle. De même l'action n'est ici brisée que pour un rayonnement nouveau. Et le corps et l'action ont été doublement donnés, par le service et par le sacrifice, mais à celui qui a tout donné Dieu rend tout à la mesure de son divin amour; un corps glorieux, une action royale. « Parce que tu as été fidèle sur peu de choses, je te constituerai sur beaucoup. » Mystère de l'action merveilleuse des saints dans le ciel, dont nous ne savons que balbutier les premiers mots.

## IV. — ORIENTATIONS PRATIQUES POUR UNE SPIRITUALITÉ APOSTOLIQUE

Ces orientations doctrinales sont riches d'applications. C'est en partant de l'attitude fondamentale que nous avons essayé de définir

que tous les éléments de la vie apostolique retrouvent leur place et leur sens.

*La paix du cœur.*

Le premier fruit de l'ordre, c'est la paix de l'âme. Qu'elle est difficile, cette paix des hommes d'action. Toute action suppose la tension vers le but, le souci des moyens, l'inquiétude tant qu'on n'y est pas arrivé. Nul ne dispensera de tout cela l'apôtre qui cherche la Rédemption du monde. Mais cette tension deviendrait bientôt désespoir s'il s'en fiait à son activité pour obtenir le but, elle se déploie au contraire dans le calme et l'assurance s'il revient à cette certitude surnaturelle : c'est Dieu d'abord qui sauve le monde. Cela dispense-t-il d'agir ? Non. Mais cela donne une autre portée à l'action. Mon action n'agira plus seule alors, mais devant Dieu, comme le témoignage du don de moi-même qui obtient de son amour sa grâce pour moi et pour d'autres. Entre mon désir de sauver et mon impuissance à sauver, il n'y a plus ce contraste désespérant : pour combler l'abîme, j'entre dans la force de Dieu. Que dire, puisque nous ne sommes pas seuls : nous prions et nous nous offrons avec le Fils. Avec lui et en lui, c'est encore mon action qui sauve, mais non à l'échelle de mon rayonnement d'homme, à l'échelle de la bonté du Père. Mon influence dépasse mon efficience visible et rejoint mon désir en passant par le cœur de Dieu. En lui seul l'âme de l'apôtre trouve sa paix.

Paix qui n'est pas apathie. Il est à la fois souverainement attaché à l'œuvre entreprise, parce qu'elle est la volonté du Père, et souverainement détaché, parce que toute autre chose que lui demandera cette sainte volonté sera entreprise avec le même cœur et la même assurance de réaliser sa part de Rédemption.

*L'harmonie de la prière et de l'action.*

C'est là ce qui permet de réaliser l'équilibre difficile entre les activités extérieures et les exercices de piété. Si on fait trop confiance à son activité pour faire le bien, on sera toujours pressé dans la prière. Il y a tant de choses à faire. Si on la considère même comme une réfection indispensable pour la vie spirituelle, on gardera tendance à l'abréger comme un arrêt dans le mouvement de la vie. Un coureur s'arrête pour son ravitaillement, mais le moins longtemps possible. Par ailleurs, si on considère l'action comme toujours plus ou moins dissipante, on ne s'y livrera pas non plus sans arrière-pensée.

Au contraire, si on a bien vu que ce qui fait la valeur sanctifiante et rédemptrice de toute activité, prière ou action, c'est d'être union à la volonté de Dieu, et si on sait que l'apostolat et les exercices de piété se conjuguent pour maintenir et réaliser cette union, on s'y donne de tout son cœur. Le même élan d'adhésion à la volonté du Père porte à l'action et en détache pour la prière. A l'heure de la prière, on ne peut rien faire de mieux ni pour soi, ni pour les autres, pas même agir; à l'heure de l'action, rien de mieux ni pour les autres ni pour soi : pas même se retirer en prières. Mais encore comment savoir quand c'est l'heure de renoncer aux prières pour l'action ou de renoncer à l'action pour faire ses prières. Un seul critère donne la sécurité : l'obéissance. C'est encore la perspective que nous indiquions qui lui donne toute sa valeur.

*Le sens de l'obéissance.*

Il faut l'avouer, dans une vie où on recherche surtout l'efficience, l'obéissance devient vite difficile. Il arrive presque fatalement que des supérieurs imposent des ordres qui semblent une gêne pour la mise en œuvre rapide et adaptée des moyens qui assureraient le succès de l'entreprise. Dès lors, on supporte l'obéissance sans l'aimer, on la réduit au minimum. Ce qui rend laborieuse l'obéissance à cette génération, c'est peut-être moins l'esprit d'indépendance, car on se soumet volontiers à qui entraîne au succès, que la volonté de rendement. Il suffit pour lever la difficulté de bien voir enfin que, sur le plan surnaturel, ce qui fait la valeur d'un acte, ce qui assure son rendement, c'est précisément qu'il plaise à Dieu, qu'il lui soit offert et sacrifié par la soumission à sa volonté. Cette volonté, il veut nous l'exprimer par ses représentants. Rien de plus important, dès lors, pour assurer la valeur rédemptrice d'une activité que de la soumettre à l'obéissance. C'est le sens surnaturel du rendement qui fortifie l'obéissance des saints. C'est ce qui permet aussi de résoudre le problème du temps à consacrer aux exercices de piété et à l'action. Si un programme raisonnable a été soumis au supérieur ou au confesseur, sauf cas urgent, en l'appliquant avec souplesse et générosité, on est sûr d'être dans la volonté de Dieu, de travailler à son œuvre. Cette conviction permettra avec la paix de l'âme un engagement total dans l'instant présent, soit prière soit action.

*La charité apostolique.*

Cette obéissance considérée comme un secours nécessaire dans l'efficacité de l'œuvre et cette paix de l'âme rayonneront en charité envers les supérieurs et les compagnons d'apostolat. Elle n'est pas toujours facile entre ouvriers apostoliques appelés à travailler au même champ. Précisément parce que tendus vers le but à atteindre, nous risquons de nous heurter à ceux qui sont les plus proches, mais ne partagent pas nos idées ou nos manières de faire. Comment les aimer encore quand ils s'interposent entre nous et le but ? L'élan même de notre action vers son but joue pour ainsi dire contre eux. Non, si nous avons compris que ce qui fait la valeur de cette action, c'est précisément la manifestation d'amour qu'elle contient. Or quelle marque d'amour plus grande que d'aimer pour Dieu ceux-là mêmes qui nous contrarient dans nos desseins les plus chers ? Dieu veillera, croyons-le, à ce que, même temporellement l'œuvre n'en souffre pas, et le témoignage d'unité chrétienne donné à tous fera plus de bien que des réussites plus éclatantes.

*L'esprit de mortification.*

Sans doute tout cela suppose beaucoup de renoncements. Renoncement d'ensemble pour accepter de soumettre ses initiatives, et préférer l'humilité au goût du succès. Mortifications de détail pour vaincre pas à pas les attaches qui risquent de se former dans l'action. Si, en effet, une spiritualité apostolique ramène le chrétien vers le monde, c'est pour s'y engager, non pour s'y attacher. La découverte essentielle qui a été faite, c'est que le détachement spirituel n'exige pas forcément la séparation matérielle. Il reste qu'il faut maintenir ce retrait par rapport au monde dans ce qu'il a de mauvais : « Vous n'êtes pas du monde. » Facilement, la mentalité moderne acceptera tous les efforts, toutes les privations et même toutes les souffrances qui servent au rendement de l'action, mais elle ne comprend plus la mortification qui ne sert à rien sinon au détachement. On ne refuse rien pour l'action, mais on ne se refuse rien dans l'action. C'est une perte de sens chrétien. Si on sait au contraire que notre vie n'a de valeur que comme don à Dieu, on attachera beaucoup d'importance à ces renoncements même légers qui manifestent sans cesse au milieu même de l'amour du créé la préférence de Dieu. Les souffrances même

de l'action prennent leur valeur surnaturelle par cet esprit général de mortification qui fait de toute la vie un sacrifice.

Intelligence du sacrifice, sens de l'obéissance, charité universelle, paix de l'âme dans la prière et dans l'action, n'est-ce pas l'ensemble de ces dispositions qu'on appelle « l'esprit surnaturel » ? Soulignons simplement qu'elles découlent toutes pour l'apôtre d'une certaine manière de concevoir son action. L'orientation la plus décisive d'une âme se fait en ce centre secret où elle voit son activité non comme un déploiement de ses propres ressources mais comme un appel au don de Dieu : acceptation du mystère de la grâce; et où elle voit sa propre vie non comme une affirmation de soi, mais comme un don de soi : acceptation du mystère de la Croix.

## CONCLUSION

Nous pouvons répondre maintenant à la question posée au début. La vie intérieure reste bien l'âme de l'apostolat. La formule est plus nécessaire que jamais : il faut la bien comprendre. Par méconnaissance de l'unité de l'homme, le corps a été successivement trop rabaissé et trop exalté. Ne nous laissons pas enfermer dans le dilemme : mépris du corps ou culte du corps. Il faut relever sa dignité en le soumettant à l'esprit. De même ici, par méconnaissance de l'unité de la vie spirituelle, l'action a été tour à tour trop exaltée ou trop méprisée. Ne nous laissons pas enfermer dans le dilemme : spiritualité par la vie intérieure, ou spiritualité par l'action. Nous garderons ce qu'il a de positif dans les deux positions. De la seconde position nous gardons cette idée que l'action n'est pas un temps mort, mais lui-même enrichissant dans l'union à Dieu; de la première cette orientation pratique qu'elle requiert des temps de recueillement pour rester vivante. Mais il faut ajouter ici que les exercices de piété ne sont pas un principe de vie posé à côté du reste, et là que l'action n'est pas par elle-même sanctifiante, mais par l'adhésion à la volonté de Dieu qui l'anime. La prière comme l'action n'ont de sens, de vie et d'unité qu'au service de l'union à Dieu qui est leur centre et leur âme. C'est ce lien de l'apôtre avec Dieu, dans sa prière comme dans son action, qui fait l'unité de sa vie, qui fait que tout en étant engagé dans le temporel il le domine, tout en étant assailli de préoccupations il ne perd pas la paix, tout en étant en butte à toutes les difficultés il n'est jamais découragé, tout en étant en plein dans le monde il

n'est pas du monde. Au moment même où l'événement l'étreint, par son amour il étreint Dieu qui tient tout événement. Au moment même où l'angoisse le saisit de ceux qui échappent à son action, par son amour il saisit Dieu à qui nulle âme n'échappe. Au-dessus de ce qui s'agite et s'écoule dans le temps, il a une ancre dans l'immuable et paisible éternité, parce que son cœur est fixé en Dieu.

L. Lochet.

# LES MYSTÈRES DE L'APOTRE

## LES MYSTÈRES DE DIEU

*Loquimur Dei sapientiam in mysterio.*

(1 Cor., 2, 7.)

Dieu seul est saint. Dieu seul sanctifie.

C'est lui qui vient habiter en nous, nous sanctifie par cette union à lui qui nous est donnée par nos actes de foi, espérance et charité.

Pour nous faciliter ces actes sanctifiants, l'Église, mère de toute sainteté, nous fait entendre la parole de Dieu, nous unit au Christ par les sacrements, nous fait participer à son office de louange et d'offrande, nous propose de nombreux et multiples « moyens » : de l'oraison au jeûne, des examens particuliers aux pèlerinages, des observances de la vie religieuse aux règles du mariage chrétien.

Les labeurs apostoliques sont-ils de même nature ? D'une part, il le semble bien, puisqu'ils peuvent être eux aussi pour l'apôtre, des occasions de poser des actes de foi, d'espérance et de charité. D'autre part, il est évident que le ministère apostolique ne peut être pris comme moyen de sanctification personnelle : on n'est pas apôtre pour se sanctifier soi-même, mais pour sanctifier ceux à qui on est envoyé.

Parler de l'apostolat comme un moyen de sanctification est donc une expression malheureuse, mais qui recouvre évidemment une réalité certaine : l'apôtre peut se sanctifier dans l'exercice de son apostolat.

Plutôt que de moyens, il paraît préférable de parler de principes [1], ou encore, comme le fait ici même M. Lochet, de considérer l'action apostolique comme le corps de notre amour de Dieu.

Quitte à étonner quelques lecteurs, nous nous demandons s'il ne serait pas éclairant de parler ici de « mystères », selon l'usage, vénérable et malheureusement trop souvent perdu, que donne à ce mot la langue catholique. Voici, du moins en quelques mots, ce que nous voulons entendre par là [2].

« Personne n'a jamais vu Dieu » (Jn., 1, 18; 1 Jn., 4, 12), car « il habite une lumière inaccessible » (1 Tim., 6, 16). « Nul ne sait qui est le Fils, si ce n'est le Père, ni qui est le Père, si ce n'est le Fils » (Lc., 10, 22). Et pourtant aucun être créé, et même la création tout entière, ne sont capables de nous satisfaire pleinement l'intelligence et le cœur : notre vie n'a de sens que par rapport à Dieu et notre béatitude est en lui. Ainsi c'est Dieu lui-même, l'Invisible, qui nous appelle à le voir, c'est l'Inaccessible, qui ne nous veut en repos qu'après l'avoir trouvé.

Tragique situation que la nôtre que Dieu lui-même vient dénouer par ce que nous appelons ici des mystères.

En voici quelques exemples : trois hommes se montrent à Abraham et c'est Iahvé lui-même qui est là et dialogue avec lui (Gen., 18, 1-22). Un buisson flambe sans se consumer et c'est Iahvé qui parle à Moïse et lui donne sa mission (Ex., 3, 1-6). Les chars de Pharaon sont bousculés miraculeusement et c'est ainsi que Iahvé se donne à connaître aux Égyptiens pour qu'ils le craignent, aux Israélites pour qu'ils croient en son alliance (Ex., 14, 17-18). Éclairs et tonnerres ébranlent le Sinaï (Ex., 19, 16-20); une nuée montre le chemin (Ex., 13, 21; Nomb., 9, 17) et descend sur la Tente (Ex., 40, 34; Lév., 9, 23-24;

---

1. L'expression est de M. Masure (« l'action en tant que théocentrique peut et doit être un principe de sainteté » : *Prêtres diocésains*, p. 190). M. le chanoine Catherinet semble préférer moyens à principes (« l'apostolat extérieur... n'est pas par lui-même principe de sanctification... les œuvres auxquelles se livre par devoir le prêtre diocésain peuvent et doivent être un moyen de croître dans la charité surnaturelle » : *L'Ami du Clergé*, p. 737). Dom Chautard parle de moyens de sainteté (p. 70). M. Lemaître également (*Notre Sacerdoce*, p. 186), qui parle aussi de secours (*ibid.*, pp. 167, 188). La diversité de ces expressions ne montre-t-elle pas qu'on n'a pas trouvé celle qui convient ?

2. Nous nous sommes déjà expliqué à ce sujet. Cf. *Les Mystères de Dieu*, dans *La Vie Spirituelle*, avril 1945, pp. 209-226.

Nomb., 7, 89), et c'est Iahvé qui est là, dans sa gloire, à qui le peuple élu donne sa soumission et son adoration. Un homme parle, mais Iahvé a mis ses propres paroles dans sa bouche (Ex., 4, 10-17; Jér., 1, 49; Ez., 3, 4), c'est ainsi que Iahvé lui-même parle à son peuple, lui donne ses ordres, le menace, le châtie, lui dit son amour et lui promet le salut.

Ces paroles d'homme, cette nuée, ces éclairs, ces trois visiteurs d'Abraham, voilà ce que nous appelons des mystères. Par eux et en eux l'Inaccessible se fait accessible sans rien perdre de sa transcendance, l'Invisible se donne à voir sans rien perdre de son invisibilité. C'est ce paradoxe que semblent exprimer les apparentes contradictions du texte inspiré qui affirme tour à tour, spécialement au sujet de Moïse, qu'il a vu Dieu (Nomb., 12, 8) et qu'il ne l'a pas vu (Ex., 33, 18-23).

Il en est un peu des mystères comme d'un visage humain à travers lequel se fait visible l'âme invisible. Le visage n'est pas l'âme : c'est de la chair et non pas de l'esprit. Notre âme est par essence invisible, étant esprit, mais quelque chose d'elle se fait pourtant visible dans un sourire et l'éclat du regard. Un enfant de quelques mois qui répond par un sourire au sourire de sa mère communique réellement avec l'âme de sa mère. C'est notre manière à nous, esprits incarnés, de communiquer d'esprit à esprit.

> L'homme (dit Lacordaire) rassemble sur sa noble figure la magie des deux mondes auxquels il appartient, le monde des corps et le monde des esprits. Supérieur dans la disposition de ses traits à l'imagination elle-même, qui n'a jamais pu se représenter rien de plus parfait, il y appelle encore du fond de son âme le reflet de la pensée et l'expression de la vertu. S'il ouvre les yeux, c'est un esprit qui vous regarde; s'il laisse ses lèvres silencieuses, c'est la grâce du cœur qui les anime en les fermant; si la sérénité éclaire son front, c'est la paix d'une conscience droite qui y répand la lumière et le repos; chaque pli de sa chair, chaque mouvement de sa vie renferme sous une seule beauté le double empire du bien visible et du bien idéal [3].

Telle est bien en effet la loi de notre nature : c'est à travers un visage, c'est dans le ton d'une voix que nous communiquons d'âme à âme.

---

3. Lacordaire, *De l'homme en tant qu'être moral*, 50e conférence de Notre-Dame de Paris, 1848.

S'accommodant merveilleusement de notre nature, c'est ainsi que Dieu, pur esprit, a choisi de communiquer avec nous.

> Jérémie aperçoit une branche d'amandier et Dieu lui révèle que c'est là le présage du châtiment prochain. Osée apprend que son épouse lui est infidèle, et, animé de l'esprit prophétique, il compare à cette infidélité l'apostasie religieuse du peuple. Ézéchiel est frappé d'une étrange paralysie et Dieu lui suggère d'expliquer à ses compatriotes qu'eux aussi seront paralysés pendant de longs mois en punition de leurs péchés. Qu'y a-t-il de choquant ? Au fond, le procédé est toujours le même. Il s'agit, sous l'effet de la grâce divine, d'interpréter des faits d'expérience quotidienne comme le symbole ou la préfiguration de vérités plus hautes [4].

Nous appelons mystères ces symboles, ces préfigurations, tous ces signes que Dieu nous fait et dont il nous suggère la signification.

Au terme de cette pédagogie divine, c'est Dieu lui-même (non pas seulement le créateur, mais Dieu lui-même en le secret de sa vie trinitaire) qui, sans rien perdre de cette double inaccessibilité, se fait homme. Le Verbe de Dieu se fait chair pour être ainsi pleinement « à niveau d'homme ». De sorte que, en voyant celui qui est à la fois vrai Dieu et vrai homme, Fils du Père et Fils de Marie, les hommes voient Dieu; de sorte qu'en l'écoutant ce soit Dieu lui-même qu'ils écoutent, et qu'en touchant cet homme les hommes aient pu toucher Dieu.

Parce qu'il est « l'image du Dieu invisible » (Col., 1, 15; 2 Cor., 4, 4), « le rayonnement de sa gloire et l'empreinte de sa substance » (Heb., 1, 3), parce que « en lui habite corporellement toute la divinité » (Col., 2, 9), Notre-Seigneur a pu dire : « Qui m'a vu a vu aussi le Père » (Jn., 14, 9, et 12, 44), « celui qui me reçoit reçoit celui qui m'a envoyé » (Mt., 10, 40; Jn., 13, 20), « qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père » (Jn., 5, 23), « celui qui me hait, hait aussi mon Père » (Jn., 15, 23).

En quoi le Christ est bien un mystère de Dieu, *le* mystère de Dieu, « mystère caché de tous temps et dans tous les âges, mais révélé maintenant à ses saints, à qui Dieu a voulu faire connaître quelle est la glorieuse richesse de ce mystère parmi les païens, à savoir le Christ en vous » (Col., 1, 26-27). « Mystère de sa volonté, que, dans sa bienveillance, [Dieu] avait dès longtemps arrêté en lui-même,

---

4. Paul Auvray, *Ézéchiel*, Éditions du Cerf, p. 31.

pour le réaliser une fois les temps révolus : à savoir, réunir dans le Christ tout ce qui existe, aux cieux et sur la terre » (Eph., 1, 9-10).

En écoutant le Christ, « mystère de la piété » (1 Tim., 3, 16), en le contemplant, les hommes voient enfin de leurs yeux celui qui n'en demeure pas moins l'Invisible, ils découvrent son dessein de salut sur le monde, ils s'ouvrent à la miséricorde de Dieu qui vient à eux si visiblement.

Mais, depuis l'Ascension, le Fils de l'homme n'est plus visible par nous : invisible dans son *corps physique*, il est, jusqu'à la Parousie, visible dans son *Corps mystique*, dans l'Église, visible et invisible, humaine et divine, mystère de Dieu.

Il est visible, comme dira saint Pierre au jour de la Pentecôte, par la manifestation de son Esprit dans l'Église alors naissante : « Élevé par la puissance de Dieu, [le Christ] a reçu du Père l'Esprit-Saint promis et l'a répandu : *vous le voyez et l'entendez* » (Act., 2, 33).

Ainsi le mystère de Dieu, c'est l'Église; le peuple de Dieu assemblé autour de sa hiérarchie, c'est tout ce qui se voit, s'entend, se touche, du Corps mystique du Christ : la parole de Dieu, les sept sacrements, le cycle liturgique, les sacramentaux, le prochain, et ce rassemblement bien concret de telle communauté de frères en prière autour de leur apôtre.

Autant de mystères, autant de sacrements, autant de signes de Dieu, autant de présences actives de Dieu parmi nous.

Une condition est nécessaire pour que le mystère joue son rôle, c'est-à-dire pour que, le voyant, nous soyons devant Dieu : il faut avoir la foi. Tout mystère est par essence un *mysterium fidei* (1 Tim., 3, 9).

Pour voir une âme dans un visage, il n'est pas besoin d'avoir la foi : nos yeux de chair y suffisent, rendus plus perspicaces, il est vrai, par notre cœur. Mais il faut avoir la foi pour rencontrer Dieu dans un mystère.

Quand l'apôtre Thomas a touché de son doigt les stigmates du Christ ressuscité et s'est écrié : « Mon Seigneur et mon Dieu » (Jn., 20, 28), c'est de la chair qu'il touchait et c'est à Dieu qu'il croyait : *aliud vidit, aliud credidit*, autre chose ce qu'il voyait, autre chose ce qu'il croyait. Quand la Sainte Vierge tenait dans ses bras son Enfant, ce n'était, ce ne pouvait être que la chair de sa chair qu'elle voyait et touchait : elle ne voyait pas le Fils de Dieu, elle y croyait en voyant le fils de Marie. Pour les incrédules, le Fils de Dieu n'était que le fils de Joseph et de Marie; pour les incrédules, les paraboles

n'étaient que récits hermétiques; pour les croyants, ils étaient mystères de Dieu : ils les entendaient et comprenaient. « Les disciples s'étant approchés lui dirent : pourquoi leur parles-tu en paraboles ? Il répondit : parce qu'à vous il a été donné de connaître les *mystères* du règne des cieux; mais qu'à ceux-là, cela n'a pas été donné... Je leur parle en paraboles parce qu'ils regardent sans regarder et écoutent sans écouter et sans comprendre » (Mt., 13, 10-13).

Il en est ainsi de tous les mystères : c'est l'enseignement de la foi et la foi elle-même qui permet au croyant d'y trouver Dieu. C'est le cas par exemple du baptême :

> L'infidèle connaissant le baptême pense que ce n'est que de l'eau; moi, ne considérant pas simplement ce que je vois, je contemple la purification de l'âme effectuée par l'Esprit-Saint. L'infidèle estime le baptême comme une simple lotion faite sur le corps, moi, je crois qu'il rend aussi l'âme pure et sainte et je pense au sépulcre, à la résurrection, à la sanctification, à la justice, à la rédemption, à l'adoption des fils, à l'héritage céleste, au royaume des cieux, aux dons du Saint-Esprit [5].

L'on peut parler de la diaphanéité d'un visage manifestant par transparence l'âme qui l'anime; on ne peut en dire autant du mystère : c'est la foi seule (la foi vivante tout animée d'amour et assouplie par les dons du Saint-Esprit) qui nous donne de traverser le mystère pour y trouver Dieu. Sur cette terre nous ne pourrons jamais voir de nos yeux de chair le Dieu invisible. Nous y croyons à travers le visible du mystère.

C'est ainsi que Dieu, qui nous est essentiellement inaccessible, — sinon il ne serait pas Dieu — se fait accessible pour nous sans cesser d'être Dieu, à travers quelque « envoyé », un ange, un homme ou quelque chose d'humain : un mystère de Dieu.

En attendant la vision face à face [6] et pour y accéder, pour nous unir à Dieu dès cette terre, nous n'avons d'autres moyens que ces mystères que Dieu nous offre, tous ces mystères nombreux et variés qui ne sont que la réfraction de l'unique mystère de Dieu. Un seul mystère : l'Église, qui n'est que Jésus-Christ « répandu et communiqué ». Au sein de cet unique mystère, cette multitude de mystè-

---

5. Saint Jean Chrysostome, *In 1 Cor., hom. 1, n° 7* (*P. G.*, 61, 65).

6. Quand nous serons ressuscités, l'humanité glorieuse de Notre-Seigneur nous sera — mieux encore qu'au Thabor pour les trois apôtres — un mystère de Dieu; ainsi que d'ailleurs, quoique secondairement, les corps glorieux des saints.

res que sont la parole de Dieu, les sacrements, le cycle liturgique [7], le prochain [8], les événements de notre vie individuelle et sociale, les observances de l'état religieux, les « exercices », les grâces d'oraison elles-mêmes. Aucun de ces « envoyés » n'est Dieu, mais ils nous le donnent, si du moins nous savons, dans la foi, traverser le mystère.

C'est par tous ces mystères, quoique diversement par chacun d'eux, que l'union à Dieu nous est offerte. Il convient que notre foi s'adapte à chacun de ces mystères : on ne s'unit pas à Dieu par le mystère eucharistique comme on s'unit à lui par les grâces d'oraison, ni par le prochain.

A titre de baptisé, l'apôtre est invité, comme tout membre du Corps mystique, à se sanctifier à travers tous les mystères de l'Église du Christ; cependant, en disant des apôtres qu'ils sont les « dispensateurs des mystères de Dieu » (1 Cor., 4, 1), saint Paul ne nous donne-t-il pas la clef du problème que nous agitons, celui de la sanctification de l'apôtre par son apostolat, encore qu'il ne convienne d'appliquer qu'avec beaucoup de nuances ce qu'il dit des apôtres (les Douze et assimilés) aux prêtres et militants de notre temps.

Ce que prononce sa bouche, ce que font ses mains, ce qu'entendent ses oreilles, ce qu'il aime de son cœur et fait de tout son zèle, ce sont des mystères de Dieu. Lorsque Barnabé fut arrivé à Antioche, disent les Actes des Apôtres (11, 23), « il vit la grâce de Dieu », c'est-à-dire les progrès de la communauté, de l'Église, mystère de Dieu, objet même de sa mission.

Dispensateur des mystères, l'apôtre est lui-même un mystère de Dieu.

Qu'il traverse ces mystères qu'il dispense et ce mystère qu'il est lui-même, comme sa foi le lui permet et l'accomplissement parfait de son ministère l'y invite, le voilà uni à Dieu.

## L'APOTRE, MYSTÈRE DE DIEU

Tout homme qui vit dans la Vérité est un serviteur de Dieu, mais l'apôtre l'est à un titre éminent : « Le serviteur ne sait pas ce que

---

7. « L'année liturgique... est le Christ lui-même qui persévère dans son Église » (Encyclique *Mediator Dei*, Éd. de la Pensée catholique, p. 62).

8. Cf. A. Plé, *Le prochain, mystère de Dieu*, dans *La Vie Spirituelle*, octobre 1945.

fait son maître; mais je vous ai appelés amis, parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (Jn., 15, 15). L'apôtre est un serviteur admis à l'intimité de son maître qu'il sert comme un ami.

Tout ce que l'Écriture nous dit de ce serviteur-ami semble bien nous autoriser à faire de lui un mystère de Dieu.

En effet, le Nouveau Testament nous présente les apôtres comme des serviteurs (ou ministres, c'est le même mot en grec), non seulement de Dieu [9], du Christ [10], de l'Église [11], ou de l'Évangile [12], mais en même temps des hommes [13]. Et plus que serviteurs, esclaves de Dieu [14] et des hommes [15], mais serviteurs ou esclaves choisis et désignés (Rom., 1, 1), ouvriers du Christ (1 Cor., 4, 1), moissonneurs envoyés à la moisson du maître (Jn., 4, 37), ambassadeurs du Christ (2 Cor., 5, 20), collaborateurs (1 Cor., 3, 5; 2 Cor., 6, 1), dispensateurs ou économes (1 Cor., 4, 1).

Ils ont reçu une mission (Col., 1, 25), une charge (1 Cor., 9, 16-17; 1 Tim., 1, 3), un ministère [16].

C'est pour l'apôtre une « obligation » (1 Cor., 9, 16) à l'instar de l'envoi prophétique : « Si tu ne cries aux impies : vous mourrez, c'est à toi que je redemanderai leur sang » (Ez., 3, 18). « Malheur à moi si je n'évangélise pas (1 Cor., 16). L'apôtre est « débiteur » non seulement de celui qui l'envoie, mais de ceux à qui il est envoyé (Rom., 1, 4).

Chargés de mission, les apôtres sont des « instruments » (2 Cor., 4, 7), « choisis » (Act., 9, 15), « des instruments de miséricorde » (Rom., 9, 22).

Instruments, c'est-à-dire mystères : par eux Dieu se montre et agit. Tout mystère en effet est un signe efficace ou, si l'on préfère, un signe agissant. « Les mystères, dit le P. Clérissac [17], ont une valeur d'*exemplaires;* comme faits opérants, ils ont une efficacité infinie. »

---

9. Rom., 1, 9; 2 Cor., 6, 4; 1 Thess., 3, 2; Tim., 1, 1.
10. Act., 20, 19; 2 Cor., 11, 23; Phil., 1, 1; Col., 1, 7; 1 Tim., 1, 12-13; 4, 6.
11. Col., 1, 25.
12. Eph., 3, 7; Col., 1, 23.
13. Mt., 20, 25-27; 23, 11; Mc., 9, 35; Lc., 22, 24-27; Jn., 13, 12-16
14. Act., 16, 17; Rom., 1, 1; Gal., 1, 10; Phil., 1, 1; Col., 1, 7; 1 Tim., 1, 1, 2 Tim., 2, 24; 1 Pet., 1, 1; Jud., 1, 1.
15. 1 Cor., 9, 17; 2 Cor., 4, 5.
16. Act., 1, 25; 6, 4; 20, 24; 2 Cor., 3, 6-7; 5, 18; 11, 15.
17. Clérissac, *Le Mystère de l'Église*, p. 9.

Or, c'est bien là ce que sont les apôtres : *en* eux Dieu manifeste aux hommes sa miséricorde, et *par* eux il les sauve. Les apôtres sont modèles et causes de salut.

Les apôtres sont des modèles : « Soyez mes imitateurs comme je le suis du Christ » (1 Cor., 11, 11). « Vous savez bien vous-mêmes comment il faut nous imiter... Nous avons tenu à vous donner en notre personne un exemple à imiter » (2 Thes., 3, 7-9). Au sens biblique du mot, l'apôtre est un « type » (*tupos*), c'est-à-dire un modèle, un mystère : « S'il m'a été fait miséricorde, c'est pour qu'en moi, le premier, Jésus-Christ manifeste toute sa clémence et que je serve ainsi d'exemple (*tupos*) à ceux qui croiront en lui » (1 Thes., 1, 16). Chaque croyant est un *tupos* pour ses frères (1 Thes., 1, 7), mais tous imitent leurs apôtres qui, eux, sont les « modèles du troupeau » (Phil., 3, 17; 1 Tim., 4, 12; 1 Pe., 5, 3).

Le Christ, Mystère de Dieu, avait dit aux apôtres : « Je vous ai donné l'exemple pour que vous fassiez comme je vous ai fait » (Jn., 13, 15), à leur tour les apôtres diront aux fidèles comme saint Paul aux Philippiens (4, 9) : « Ce que vous avez reçu, appris et entendu de moi, ce que vous avez vu de moi, mettez-le en pratique. »

Ainsi, en voyant vivre les apôtres, les hommes voient de leurs yeux, en des modèles vivants, ce que Dieu leur demande de devenir. Ces modèles de vie divine leur sont montrés « à niveau d'homme », c'est le plus visiblement possible qu'un mystère manifeste l'invisible.

Le Verbe fait chair est grand prêtre, « seul médiateur entre Dieu et les hommes » (1 Tim., 2, 5), mystère de Dieu, non seulement parce qu'il est Dieu, « saint, innocent, sans tache, sans rien de commun avec les pécheurs, élevé au-delà des cieux » (Heb., 7, 26), mais aussi parce qu'il est homme, capable de compatir à nos faiblesses, « il a connu absolument les mêmes épreuves que nous, hormis le péché » (Heb., 4, 15).

> Il convenait en effet que, voulant conduire à la gloire un grand nombre de fils, celui pour qui et par qui sont toutes choses, rendît parfait par la souffrance le chef qui devait les conduire au salut. Car sanctificateur et sanctifiés ont même origine. C'est pour cela qu'il ne rougit pas de les appeler ses frères quand il dit : « J'annoncerai ton Nom à mes frères, je te louerai au sein de l'assemblée. » Et encore : « Pour moi, je mettrai ma confiance en lui. » Et encore : « Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés. »
>
> Puis donc que les « enfants » avaient une nature de « sang et de chair », il en a, lui aussi, pris une toute semblable, afin d'anéantir par sa mort celui qui avait l'empire de la mort, c'est-à-dire le diable, et de délivrer ceux que la crainte de la mort vouaient toute leur vie à la ser-

> vitude, car ce n'est pas aux anges, certes, qu'il vient en aide; non, il vient en aide aux descendants d'Abraham. Voilà pourquoi il devait se faire en tout semblable à ses frères, pour devenir ainsi, dans le service de Dieu, un grand prêtre compatissant et fidèle, capable d'expier les péchés du peuple. C'est parce qu'il a lui-même connu la souffrance et l'épreuve qu'il peut secourir ceux qui sont dans l'épreuve (Heb., 2, 10-18).

A l'exemple de l'Apôtre du Père, les apôtres doivent donc avoir pour idéal non seulement d'imiter le Christ qu'ils doivent manifester, mais en même temps de devenir semblables aux hommes à qui ils le doivent manifester : « Devenez semblables à moi, puisque je suis devenu semblable à vous » (Gal., 4, 15). Envoyés par celui qui, parce qu'il est pleinement homme et pleinement Dieu, est *le* Mystère de Dieu, les apôtres doivent à sa suite, en même temps qu'ils manifestent le Christ qui vit en eux et agit par eux, partager, le plus réellement et visiblement possible, toute la misère humaine, hormis le péché. Non pas que les apôtres puissent être, comme le Christ, pleinement Dieu et pleinement homme : le privilège de l'union hypostatique est incommuniquable; il ne leur est pas facile d'être « pleinement hommes », il leur est impossible d'être Dieu.

Mystères de Dieu cependant, il leur faut, au maximum possible, communier tout à la fois à la vie divine et à la condition humaine. Que leur humanité soit assez riche et visible pour qu'à son spectacle se fasse bien visible l'Invisible qui est en eux.

Mais, ce faisant, qu'ils évitent cependant que la puissance de Dieu qui les traverse ne leur soit pas attribuée en propre : « Pourquoi avez-vous les yeux fixés sur nous comme si c'était par notre puissance et notre piété que nous avons fait marcher cet homme ? » (Act., 3, 12). Qu'on ne prenne pas le mystère de Dieu pour Dieu lui-même.

L'apôtre n'est pas seulement un modèle : il est une cause de salut. Si les Corinthiens doivent imiter leur apôtre, c'est parce que c'est lui qui les a engendrés dans le Christ Jésus : « C'est moi qui, par l'Évangile, vous ai engendrés dans le Christ Jésus. Je vous en conjure *donc*, soyez mes imitateurs » (1 Cor., 4, 15-16). Les apôtres font plus que *manifester*, ils *donnent* la vie de Dieu.

> Grâces soient à Dieu qui, dans le Christ, nous conduit de triomphe en triomphe, et qui, *par nous*, répand en tous lieux le parfum de sa connaissance. Car nous sommes bien, au service de Dieu, la bonne odeur du Christ pour ceux qui se sauvent et pour ceux qui se perdent; pour les uns, une odeur de mort, qui *donne* la mort, pour les autres une odeur de vie qui *donne* la vie (2 Cor., 2, 14-16).

Par les apôtres, c'est Dieu lui-même qui exhorte (2 Cor., 5, 20) qui agit (Act., 21, 19; Rom., 15, 18). Par eux, la charité est communiquée aux hommes (2 Cor., 8, 7) ainsi que les dons du Saint-Esprit (Rom., 1, 11) et l'Esprit-Saint lui-même : ils posent les mains sur un homme et l'Esprit-Saint lui est donné (Act., 7, 17-18); ils parlent et l'Esprit-Saint descend sur tous ceux qui les écoutent (Act., 10, 44).

En quoi la « construction du corps du Christ » (Eph., 4, 11), qui est l'œuvre de Dieu est aussi *leur* œuvre : « N'êtes-vous pas *mon œuvre* dans le Seigneur ? » (1 Cor., 9, 2). Les fidèles sont *leurs* enfants, en même temps que les enfants de Dieu [18]. Ils sont pères (1 Cor., 4, 15), nourrices (1 Thess., 2, 7) et mères : ils endurent pour eux les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que le Christ soit formé en eux (Gal., 4, 19).

L'apôtre enfante véritablement les enfants de Dieu, mais à la manière d'un mystère, d'une « cause instrumentale » comme disent les théologiens [19]. C'est à travers l'exercice de la paternité de l'apôtre que Dieu exerce la sienne.

Les enfants de l'apôtre sont donc principalement les enfants de Dieu : « Si tu m'aimes, pais *mes* brebis » (Jn., 21, 15-17). Les apôtres sont pasteurs, mais d'un troupeau qui est celui du Seigneur, qu'il s'est acquis de son propre sang (Act., 20, 28).

Les brebis de l'apôtre ne sont pas les siennes, mais celles du Christ, et les brebis du Christ ne sont pas à lui, mais à son Père : « J'ai manifesté ton Nom aux hommes que tu m'as donnés du milieu du monde, dit le Christ à son Père, ils étaient à toi et tu me les as donnés » (Jn., 17, 6); mais il ajoute bientôt : « Je prie... pour ceux que tu m'as donnés, car ils sont à toi » (Jn., 17, 9). Ainsi le Fils a « reçu autorité sur toute chair » pour qu'il donne la vie éternelle à tous ceux qui lui sont donnés (Jn., 17, 2). A son tour, l'apôtre du Fils ne reçoit autorité sur les hommes que pour les engendrer dans le Christ Jésus : ils ne sont pas à lui, mais au Fils, qui les remet au Père.

Ainsi cause exemplaire et cause efficace, mais comme instrument, l'apôtre est bien un signe modèle et facteur du salut, un mystère de Dieu.

Certes, tout membre du Christ est pour son prochain un mystère

---

18. 1 Cor., 4, 14; 1 Tim., 1, 1-2; Tit., 1, 4; Phil., 10.

19. Cf. cardinal Mercier, *La Vie intérieure*, 1919, p. 139; R. P. Tenneson, *Pour une Spiritualité de l'Action*, dans *Prêtre et Apôtre*, 15 juin 1946, p. 88.

de Dieu puisqu'il reproduit l'image du Fils de Dieu (Rom., 8, 29) et que chacun manifeste aux autres la miséricorde et la gloire de Dieu [20]. « Qui a vu son prochain a vu Dieu », aurait dit Notre-Seigneur [21]. Tous les enfants de Dieu le manifestent aux hommes pervers et dévoyés parmi lesquels ils brillent « comme des astres dans le monde » (Eph., 5, 29).

Mais les apôtres sont mystères de Dieu à un titre particulier et éminent : non pas celui de simples citoyens du royaume de Dieu, mais à celui d'ambassadeurs du roi.

C'est pourquoi mentir aux apôtres, ce n'est pas mentir à des hommes, comme dit saint Pierre, mais à Dieu (Act., 5, 4) et au Saint-Esprit (Act., 5, 3). C'est pourquoi recevoir un apôtre, c'est recevoir Dieu : « Vous m'avez reçu comme un ange de Dieu, comme le Christ Jésus », écrit saint Paul aux Galates (4, 14). Et c'est bien ce que le Christ avait annoncé à ses apôtres : « Celui qui vous reçoit, me reçoit et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé » (Mt., 10, 40; cf. Jn., 13, 20), et « qui vous écoute, m'écoute, qui vous rejette, me rejette, et qui me rejette, rejette celui qui m'a envoyé (Lc., 10, 16); « comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. Après ces paroles, il souffla sur eux et leur dit : Recevez l'Esprit-Saint, ceux à qui vous remettez les péchés, ils leur soient remis et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus » (Jn., 20, 21-23; cf. Jn., 17, 18).

Cela est vrai non seulement des Douze — dont il s'agit directement dans ces textes de l'Écriture —, mais aussi, *mutatis mutandis*, des prêtres. Les apôtres qui ne sont pas prêtres n'y sont pas non plus étrangers : leur activité apostolique est, pour eux aussi, les « actes du Christ par eux ». Dans les réponses à l'enquête, nous avons relevé les deux témoignages suivants :

*La prière intérieure dans l'action, dont on nous parle si peu et qui est si mal pratiquée par la plupart d'entre nous, me paraît au contraire susceptible à la longue de donner à nos actes une résonance chrétienne (d'ailleurs invisible) qui les ferait être vraiment* des actes du Christ par nous : *il s'agit soit d'une prière formulée intérieurement avec le vocabulaire dont nous disposons, soit d'une simple disposition intérieure, attitude orante, disponibilité, une certaine ou-*

---

20. Mt., 5, 16; 2 Cor., 4, 6; 9, 12-14.

21. Clément d'Alexandrie, *Stromates*, 1, 19, 94; 2, 15, 71; Tertullien, *De Oratione*, 26.

*verture, bonne volonté, légèreté, gratuité. Les termes manquent pour décrire cet état que peut provoquer la prière intérieure.*

Un laïc.

*L'apostolat n'est pas un service ni même absolument un témoignage, mais une participation à la vie intérieure du Christ aimé et contemplé dans son rôle de Rédempteur. Il me semble avoir sur mon âme le poids des richesses rédemptrices avec le risque tragique de les savoir inemployées ou inutiles. Chaque âme pour moi est une chance du Christ. Joueur follement hasardeux, Celui que j'aime a misé sur chacune d'elles son existence d'Homme-Dieu, ses anéantissements, sa croix, sa gloire de tête de l'humanité rachetée. Et il attend l'incertain résultat de sa prodigalité fastueuse. Et cette anxiété vit en moi. Je défends quelque chose qui m'est comme un patrimoine, quand je bataille auprès de ces âmes de jeunes. J'ai bien plus l'impression d'une forteresse divine à sauvegarder, à faire fructifier que celle d'une âme à incorporer à l'Église, à plus forte raison que celle d'un exemple à donner, d'une conquête à faire.*

Une religieuse enseignante.

Envoyés de l'Envoyé du Père, les apôtres sont les mystères du Mystère de Dieu.

## LES DISPENSATEURS DES MYSTÈRES

Mystère lui-même et sachant qu'il n'est que cause instrumentale du salut des hommes, l'apôtre ne peut oublier qu'il n'agit utilement que là seulement où il est envoyé. Son message ne sera reçu que de ceux que Dieu appelle intérieurement. Le Christ disait déjà : « Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé, ne l'attire » (Jn., 6, 44; cf. Jn., 6, 65). *A fortiori*, l'envoyé de l'Envoyé ne peut-il atteindre que les cœurs que Dieu s'est secrètement préparés.

Or Dieu « fait miséricorde à qui il veut et il endurcit qui il veut » (Rom., 9, 18), et saint Paul en conclut : « Il s'agit donc ni de vouloir ni de courir; tout dépend de la miséricorde divine » (Rom., 9, 16).

La première tâche de l'apôtre est donc de demander à Dieu miséricorde pour les hommes à qui il est envoyé. Il ne lui est pas seulement

demandé, comme à tout chrétien, de prier sans cesse [22]; sa fonction d'apôtre met la prière au *premier* rang des obligations de sa charge : « Quant à nous, nous nous consacrerons à la prière et au ministère de la parole » (Act., 6, 5).

Prières de demande : « Arrivés chez les Samaritains, [Pierre et Jean] prièrent pour eux afin que le Saint-Esprit leur fût accordé [23] » (Act., 8, 15).

Actions de grâces aussi pour tous les dons de Dieu que lui révèlent son ministère [24].

L'apôtre ne prie pas seulement dans les lieux solitaires, mais avec tout le troupeau qu'il paît, il prie avec toute l'Église et pour elle [25].

En priant ainsi pour l'Église et avec elle, l'apôtre, s'il prie vraiment, ne se trouve-t-il pas uni à Dieu, et donc sanctifié par lui ?

Son activité elle-même ne rappelle-t-elle pas sans cesse à l'apôtre que tout dépend de la miséricorde de Dieu ? L'action, si elle est un peu lucide, fait découvrir le rôle premier de la prière. Les réponses à l'enquête sont sur ce point unanimes. En voici quelques-unes :

*L'expérience m'a prouvé que seul le Seigneur sauve les âmes par le mérite de la Croix, et non pas mon activité. Celle-ci ne fait que susciter les événements extérieurs, prévus par Dieu à l'occasion desquels il touchera les âmes par sa grâce. Je me rends compte de mon impuissance, quand je suis là, à guetter les âmes que je voudrais aider à monter, à chercher où pénétrer en elles. Il y a un mur entre elles et moi.*

UN PRÊTRE.

*Au fur et à mesure que passent les années, comme on se sent ciseler par la vie apostolique. L'action continue magnifiquement ce qui fut commencé dans le recueillement solitaire. A force de vivre dans la pâte, à force d'insuccès, de travail apparemment stérile, de difficultés à vaincre sans cesse, je ne peux plus douter qu'il appartient à Dieu seul de mouvoir les âmes. Et maintenant je puis me dépenser au maximum, le cœur léger et l'esprit libre, rapportant tout à Dieu. Mon*

---

22. 1 Thes., 5, 16; Eph., 6, 18; 1 Tim., 2, 8.

23. Act., 10, 9; 16, 25; 20, 36; 21, 6; Rom., 10, 1; Col., 1, 9; 4, 12; Phil., 1, 4; 2 Thes., 1, 11.

24. Col., 1, 3; Eph., 1, 16; Phil., 1, 3; 1 Thes., 3, 9; 2 Thes., 1, 3; 2 Tim., 1, 3; Phil., 4.

25. Lc., 24, 53; Act., 1, 14; 2, 46; 3, 1; 16, 16; Rom., 15, 30.

*seul amour c'est lui; mon espérance, c'est lui; je m'abandonne à lui, je compte sur lui, voilà où m'a conduite la vie apostolique.*

Une religieuse.

*Lorsqu'on est lancé dans l'action il n'est pas difficile de voir très vite ses limites et alors il n'est qu'une seule ressource c'est de s'appuyer sur le Christ vivant en nous. « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » On vit cette parole, on comprend que, voulant faire aimer l'amour, on ne peut rien par soi-même, mais que lui seul peut tout, que nous, nous ne devons qu'être ostensoir vivant.*

*Et devant l'immense misère de tous nos frères, sachant l'immense miséricorde de Dieu, on ne peut plus être que supplication pour eux.*

Une militante
des Syndicats chrétiens.

*Quinze années d'apostolat exercé dans les rangs de l'Action catholique m'ont démontré l'importance première de la vie intérieure et m'ont fait voir aussi que je n'étais qu'un faible instrument, placé là pour permettre le contact entre Dieu et les âmes. Trois années d'apostolat, effectué dans la Légion de Marie, par un contact d'âme à âme, souvent très intime et très délicat, m'ont fait voir aussi que cette tâche toute spirituelle ne pouvait être accomplie que par Dieu et la Vierge. Et là, mon humilité et ma confiance ont eu beaucoup à gagner.*

Une mère de famille.

Après avoir prié et demandé la miséricorde de Dieu, l'apôtre en dispense les mystères.

Le premier de ces mystères — et en un sens l'unique, car c'est en son sein que tous les autres ont leur fécondité —, c'est l'unité visible du Corps du Christ, c'est l'Église, assemblée visible et invisible des fils de Dieu, dans cette unité que font les Personnes divines et les membres du Christ (cf. 1 Jn., 1, 3).

Dispenser les mystères de Dieu, c'est en effet révéler aux hommes que Dieu les aime et qu'il a envoyé son Fils pour les sauver; or, c'est précisément cela que manifeste l'unité de l'Église.

> Je ne prie pas pour eux seulement, mais aussi pour ceux qui, par leur prédication, croiront en moi, pour que tous ils soient un comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous, pour que eux aussi, ils soient un en nous afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. Et

je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée afin qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux et vous en moi, afin qu'ils soient parfaitement un et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé (Jn., 17, 20-23).

C'est pourquoi l'apôtre est le centre de son Église : sa mission est d'en faire l'unité.

Cette unité, il la fait — Dieu la fait par lui — en célébrant l'Eucharistie, centre des sacrements, centre de tous les mystères. C'est là en effet que se fait l'assemblée des croyants, visiblement (c'est une assemblée bien humaine d'hommes qui chantent et qui écoutent, qui voient et qui sentent, qui agissent et qui aiment *ensemble*) et invisiblement (l'unité du Corps mystique et la charité fraternelle de ses membres sont les effets particuliers, divins et de soi invisibles, du sacrement).

Il n'est qu'un mystère de Dieu, le Verbe fait chair, qui se fait visible pour nous dans l'Église, c'est-à-dire concrètement dans l'assemblée eucharistique. C'est pourquoi, dispensateur du mystère, l'apôtre est avant tout le ministre de l'Eucharistie.

C'est au cours de la célébration eucharistique, autour d'elle, ou pour y introduire, que les autres mystères lui sont donnés à communiquer : parole de Dieu, culte liturgique, baptême, pénitence, extrême-onction, œuvres de miséricorde spirituelles et temporelles; sans oublier le spectacle de sa vie personnelle et communautaire. C'est en effet, même en dehors de la célébration eucharistique, la communauté apostolique — c'est-à-dire la communauté des apôtres, entre eux et avec les croyants — qui est le grand mystère de l'apôtre.

La joie de l'apôtre est à la proportion de l'unité de son église, car c'est alors que Dieu descend parmi les hommes pour les sauver en se donnant à connaître et aimer par l'assemblée unanime des croyants.

Si la consolation dans le Christ a quelque valeur, quelque valeur le réconfort de la charité, quelque valeur la commune participation à l'esprit, quelque valeur la tendresse et la compassion, mettez le comble à ma joie en étant bien unis. Ayez même charité, même cœur, même pensée, ne faites rien par esprit de rivalité ou de vaine gloire, mais estimez en toute humilité que les autres vous sont supérieurs. Ne recherchez pas chacun votre propre intérêt; pensez aussi à celui des autres. Ayez entre vous les sentiments mêmes qui furent ceux du Christ Jésus (Phil., 2, 1-5).

Les infidèles, en voyant une telle communauté; les croyants, en vivant, connaissent alors par et dans ce mystère de Dieu, la miséricorde et le salut. Étroitement unis dans la charité, c'est alors que

les fidèles ont « dans toute sa richesse la plénitude de l'intelligence, et par là l'entière connaissance du mystère de Dieu, c'est-à-dire le Christ » (Col., 2, 2).

## LA SANCTIFICATION DE L'APOTRE

Mystère lui-même et dispensateur des mystères de Dieu, c'est dans la mesure où il prend conscience de ce qu'il est et de ce qu'il fait que l'apôtre exerce sa charge comme il convient. Ce faisant, il est uni à Dieu en même temps qu'il unit les autres à Dieu.

Mais ce n'est pas exclusivement par ces mystères apostoliques qu'il est appelé à s'unir à Dieu : tous les mystères de l'Église lui sont offerts comme à tout disciple du Christ. S'il les donne, il les lui faut aussi recevoir. Il est homme, soumis à toutes les misères, et le disciple demeure dans l'apôtre.

N'allons pas penser cependant qu'il est disciple d'une part et apôtre d'une autre. Il est les deux ensemble, dans l'unité d'une même vie; il a donc sa manière particulière de faire usage des mystères communs à tout disciple. Par exemple, ce n'est pas seulement comme un frère qu'il aime son prochain, mystère de Dieu, mais aussi comme un père : il est auprès des hommes le mystère de la paternité divine.

Mais il lui faut être père sans aucun « paternalisme ».

Il vaut pour tous les apôtres, ce conseil que saint Jérôme donnait à l'évêque Théophile au sujet des moines de son troupeau :

> Vous ne cherchez point à vous assujettir les moines, et c'est cela qui vous les rend plus soumis. Vous leur offrez le baiser et ils plient la tête sous votre joug. Vous vous montrez comme un simple soldat et vous obtenez qu'ils vous prennent comme chef. Vous êtes au milieu d'eux comme un d'entre eux, et voilà pourquoi ils vous distinguent entre beaucoup [26].

C'est en unissant à Dieu à travers les mystères de sa charge et de toute sa vie que l'apôtre grandira en sainteté :

*Dans l'action apostolique, le recueillement consiste à puiser en elle une source d'accroissement d'union. La possibilité de ce « sourcement » spirituel dans l'action dépend en grande partie de l'intelligence spirituelle que nous avons des actes apostoliques que nous posons. Quand M. Cardijn fait découvrir aux travailleurs le sens et*

---

26. Saint JÉRÔME, *Lettre*, 82, 3.

*la valeur de leur travail, c'est d'abord en leur montrant ce que sont les gestes qu'ils posent. Nous rejoignons ici toute la théologie du temporel* (chanoine Thils). *C'est par une autre vision des choses d'ici-bas que notre vie spirituelle sera alimentée par l'action. C'est le* vrai *humanisme chrétien qui doit, en cette matière, nous aider. La réconciliation entre le temporel et l'éternel, ou le naturel et le surnaturel, doit inévitablement apporter une modification profonde aux conceptions anciennes qui béatifiaient « le temps de prière » au détriment de la « vie de prière » (état de grâce conscient!). Un exemple pour faire saisir ma pensée; le courant actuel qui valorise la dignité de la personne humaine, qui met l'accent sur l'amour du prochain, qui souligne le don aux autres par* amour de Dieu, *sera moins scandalisé de cette boutade : « Au lieu de faire une visite au Saint-Sacrement, je vais visiter une famille pauvre... » L'objet : la famille pauvre vue dans la perspective de l'amour surnaturel de Dieu peut devenir une source efficace de vie d'union à Dieu. Tout le problème est de valoriser le temporel, de faire apparaître ses rapports avec Dieu. Le monde chrétien actuel est nettement orienté dans cette voie. Il suffit de songer à ce qu'était devenue la liturgie avant le courant liturgique : les gestes liturgiques eux-mêmes étaient vides de sens pour beaucoup de prêtres; il fallait les valoriser par l'intérieur, par l'oraison. Actuellement, grâce au mouvement liturgique, les gestes liturgiques retrouvent leur mission propre de générateurs de grâces. Il en est* un peu *de même vis-à-vis du temporel. C'est toute la théologie de la « grâce actuelle » qui devrait être étudiée ici. C'est l'équation fondamentale : devoir d'état et volonté du Père, qui devrait être explicitée. C'est mettre de l'amour dans ce devoir d'état qu'il faut apprendre aux hommes et vivre soi-même.*

Un prêtre.

*Je sens que ma vie avec le Christ est faite d'amour, c'est-à-dire d'une force qui m'entraîne à lui plaire toujours, à l'appeler et à le chercher pour le connaître et ne faire qu'un avec lui; c'est avant tout un mouvement intérieur dont je perds trop souvent conscience, malheureusement, à cause des événements de la vie qui me distraient (parce que je n'ai pas encore trouvé le moyen de tout intégrer dans cette recherche de Dieu). Par voie de conséquence, cette force tend à s'exercer sur tous objets à travers lesquels elle atteint l'Objet, c'est-à-dire sur les hommes qui sont d'autres christs : « Tout ce que vous avez fait au moindre de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait »* (Mt., 25, 40).

Une tertiaire dominicaine.

*Pour moi, bien sûr, il me faut garder l'habitude de la prière solitaire pour me remplir de Dieu. Ce sera de brefs élans parsemés dans la journée continuant la messe et l'oraison du matin, mais c'est surtout dans l'action même que je cherche Dieu pour mener ma vie contemplative et apostolique. Ainsi, la rue, le métro, mes contacts avec les choses et les gens, les moindres événements, les difficultés, m'apportent autant de messages variés dont je n'ai pas à m'évader, mais où je m'amuse (nous sommes les petits enfants du bon Dieu) à discerner le visage aimé de la Providence (quelles belles découvertes) en m'obligeant à lui retourner la réponse qu'il attend de moi, pratiquement, dans le concret qui m'entoure.*

Une laïque.

A titre de contre-épreuve, on lira ci-dessous le témoignage d'un prêtre qui, en même temps qu'il se plaint que l'action « tue », ne manifeste pas ce sens du « mystère » dont nous traitons ici. N'y aurait-il pas là relation de cause à effet ?

*Mais, en fait, comment ne pas sentir ce que tant d'apôtres plus ou moins surmenés ont senti* : l'action tue; *elle est une dépense de forces, mais elle ne les alimente que très peu et accidentellement.*

*Prenons un exemple : je prêche un peu, entends davantage les confessions. La parole de Dieu sortie de ma bouche a réchauffé d'autres âmes — si toutefois je ne m'abuse! Or jamais je ne me suis senti devenir meilleur à la descente de la chaire ou au sortir du confessionnal. Plus de conviction ? peut-être. Un surcroît de lumière ? sans doute. Mais un accroissement de vraie charité ? je ne le pense pas. On est instrument de la grâce pour les autres. L'apostolat est saint : il est sanctifiant aussi, mais pour les autres.*

*Le nombre de prêtres médiocres, d'apôtres laïcs « déviés » me paraît être un grand sujet de méditation pour les éducateurs du clergé et les chefs d'Action catholique. Une activité apostolique qui ne dévie pas en cours de route, qui reste sans faiblir dans la ligne de la charité, oui ou non, cela demande-t-il de l'apôtre une vie intérieure intense ? Si oui, c'est que, semble-t-il, l'apostolat actif est une perte pour l'apôtre lui-même, une perte qui a constamment besoin d'être* réparée. *Le gain ne peut être qu'accidentel. Tout au plus, à mon avis, certaines démarches du ministère (à part le saint Sacrifice, bien entendu) sont* l'occasion *d'une nouvelle touche de grâce. C'est dire combien un contact permanent avec le Christ est nécessaire pour que le labeur apostolique ne joue pas le rôle de loi de la pesanteur. L'oraison (et tout ce qu'elle comporte de silence, de recueillement,*

*de chuchotement intérieur et de sacrifice muet) est le climat le plus adéquat (habituellement) pour que l'union à Dieu s'épanouisse. Vis-à-vis de l'action, l'oraison opère le redressement, la rectification (« rectifie » l'intention, dites-vous), il faudrait dire : la* nutrition. *Mais rectifier l'intention au début de la journée, cela ne suffit pas à un vrai serviteur de Dieu, à un témoin du Christ. L'intention imprime une direction aux actes, elle n'en « remplit » pas la source, elle n'en nourrit pas la racine.*

*Chercher à trouver dans l'objet et les moyens d'apostolat un aliment de vie ? Non, cela n'est pas direct. Il faut se livrer alors à de véritables contorsions... Cela ne me séduit pas. L'aliment, s'il doit passer par des « moyens », n'aura plus de force nutritive lorsqu'il arrivera à destination. « Le Christ est la voie, la vérité et la vie. » L'âme de l'apôtre s'unit constamment au Christ : c'est lui son aliment. En dehors de là il n'y a que procédés stériles.*

*Ce qui, seul, sanctifie l'action de l'apôtre en même temps que l'apôtre lui-même, c'est l'union constante avec le Christ entretenue par l'oraison et l'Eucharistie. Toute l'action alors se transfigure en oraison et c'est ainsi que sous le souffle de l'Esprit, l'âme ne fait plus qu'un avec le Bien-Aimé dont elle est chargée de propager l'Amour.*

Cette union constante avec le Christ, pourquoi l'apôtre ne la trouverait-il pas *aussi* dans son action ? Point n'est besoin qu'il se livre pour cela à de « véritables contorsions » : il n'a qu'à être présent à ce qu'il fait, ou plutôt à ce que Dieu fait par lui, il n'a qu'à avoir ce sens de Dieu présent et agissant à travers les mystères.

L'union à Dieu à travers ses mystères n'est possible, nous l'avons montré, que par la foi, l'espérance, la charité et les dons du Saint-Esprit.

Une seconde condition est à signaler ici : le détachement. Pour que le mystère joue son rôle, il ne faut pas qu'il attire sur soi et y enferme notre regard et notre amour. N'allons pas faire un dieu du mystère de Dieu.

Le Christ, mystère de Dieu, est roi. Mais il ne pouvait tolérer que les Juifs le fassent roi (cf. Jn., 6, 15; Lc., 4, 5-13) : c'eût été comme un homme et non comme un mystère; c'est à lui qu'on eût attribué la toute-puissance et non pas au Tout-Puissant agissant en lui. Manque de foi sans doute de la part des Juifs, mais aussi attachement aux biens de ce monde qu'ils attendaient d'abord de leur roi.

Ainsi, pour que le chrétien puisse être uni à Dieu à travers les mys-

tères, la foi ne suffit pas; toutes les vertus lui sont nécessaires qui lui permettent d'aimer en toute pureté et liberté tout ce qu'il y a d'humain et de créé dans les mystères. Seuls les cœurs purs voient Dieu.

L'apôtre n'échappe pas à cette loi générale : pour se sanctifier, c'est-à-dire pour être pleinement uni à Dieu dans son apostolat, les vertus théologales ne lui suffisent pas. La pureté du cœur lui est nécessaire, ne serait-ce d'ailleurs que s'il veut tout simplement accomplir exactement sa mission.

Or, ces mystères que l'apôtre doit aimer d'un cœur pur, c'est lui-même, *son* action, *son* œuvre, *son* église, *ses* enfants, *ses* méthodes, *sa* manière de penser et d'agir, *ses* sympathies et antipathies, etc., tous objets qu'il nous est bien difficile d'aimer sans aucune attache. L'apôtre aura toujours beaucoup de mal pour éviter tout accaparement à son usage des mystères de Dieu. Sa mission est de les dispenser, sans en rien garder pour lui. C'est alors seulement qu'il est pleinement apôtre et se sanctifie.

Il lui faut se purifier de toute vaine gloire (et c'est toujours tentant pour un âne chargé de reliques. Aux soixante-douze disciples revenant tout joyeux de leur mission, il est dit : « Ne vous réjouissez-pas de ce que les esprits vous sont soumis, réjouissez-vous de ce que vos noms sont inscrits dans les cieux » : Lc., 10, 20); il lui faut se purifier de tout lucre, de toute simonie, de toute tentation de trafiquer de la parole de Dieu (2 Cor., 2, 17), de tous les replis sournois de l'égoïsme.

La philosophie et la psychologie contemporaines nous apprennent à quelle profondeur s'alimente l'égoïsme de notre moi.

> Ici, les analyses incomparables de Meredith, dans *L'Égoïste*, trouveraient naturellement leur place. Personne n'a peut-être poussé aussi loin l'analyse d'une susceptibilité dont l'expression amour-propre ne rend que très imparfaitement compte. Cette susceptibilité, en effet, est à base d'angoisse bien plutôt que d'amour. Encombré de moi-même, je guette tout ce qui, émanant du monde inquiétant, tour à tour menaçant et complice, dans lequel je suis plongé, viendra panser balsamiquement, ou, au contraire, ulcérer cette blessure que je porte en moi, qui est *moi*. Saisissante est ici l'analogie avec celui qui souffre d'une dent, d'un abcès, et qui expérimente prudemment le froid ou le chaud, l'acide ou le sucré. Mais qu'est-ce donc que cette angoisse ou cette blessure ? Il faut répondre peut-être avant tout l'expérience écartelante d'une contradiction entre le tout que j'aspire à posséder, à m'annexer, ou même, si absurde que ce soit, à monopoliser — et la conscience obscure de ce rien, de ce néant que je suis malgré tout; car, encore une fois, je ne peux rien affirmer de moi-même qui soit authentiquement moi-même; rien non plus qui soit permanent, rien qui soit à l'abri de la critique et de la durée. D'où ce besoin éperdu de confirmation par le dehors, par l'autre, ce paradoxe

en vertu duquel c'est de l'autre et de lui seul que, en fin de compte, le moi le plus centré sur lui-même attend son investiture [27].

Envoyé de Dieu, l'apôtre n'en reste pas moins homme. C'est certes par obéissance et charité qu'il déploie son zèle apostolique, mais c'est aussi, inévitablement, pour recevoir « l'investiture » de son moi des hommes à qui Dieu l'envoie.

Et c'est ainsi que, à son insu, sa charité n'est pas pure : c'est lui aussi qu'il cherche. Il attend de son action « une confirmation par le dehors » de son moi. Cela se traduit par le souci de réussir, de plaire, de séduire, de dominer, voire de rendre service, d'être pour autrui utile et mieux encore indispensable, de se sacrifier, etc... qui ne ressortit pas toujours de la pure charité, mais aussi de la complaisance pour soi-même et d'une recherche de soi [28].

Tout cela n'est généralement ni conscient ni voulu, mais c'est là que se trouve la source de toutes les équivoques qui défigurent trop souvent l'action des apôtres au grand dommage de ceux à qui ils sont envoyés en même temps que d'eux-mêmes.

C'est non seulement dans le secret de sa chambre, mais dans l'exercice même de son ministère, que l'apôtre peut se débarrasser de toutes les équivoques de son égoïsme. Pour être un envoyé fidèle, il ne doit pas chercher à plaire aux hommes (Gal., 1, 10). Sa mission est de transmettre intactes la parole et la grâce de Dieu. Sa mission est de discerner en ceux à qui il est envoyé l'appel de Dieu avec toutes ses exigences, si rebutantes qu'elles puissent être pour certains. L'Apôtre du Père en a donné l'exemple (cf. Jn., 6, 66-67).

L'apôtre est le père d'enfants qui ne sont pas à lui, mais à Dieu. En quoi sa mission est une belle école de pauvreté spirituelle, d'humilité et de pureté.

L'apostolat est une école d'oubli de soi. Il s'agit de s'efforcer « en toutes choses de complaire à tous », non pas pour être entouré d'ad-

---

27. Gabriel Marcel, *Homo viator*, Aubier, 1944, pp. 19-20.

28. Nous n'avons pas la place de vous montrer plus en détail tous les replis inconscients de cette recherche de soi. Nous renvoyons à Michonneau, *Paroisse, communauté missionnaire*, pp. 393-396; J. de Puybaudet, *La charité fraternelle est-elle théologale ?* dans *Revue d'Ascétique et de Mystique*, avril-juin 1948, pp. 132-134 ; chanoine Thils, *Nature et Spiritualité du clergé diocésain*, pp. 270-275; Duméry, *Les Trois Tentations de l'Apostolat moderne* (Le Cerf, coll. Rencontres, pp. 104-113 et *passim*).

mirateurs et de débiteurs, non pas pour chercher son propre avantage, mais « afin qu'ils soient sauvés » (1 Cor., 10, 33).

C'est ainsi que la vie apostolique est une école d'ascèse. Ascèse nécessaire au nom même des exigences d'un apostolat fidèle, aussi bien que de la sanctification de l'apôtre lui-même. Nos lecteurs nous en ont donné de nombreux témoignages :

*Le Christ est inévitablement rencontré tout au long de mon action dans l'adaptation des vertus théologales à la vie fraternelle. Pour la mise en œuvre du motif surnaturel, un minimum de purification intérieure s'impose.*

*Pas de disponibilité envers les autres sans : humilité, détachement, docilité au Saint-Esprit, remise à Dieu. Pas de conquête apostolique sans : patience, prudence, générosité.*

*L'action apostolique contraint à une ascèse continuelle, par la pratique obligatoire des vertus morales. Sinon l'apostolat reste stérile et faux.*

Une lectrice.

*Je dois avouer d'ailleurs que mon apostolat m'affaiblit plus qu'il ne m'alimente. Je dis qu'il m'affaiblit parce que c'est trop* moi *que je donne. Je commence à comprendre qu'il faut, plutôt que donner (se donner), donner le Christ, le posséder tellement, qu'on puisse comme lui et avec lui « servir »; entrer dans cet esprit m'aide peu à peu à mettre dans ma vie beaucoup plus de charité, de* vraie *charité, cependant, et c'est une anomalie regrettable, mais c'est un fait pour moi, ma vie spirituelle n'est pas suffisamment alimentée.*

Une institutrice.

*Je crois* d'abord *à la vie intérieure,* d'abord *à la disparition du « moi », à ce travail d'anéantissement qui fait que peu à peu Dieu envahit tout, agit en nous, par nous et pour nous. Ce travail demeure tout intérieur, absolument inconnu de quiconque. On peut garder une activité intense, brillante, sans failles, et être tout « livré » intérieurement. Je crois qu'on reconnaît la justesse de cet état à ce qu'on est prêt à tous moments à tout abandonner, instantanément, si la volonté de Dieu nous est manifestée.*

*On n'en garde pas moins à la fois le désir intense d'une action féconde, mû par la charité, et la conviction évidente de cette incapacité, de cette impossibilité foncière de faire quoi que ce soit de bon. Ce déséquilibre douloureux ne se comblera précisément que*

*dans la mesure où on prie, où on offre. Ce sont les seuls moyens d'apaiser cette faim qui ne sera jamais rassasiée, et, on le sent bien, on n'a garde de les négliger.*

Une assistante sociale.

*J'ai souvent pensé que l'action nuisait à la contemplation, qu'elle sortait l'âme de son recueillement, et, par suite, empêchait une sorte de continuité de vie intérieure profonde. Puis, l'expérience et surtout l'action du Seigneur m'ont fait comprendre que ce n'est pas l'action en elle-même qui opère ces méfaits, mais bien ce qu'on y met d'imperfections par le fait de sa misère personnelle, qui nuit à la vie intérieure d'une âme.*

*Si Dieu, nous plaçant dans tel ou tel cadre de vie, nous impose une activité correspondante, il ne peut vouloir que l'âme, en s'y dépensant, s'épuise et ruine la sève intérieure qu'il a déposée en elle.*

*Mais, pour que cela soit une réalité vécue et non plus seulement platonique, il est nécessaire que l'âme domine les obstacles qui, sans arrêt parfois, sont inhérents à son action. Il lui faut donc acquérir en les surmontant l'un après l'autre une maîtrise d'elle-même, qu'elle ne peut puiser qu'en Dieu; et, par conséquent, il faut qu'elle* demeure, *dans son action comme dans sa contemplation, en présence de Dieu sous la motion, en vraie tendance de tout son être vers lui, unie à lui. Et cela exige évidemment une séparation constante de toute recherche d'elle-même, une abdication habituelle de ses conceptions et de ses vues pour adhérer au déroulement du plan divin qui s'explicite au jour le jour devant elle et souvent en dehors de ses prévisions. C'est dans la réalisation du plan divin qu'elle s'oriente ainsi en se sacrifiant elle-même. Il est bien évident que, alors, l'action n'est plus un obstacle à la contemplation, mais un élément de premier ordre qui la favorise. Pour arriver à cette possession et maîtrise de soi dans l'action qui sont un idéal, il faut avoir trébuché nombre de fois avant, et, par conséquent, il est rare que ce soit le fait de ceux qui débutent, ceux-ci d'ailleurs n'ont pas, pour l'ordinaire, cette absolue confiance que Dieu seul peut féconder notre activité; ils croient trop (sans se l'avouer à eux-mêmes) qu'ils sont capables de faire quelque chose. Or l'homme n'est vraiment qu'un instrument, et c'est seulement lorsqu'il atteint un degré de docilité absolue vis-à-vis de l'Esprit-Saint que celui-ci, le possédant, devient capable, sous sa motion, de faire œuvre féconde.*

Une religieuse dominicaine.

*Les déceptions dans la vie apostolique sont en général très nombreuses. Si cruelles qu'elles soient, elles peuvent aussi stimuler la vie de prière et d'union à Dieu. Nous bénissons les souffrances que nous ont values ceux à qui nous n'avons souhaité que du bien, leur propre bien, leur bien divin, et qui sont pour nous impénétrables, endurcis, récalcitrants, méchants parfois. La calomnie et la médisance dont nous sommes l'objet nous percent le cœur, mais peuvent nous conduire à un détachement plus radical que la prière la plus humble et la plus prosternée, et ce détachement sera peut-être le prélude d'une vie d'union à Dieu plus profonde qui exige toujours la lumière... lumière humiliante et bienfaisante et féconde, recueillie religieusement à la suite de critiques injustes, acerbes (ou peut-être méritées, et, dans ce cas, encore plus cuisantes).*

*Les autres difficultés aussi peuvent nous conduire à Dieu. Il est rare d'entreprendre une œuvre seul. L'Action catholique est organisée; dans les paroisses, des autorités s'imposent; dès lors, c'est le choc inévitable des tempéraments différents qui s'affrontent et la souffrance qui naît d'un désir commun de bien dans une volonté plus ou moins tenace de le réaliser suivant sa conception personnelle, et qui, sincèrement, paraît être la meilleure et la plus adaptée. Ces chocs, et parfois les péchés qui en résultent, provoquent des réactions qu'il faut orienter et sanctifier. Au soir d'une journée de lutte, peut-être après quelque faute lourde, la prière peut encore être fervente et l'union à Dieu profonde. Et, d'une façon plus générale, une collaboration coude à coude à une même œuvre est souvent fort exerçante, et il est des contacts qui stimulent et provoquent singulièrement les oraisons jaculatoires! Il faut aussi parfois savoir abandonner à une autre une œuvre entreprise et menée à bien par soi-même. La vie apostolique n'exclut pas les intrigues. Qui dira la prière de celle qui doit lâcher une œuvre qui était devenue sa raison de vivre, et qui arrive à considérer cette épreuve comme venant de la main bienveillante de Dieu ? N'y a-t-il pas là pour elle une occasion unique de sanctification ? Et encore dans le cas où elle reconnaît froidement que « son » œuvre réussira mieux si elle est gouvernée par une autre, et à qui elle en abandonne raisonnablement le soin, malgré le brisement qui en résulte pour elle-même. N'est-ce pas là le moment d'offrir le sacrifice total, et comment sa prière ne subirait-elle pas l'heureux retentissement de sa générosité héroïque ? Ne peut-elle alors expérimenter les paroles de l'Écriture :* Laetus obtuli universa (I Par., 29, 17).

Une institutrice libre.

*J'ai abordé le ministère et j'ai essayé de le vivre en gardant constamment à l'esprit un double but, en gardant au cœur un double désir :*

1° *M'y donner totalement sans aucune réserve pour moi.*

2° *Être prêt à tout quitter, à tout abandonner à l'instant, au moindre signal.*

*Dans la mesure où j'ai su conserver en même temps ces deux attitudes d'âme, j'y ai trouvé un secours puissant pour :*

A) *Sachant que le temps de mon ministère serait court :*

1° *Être attentif au besoin des âmes et utiliser toutes les occasions favorables qui ne se présenteraient peut-être plus.*

2° *Être accessible à tous, à tout moment; chaque âme qui se présentait étant comme un appel du Christ m'invitant à tout donner sur-le-champ.*

3° *Éviter de me prendre trop au sérieux en me rappelant que je n'étais qu'un des ouvriers de la vigne, envoyé au travail pour quelques heures.*

B) *Sachant que je devrais tout quitter :*

1° *Ne pas m'attacher à ce que je faisais comme à mon affaire, mais n'y voir que l'œuvre de Dieu à accomplir de mon mieux dans le temps qui m'était accordé pour cela.*

2° *Me désapproprier de moi-même en gardant conscience que je travaillais à une œuvre qui me dépassait et dont je ne pourrais pas voir les résultats même immédiats.*

3° *Avoir une grande liberté d'âme, d'attitude et de parole vis-à-vis des événements et des personnes et pour m'attacher à ce qui me paraissait être la volonté du Seigneur, sans crainte des conséquences qui pourraient résulter pour moi. Cette double attitude d'âme m'a permis d'être aussi actif qu'un autre, me semble-t-il, en même temps que chaque acte, chaque œuvre un peu importante à entreprendre m'obligeait, me mettait dans la nécessité d'agir par motif de foi, à exercer la vertu de foi, puisque les motifs humains qui nous font habituellement agir se trouvaient dévalués, pour ne pas dire détruits, à la base.*

Un vicaire
(attendant la permission d'entrer
en religion.)

Ascèse ne veut pas dire annihilation. Il ne serait plus mystère de Dieu, l'apôtre qui aurait tué l'homme en lui. Plus proche de Dieu,

l'apôtre le manifeste plus sûrement; plus proche des hommes, plus visiblement. Qu'il aime donc ses enfants de toute la tendresse de sa charité (Phil., 1, 8), qu'il communie à toutes leurs misères (« souvenez-vous de ceux qui sont en prison comme si vous étiez emprisonnés avec eux » : Héb., 13, 3), mais que cette tendresse et cette communion humaine se fassent mystères, ne soient que mystères de Dieu et non pas recherches de soi.

Comment arriver à une telle pureté, à moins que Dieu n'y mette la main ? Ce que l'apôtre ne parvient pas à faire par lui-même, même avec la grâce de Dieu, Dieu le lui impose directement; et c'est ainsi que l'apôtre connaît, comme le contemplatif, les purifications actives et les passives.

> Il est très important de noter, remarque un Père Franciscain dans sa réponse à l'enquête, que, dans la vie d'apostolat, on rencontre les épreuves de toute vie d'union à Dieu, à savoir les nécessaires purifications opérées par la sécheresse, le manque de goût, les tentations contre la foi, les tentations contre la pureté, la nuit des sens, la nuit de l'esprit.

La vie apostolique a en effet ses purifications passives : tribulations de toutes sortes, obstacles du dehors et du dedans de l'Église, incompréhensions, luttes fraternelles, persécutions des impies, échecs de toutes parts.

Autant d'indications pour l'apôtre à purifier son activité et, par là, à mieux accomplir son ministère, à manifester plus purement la miséricorde de Dieu. Et, qui plus est, à en montrer la voie, qui est celle de la croix. C'est par la souffrance et la mort que l'Apôtre du Père a triomphé du monde, qu'il nous a manifesté et donné pleinement la miséricorde de Dieu. C'est également par la souffrance, les tribulations, les échecs et au besoin par la mort que les apôtres de l'Apôtre sont de parfaits mystères de Dieu.

> Mais ce trésor, nous le portons en des vases d'argile pour qu'on voie bien que cette extraordinaire puissance vient de Dieu et non de nous. Nous sommes pressés de toutes parts, mais non pas écrasés; ne sachant qu'espérer, mais non désespérés; persécutés, mais non abandonnés; abattus, mais non anéantis. Nous portons toujours en notre corps les souffrances de Jésus, afin que la vie de Jésus soit, elle aussi, manifestée dans notre corps. Quoique vivants en effet, nous sommes sans cesse livrés à la mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus soit, elle aussi, manifestée en notre chair mortelle. Ainsi la mort fait son œuvre en nous et la vie en vous (2 Cor., 4, 7-12).

Les tribulations de l'apôtre ne sont donc pas seulement pour lui des occasions de purifier son activité, elles sont en plus des mystères de Dieu. Elles font partie de ces mystères de Dieu dont l'apôtre est le dispensateur.

Il suffit que l'apôtre, dans la foi et la pureté de son cœur, soit tout entier au « mystère » de ce qu'il fait et de ce qu'il est, ou plutôt de ce que Dieu fait par lui et fait de lui, pour qu'il se sanctifie et qu'il sanctifie les autres.

fr. Albert Plé, O. P.

# *Les Livres*

## ECRITURE SAINTE

F.-M. BRAUN, O. P. : *Jésus, Histoire et Critique*. Tournai-Paris, Casterman, 1947, 260 pp., 300 fr.

Le R. P. Braun n'a pas voulu composer une vie de Jésus ou un exposé de ses enseignements, ni reprendre les inépuisables discussions dont il a jadis donné une vue d'ensemble dans *Où en est le Problème de Jésus ?* Reprenant et complétant sa contribution à l'*Histoire générale des Religions* (tome II, Paris, Quillet, 1947), il cherche à discerner « les faits saillants et les idées fondamentales de l'Évangile », à l'intention du « lecteur en quête de notions précises et essentielles » (p. 7).

Quinze aperçus de longueur inégale constituent deux masses sensiblement équivalentes. D'une part, le cadre, la personne de Jésus et sa prédication, de l'autre les derniers événements de sa vie terrestre et son entrée dans la gloire. Vers la fin, la perspective s'ouvre sur la foi chrétienne de l'apôtre Paul et de l'Église, mais tout le livre est bâti sur les données évangéliques.

La synthèse est bien liée, cohérente, personnelle; le ton, à la fois objectif et cordial, inspire la confiance. Tout le travail de préparation se condense en formules heureuses, parfois en une ligne nuancée et sûre. Des notes abondantes renvoient aux études plus détaillées le lecteur curieux d'approfondir les problèmes. Les chrétiens qui liront ce livre partageront la joie que l'auteur a eu à le composer, ils y puiseront bien de la lumière et un nouvel attachement pour le Maître adoré qui fut sur la terre la présence même de Dieu.

Un index des questions étudiées eût rendu service, peut-être même une table des nombreux textes cités. Deux lapsus amusants. La *Revue biblique*, souvent citée (on sait l'attachement de l'auteur au P. Lagrange et à son école de Jérusalem), ne figure pas parmi les « meilleures revues » (p. 253). L'ouvrage antérieur du P. Braun, *Aspects nouveaux du Problème de l'Église*, n'est cité qu'une fois dans une inversion qui en modifie le titre (p. 94, n. 2). En marge du chapitre premier, on peut désormais lire aussi L. Cerfaux, *La Voix vivante de l'Évangile aux origines de l'Église* (Casterman, 1947).

L.-M. Dewailly.

Mgr J.-J. WEBER : *Le Livre de Job, l'Ecclésiaste*. Texte et commentaire. Paris-Tournai, Desclée et Cie, 1947, 330 pp.

Mgr l'évêque de Strasbourg publie le commentaire de deux livres saints que M. Weber a expliqués naguère à ses étudiants de Saint-Sulpice. On trouvera ici la même disposition et le même esprit que dans sa précédente édition des Psaumes : une introduction concise (*Job*, pp. 5-22; *Eccl.*, pp. 221-238), puis une traduc-

tion accompagnée de quelques notes critiques et d'un commentaire substantiel sous une forme simple. Celui-ci, quoique dépouillé de technique, est « au courant des derniers livres français et allemands » (p. VII). Le contenu du texte est exposé en petites sections qui mettent bien en valeur la marche des idées, et, à la fin de chaque division importante, une conclusion suggère les applications à la vie spirituelle. La traduction littérale laisse transparaître le lyrisme impétueux du poème oriental.

*Job* scrute le mystère troublant de la souffrance du juste, et son angoisse, après bien des sursauts, ne trouve de refuge qu'en la transcendante sagesse de Iahvé (l'auteur dit justement, page 74, que « le véritable problème » du livre est celui de la nature de Dieu). Ceux qui sont dans l'affliction nuit et jour (7, 3-4) et aussi ceux qui croient consoler avec des « paroles de vent » (16, 3) trouveront là de quoi réfléchir. L'*Ecclésiaste*, lui, convaincra ceux que les créatures ont déçus de se jeter sans amertume dans les seuls biens qui ne trompent point, ceux qu'on reçoit de Dieu, et Dieu lui-même. Premières ébauches, toujours actuelles, d'une révélation que viendront couronner la mort et la résurrection de Jésus.

L.-M. DEWAILLY.

M. CHAUME : *Histoire Sainte*. Paris, Édit. de l'Arc, 1947, 312 pp.

M. le chanoine Chaume, récemment disparu, a réuni sous le nom d'*Histoire Sainte* le récit des faits contenus dans l'Ancien Testament et la vie de Jésus-Christ : deux étapes du plan divin, la troisième, qui doit achever de conduire l'humanité à la vie éternelle, étant constituée par le développement de l'Église.

On ne peut s'attendre, évidemment, sous un aussi petit format à trouver un exposé détaillé des événements. Seules les grandes lignes sont indiquées. Pour les problèmes discutés, l'auteur doit se borner à présenter rapidement sa propre solution, sans pouvoir mentionner les opinions divergentes (ainsi pour l'antériorité de Néhémie à Esdras).

Cette concision obligée ne réduit cependant pas cet ouvrage à n'être qu'un sec résumé des livres bibliques. En tête de chaque chapitre, l'auteur prend soin de dégager le sens providentiel des faits qu'il va raconter. Il a pensé aussi que son histoire ne serait pas complète sans la description synthétique des grands courants spirituels. L'attente messianique fait l'objet d'une vue d'ensemble, où sont indiquées les directions principales de l'espérance prophétique et les raisons qui devaient provoquer la méconnaissance du Messie par le peuple juif. A propos de la restauration qui suivit la déportation à Babylone prend place un aperçu de la constitution du recueil canonique des Écritures, depuis l'influence possible d'Esdras sur la disposition actuelle du Pentateuque jusqu'à la composition d'œuvres nouvelles, sapientielles, historiques ou édifiantes. Les deux chapitres initiaux sur les origines telles que les raconte le début de la Genèse (1-11), sont un peu décevants. Sans doute, les positions adoptées sont-elles modérées, aussi éloignées d'une interprétation étroitement littérale que d'un symbolisme excessif. Mais on ne voit pas très bien au nom de quels principes d'exégèse M. Chaume insiste sur tel détail du récit comme réel matériellement et considère tel autre comme simple figure.

Ce petit volume, fruit d'une longue familiarité avec le texte sacré, sera d'un précieux secours pour une première prise de contact et permettra au lecteur chrétien de retirer de sa lecture la leçon qu'il doit y chercher.

A.-M. DUBARLE.

Chanoine GLORIEUX : *Fils de David, Fils d'Abraham*. Les Éditions Ouvrières. Un vol., 256 pp., 195 fr.

De multiples efforts sont faits pour

faciliter aux jeunes d'Action catholique la lecture de l'Évangile et du Nouveau Testament, tandis que l'Ancien Testament, à part quelques passages plus faciles ou plus attrayants, reste pour eux inaccessible. Cependant, l'histoire du Peuple de Dieu, « histoire vraie... providentielle... prophétique... sainte et humaine à la fois « est indispensable » pour comprendre le Christ... son drame... sa vie... sa pensée... son Église et sa religion » (préface). C'est pourquoi M. le chanoine Glorieux, après les travaux que chacun apprécie, nous offre aujourd'hui cet « Essai d'Histoire Sainte ». C'est un livre passionnant, au style simple, direct, moderne. Il est le premier ouvrage de ce genre (celui de Daniel-Rops s'adresse à un autre public). Espérons qu'il sera lu non seulement par les jeunes ouvriers, mais aussi par tous les autres jeunes d'Action catholique et même par tous.

J. Doyen.

J.O.C.F. : *En écoutant Jésus*. Paris, Les Éditions ouvrières, 1947, 168 pp. 80 fr.

Méditations sur l'Évangile dans lesquelles chaque épisode du texte sacré est l'occasion, pour les dirigeantes et militantes d'Action catholique du milieu populaire, de confronter les mille détails de leur vie avec les enseignements du Christ.

M.-L. T.

## EGLISE ET MISSIONS

Chanoine G. PHILIPS : *La Sainte Église catholique*. Tournai-Paris, Casterman, 1947, 364 pp., 300 fr. français.

Après avoir longtemps étudié et enseigné le traité de l'Église, M. le chanoine Philips a rédigé, à l'intention d'un public élargi et non spécialisé, une présentation d'ensemble de ce traité.

On peut, dans son livre, distinguer deux parties : où est l'Église ? (chap. I-VI) Qu'est-elle ? (chap. VII-XV). Les chapitres du début s'inspirent de la démonstration par les quatre notes. L'apostolicité est étudiée en huit pages et réduite à « un aspect », la stabilité (p. 78), sans lien apparent avec les chapitres qui viennent plus loin sur l'Église des Apôtres et le *Tu es Petrus*. La partie centrale, toute pleine du Nouveau Testament, fait une large place à la vie de l'Église dans la grâce du Christ. Plus loin, une explication vigoureuse sur l'appartenance à l'Église : « Quelques auteurs récents ont voulu identifier Corps mystique et âme de l'Église. Le résultat de ces tentatives serait de faire perdre tout son sens à la comparaison de saint Paul » (p. 285). On pourrait épiloguer à l'infini sur la composition d'un ouvrage qui brasse une matière si riche et si variée, d'autant que les titres et sous-titres, ici ou là, ne donnent pas une idée tout à fait exacte de ce qu'ils découvrent.

Un peu partout, l'auteur est amené à mettre en cause les adversaires de l'Église et les chrétiens ou les chrétientés non catholiques. Il entend se garder de tout dénigrement (pp. 34-35). Je me demande cependant, pour me borner à un point où je suis moins ignorant, si « les protestants » estimeront, chaque fois qu'il s'agit d'eux, qu'on leur a rendu pleine justice (par exemple pp. 37, 71-72, 90, 253, 294). Plus on étudie toutes ces réalités, plus on aperçoit combien elles sont complexes et difficiles à juger de l'extérieur.

Mais ce sont là les inconvénients du genre adopté. Si l'ouvrage était composé selon un plan plus librement dégagé des traités classiques, et sur un ton délicatement nuancé en

tout point, il ne serait pas ce qu'il est. Tel quel, cet exposé simple et accessible condense un travail approfondi, donne partout une doctrine claire et solide, et inspire le respect et l'amour de l'Église du Seigneur.

L.-M. Dewailly.

Mgr Paul Richaud : *L'Église en face du monde moderne*. Paris, Bonne Presse, 1947, 128 pp. 54 fr.

Conférences données à Laval sur ce qu'est l'Église, qui la compose, ce qu'elle fait. L'Église est le Christ continué; c'est le Christ qui lui a donné des chefs pour lesquels l'autorité est une fonction d'amour; c'est le Christ qui lui infuse sa vitalité spirituelle, doctrinale et sociale. Ces trois points sont rapidement esquissés, et l'accent mis, nous semble-t-il, sur l'aspect apologétique de la question.

M.-L. T.

L. Beauduin, A. Chavasse, P. Michalon, M. Villain : *Église et unité. Réflexions sur quelques aspects fondamentaux de l'unité chrétienne*. Coll. « Ad Unitatem », 5. Lille, Éd. Catholicité, 1948, 158 pp., 200 fr.

Sous un titre assez général, ce volume de la collection « Ad Unitatem » offre quatre contributions bien diverses.

Dom L. Beauduin étudie « l'unité de l'Église et le concile du Vatican » (pp. 13-56). Il souligne que la définition vaticane est le nœud du problème actuel de la réunion. « La seule question pratique est celle-ci : oui ou non, nos frères séparés acceptent-ils cette définition ? Le vrai problème de l'Union des Églises, sans phrases et sans arrière-pensée, le voilà » (p. 14). Il faut lire son étude sobre et dense. Les documents analysés et les conclusions qui en ressortent seront utiles à beaucoup. Si l'on replace dans le contexte de l'histoire du concile la définition de la Primauté établie par la quatrième session, elle perd évidemment la raideur qu'on lui a trop souvent donnée, et les reproches qu'on lui oppose voient leur violence s'émousser devant une doctrine en réalité souple et équilibrée.

L'un des points ainsi éclairés, l'infaillibilité papale, est développé par M. l'abbé Chavasse (pp. 59-91), qui en rappelle les conditions et les limites. L'infaillibilité personnelle du pape est mesurée par celle que l'assistance du Saint-Esprit garantit à l'Église. Ici encore, œuvre de lucidité qui dissipe plus d'un contresens.

Puis M. Michalon étudie « l'étendue de l'Église » (pp. 95-125). Il s'attache, presque uniquement à partir du Nouveau Testament, à montrer « l'universalisme anthropologique et cosmique de l'Église » (p. 107). Il conclut qu' « aucun homme n'est absolument en dehors du corps de l'Église » (p. 119). Les conclusions sont justes, mais tous les textes allégués ne sont pas également probants et l'exposé pourrait être plus serré. Plus d'une formule rapide, surtout dans les premières pages (pp. 100-101 : « En définitive le Christ et le Royaume s'identifient (Royaume ou Église), sont une même réalité » [*sic*]; p. 104 : « L'Église, corps du Christ, finit par coïncider avec l'univers »; etc.).

Enfin, le R. P. Villain publie (pp. 129-158) une conférence chaleureuse et bien conduite où il exhorte les chrétiens à reconnaître, parmi les saints qu'ils admirent et invoquent dans la gloire divine, ceux qui « sont revendiqués par des groupes chrétiens séparés entre eux et pratiquement ennemis », qui même se sont dressés les uns contre les autres (p. 147), et à prier intensément pour que tous les chrétiens croissent dans l'amour.

Les théologiens ne sont pas menacés de chômage. M. Michalon observe que « notre traité de l'Église n'est pas encore au point » (p. 97). Voilà qui est exact, et qui ne facilite pas les travaux unionistes. Mais comment le serait-il ? On peut même tenir pour

certain qu'il ne le sera pas avant la Parousie. Quel est donc le traité de notre théologie qui est au point complètement et pour toujours ? Le rôle du théologien, dès lors, n'est point de s'avancer sur l'estrade et de déclarer à l'assistance : « Faites bien attention, je vais mettre au point le traité de l'Église. » Il n'a qu'à, tranquille et modeste, faire son métier de théologien : qu'il tienne compte de l'acquis des meilleurs manuels et des ouvrages en vogue, mais sans se laisser dominer par les schémas reçus ni par les engouements; qu'il recoure toujours aux sources authentiques, gardant son intelligence en éveil constant. S'il n'omet jamais cet effort personnel de pensée, même si son effort est très circonscrit, même s'il ne s'exprime pas en articles ou en conférences, il peut être assuré de contribuer pour sa part au contrôle et à la mise au point dont le traité est constamment susceptible, et, un peu grâce à lui, aucun abîme ne se creusera entre les réalités de l'Église et les explications que les livres en donnent. Du même coup, peut-être sans y avoir visé directement, il travaillera de la plus sûre manière au « recentrement irénique » que souhaite le P. Villain dans sa préface (p. 8). Ce qu'on pourrait appeler l'œcuménisme de propagande a besoin lui aussi d'une constante mise au point. Les patients efforts de théologiens honnêtes le garderont de toute déformation, unissant la sécurité doctrinale et l'ouverture fraternelle de l'esprit, la certitude catholique et l'accueil dû à toute vérité. Ceux qui ont composé le présent volume en donnent un exemple excellent.

L.-M. Dewailly.

Paul DENIS, O. P. : *Islam et Chrétienté*. Liége, La Pensée Catholique, 1948, 64 pp.

Le titre de ce petit ouvrage laisserait espérer la position de graves problèmes et peut-être l'ébauche d'une solution proposée. Le sous-titre : « Impressions de voyage », nous dit de quoi il va s'agir. On y trouvera les réflexions qu'ont pu susciter dans le cœur d'un prêtre européen ce qu'il a constaté au cours de son séjour en Orient. Elle explique la voisinage de traits pittoresques, de réflexions judicieuses et de vues parfois superficielles. Rien d'étonnant puisque l'auteur veut nous donner les impressions d'un voyageur; n'y cherchons donc pas les traits de son vrai visage, à la fois si complexe et si divers, que l'Orient sait cacher parfois même à l'Européen qui y vit depuis de nombreuses années.

S. de Beaurecueil.

L.-M. Dewailly, O. P. : *L'apostolat catholique en Suède. Études religieuses*, nº 613. Liége, La Pensée catholique, 1947, 16 pp.

Bref, mais intéressant et suggestif aperçu des efforts des Dominicains en un pays où les catholiques sont en infime minorité : 0, 83 pour mille de la population, où la tâche est si grande que les apôtres ne savent par où commencer. Ils doivent d'abord assurer la persévérance de leur petit troupeau, puis, vis-à-vis des non-catholiques, agir dans un double sens : faire connaître, par leur vie, l'existence de l'Église catholique; s'efforcer de mieux connaître, pour mieux les comprendre, ceux qui ne partagent pas encore leur foi.

C. Lhotte et E. Dupeyrat : *Dame Pauvreté chez les Mongols. L'épopée franciscaine de Jean de Plan-Carpin et de Guillaume de Rubrouck au XIII^e siècle*. Éditions Franciscaines, Paris, 1947, 192 pp., 90 fr.

Elles se lisent comme un roman, avec un intérêt qui ne fléchit jamais, ces pages qui nous retracent les aventures de deux Franciscains envoyés comme ambassadeurs, l'un du pape Innocent IV, l'autre du roi saint Louis, près du Grand Khan, souverain de l'immense empire des Mongols. La route est dure, les intempéries cruel-

les, les dangers nombreux; les deux religieux, à sept ans de distance, vont sans peur, ne sachant si le lendemain les trouvera vivants, ne cherchant qu'à remplir la mission qui leur a été confiée pour le bien de la chrétienté. Le résultat matériel de leur mission fut mince, mais ils avaient ouvert une voie que les Franciscains reprendraient à la fin du XIII[e] siècle pour commencer l'évangélisation de la Chine.

JULES TOURNIER : *Jean Le Vacher, prêtre, consul de France et martyr, 1647-1683*. Rabat, Les Éditions de la Porte, 1947, 232 pp., 165 fr.

Prêtre de la Mission, envoyé par saint Vincent de Paul pour pourvoir aux besoins spirituels et matériels des nombreux esclaves chrétiens de Tunis, Jean Le Vacher fut nommé consul de France en cette ville. Ce n'était pas charge commode à cette époque où les rivalités d'intérêts des commerçants français aggravaient l'hostilité des musulmans. Obligé de quitter Tunis, il reprit à Alger même apostolat et mêmes fonctions officielles; il devait y mourir à la bouche d'un canon, refusant de renier sa foi pour avoir la vie sauve. Ce livre est plus une œuvre d'historien que d'hagiographe, bien que le dévouement du fils de saint Vincent de Paul y soit nettement mis en lumière.

M.-L. T.

## MARIOLOGIE

*Rapports et documents des journées sacerdotales d'études mariales* (Namur, 1943), sous le titre : *Consécration mariale*. Secrétariat de Marie-Médiatrice, Louvain, 1948, 160 pp., 95 fr. belges.

Suite bienvenue des *Mariales d'Agen* d'avant guerre, correspondant aux *Bulletins annuels de la Société française d'Études mariales*. La consécration au Cœur immaculé de Marie, selon la formule de S. S. Pie XII, tel est le thème général que développent tour à tour en modulations variées six théologiens, dont plusieurs sont connus du monde catholique.

Le R. P. Willaert présente un rapport historique sur la consécration à Marie, Reine du monde. Il en trace une esquisse, en marque les principales phases d'extension dans l'espace et le temps; puis il détermine l'évolution de cette même pratique religieuse au regard du Cœur douloureux et immaculée de Marie.

Dans son rapport, M. le chanoine Thomas définit la consécration suivant le Docteur Angélique (II[a] II[ae], q. 81); il mène son analyse avec sûreté théologique, mais sans distinguer assez clairement l'*état* et la *démarche de consécration*; puis il applique sa définition au document pontifical et en dégage « les fondements dogmatiques » (le pluriel annonce une énumération qui se contracte à l'énoncé de la royauté de Marie et trouve un complément tardif dans le paragraphe sur le Cœur immaculé). « O Mère, Reine du monde », dit le Pontife. La Maternité spirituelle de la Vierge ne réclame-t-elle pas en premier notre ratification d'appartenance, puis la portée universelle et sociale.

Le rapport de M. le chanoine Lebon développe les fondements dogmatiques de la consécration. Le principe positif en est la formule du Saint-Père, qui propose un parallèle entre la consécration au Cœur immaculé de Marie et la consécration au Cœur sacré de Jésus, invoquant au fondement de l'une et de l'autre la royauté. Ici, référence est faite aux fondements de la royauté de Marie : maternité divine et corédemption. On est surpris que, au sujet du premier fondement, l'auteur n'ait pas mis en valeur l'ontologie de la Maternité divine au titre

de *relation* affectant la personne même de Marie. Il est plus heureux dans sa détermination du mode d'exercice de la royauté mariale. Ce rapport est un des plus riches du présent recueil.

Le R. P. Leloir tire les conséquences personnelles et sociales de la consécration à Marie. Il est dommage qu'une mort tragique ait empêché l'auteur de rédiger tout son rapport, dont les lecteurs apprécieront cependant le schème détaillé suivant une division aux épithètes curieuses : dévotion apologétique, dogmatique, ascétique, mystique, pastorale. Soulignons avec le Révérend Père la nécessité d'inculquer longtemps encore auprès des fidèles toute la portée de la consécration.

Le R. P. Hupperts s'efforce à son tour d'établir la technique du mouvement de consécration mariale, c'est-à-dire de déterminer la meilleure manière pratique de promouvoir la consécration. Le Révérend Père préconise à juste titre d'abord une campagne doctrinale « mettant à profit et à la portée des fidèles toute la richesse des encycliques mariales », puis la création d'un climat favorable pour les fidèles selon la différenciation de leur milieu; d'où l'importance d'une préparation : *éloignée* par la prière et le sacrifice, *immédiate*, par triduums et semaines mariales. Et l'auteur de montrer l'acheminement progressif (familles, associations d'Action catholique, paroisses, doyennés, diocèses...) à l'accomplissement universel de la consécration de Pie XII. Excellent rapport dans lequel les membres français d'Action catholique auront grandement à glaner.

En dernier lieu, M. le chanoine Moureau expose le témoignage de la liturgie sur la royauté de Marie. Il constate que cette « voix de l'Église priante » procède comme la Tradition, d'abord par insinuations discrètes, puis par affirmations tranquilles, voire audacieuses, enfin par des proclamations nettes et indiscutables; ce que, en véritable érudit, il montre par un recours aux documents séculaires de l'Orient et de l'Occident.

S. Exc. Mgr Charue, évêque de Namur, tire les conclusions de ces journées mariales et insiste sur l'épilogue de l'encyclique *Mystici corporis*, spécialement sur la formule pontificale : « Maria arctissime semper cum Filio suo conjuncta. » On ne saurait trop recommander aux lecteurs de *La Vie Spirituelle* ce recueil documentaire marial.

S. BROUSSALEUX, A. A. : *L'Évangile de Marie*. Bonne Presse, 1948, 188 pp.

Cette brochure est un « mois de Marie » qui mérite spéciale attention. L'auteur, en effet, n'avance rien concernant la Sainte Vierge qu'il n'ait puisé dans les meilleures œuvres tant scripturaires qu'historiques. De la sorte, dans un style oratoire exigé par le but poursuivi, à savoir la lecture journalière faite à un grand public, l'auteur a su montrer comment « les quatre Évangiles ont pour centre Jésus » et que Marie nous aide à mieux connaître le Fils de Dieu fait homme.

Peut-être cependant le souci d'être scientifiquement exact entraîne-t-il l'auteur à faire des développements trop techniques pour une assemblée de fidèles (par exemple p. 120). D'autre part, du point de vue doctrinal, on ne trouve pas assez marqué que tout le mystère de Marie se fonde sur sa Maternité divine. Au lieu de dire : « Avec quels regards Jésus ne devait-il pas considérer sa Mère, *cette Mère qu'il s'était choisie parce qu'elle était pleine de grâces* » (p. 97), il faut dire : « ... cette Mère est pleine de grâces parce que le Verbe se l'était choisie comme Mère. » Cette déviation de perspective explique pourquoi l'auteur *force* « le sacerdoce de Marie » (chap. XXVII).

Quoi qu'il en soit de ces critiques, ce « mois de Marie » sort de l'ordinaire; il doit être répandu pour le plus grand profit des âmes.

H.-M. MANTEAU-BONAMY.

Chanoine COURTIN : *Lourdes, le domaine de Notre-Dame, de 1858 à 1947*. Rennes, Éd. Franciscaines, 3, rue de la Monnaie, 450 fr.

S. Ém. le cardinal-archevêque de Rennes termine la lettre-préface de ce livre par ces mots : « En apportant à l'histoire de Lourdes une notable contribution, vous avez mis un fleuron de plus à la couronne de Notre-Dame. » S'il est aimable, le propos est surtout profondément exact. Car enfin, point de plus belle réponse aux volontés de la Dame : « Je veux qu'on vienne ici en procession », et : « Allez dire aux prêtres qu'il doit se bâtir ici une chapelle », que ces quatre cent quarante pages où sont relatées par le menu toutes les initiatives prises, les générosités soulevées, depuis que Bernadette a livré son message. Tous ces efforts liés en gerbe, codifiés en un livre qui satisfait les plus minutieuses curiosités, placent en un relief saisissant, qui lui est propre, le fait de Lourdes.

Impossible d'entrer ici dans le détail. L'auteur ne laisse rien échapper qui ait rapport avec « l'histoire générale des sanctuaires de Lourdes et de leurs annexes ». De la gare à la grotte; la grotte et la rive Massabielle; la Crypte et la basilique de l'Immaculée Conception; la basilique du Rosaire; la montagne du Calvaire; les annexes des sanctuaires; le musée de Notre-Dame de Lourdes; les évêques de Tarbes et Lourdes de 1858 à 1946 : telles sont les huit parties qui se partagent le volume, de maniement facile grâce à une table des matières et à un index onomastique détaillés. On tient entre les mains, avec ce livre, un répertoire complet, précieux aux pèlerins avides d'élargir leur information et indispensable aux travailleurs de demain.

A notre grande satisfaction, le récit des origines ouvre ce volume. Bernadette et ses apparitions revivent dans les quarante pages d'introduction dont l'intérêt n'échappera pas aux lecteurs soucieux d'histoire exacte. Nous voyons notamment l'auteur se libérer de la chronologie du P. Cros communément admise, et ce résumé est suffisamment complet pour permettre aux spectateurs du film *Le Chant de Bernadette* de se réconcilier avec la vérité historique. Mais pourquoi une bibliographie si réduite et si sèche ? On aimerait que, après un tel travail, l'auteur explicite davantage sa position sur la question. Pourquoi aussi reléguer en fin du volume la note si intéressante sur l'impressionnant « cachot » de la rue des Petits-Fossés ? L'accoler en appendice avec celle qui traite de l'hôpital de Notre-Dame-des-Douleurs, c'est courir le risque de la voir négligée et de faire passer après bien d'autres de moindre importance un « lieu sacré » des plus vénérables touchant les origines de Lourdes.

Au total, un livre digne du plus flatteur accueil.

HYAC.-L. MARÉCHAL.

TH. DEHAU, O. P. : *Famille et Sainte Famille*. Éd. du Cerf, « Le Cœur et la Croix », 156 pp., 140 fr.

Ce petit livre, qui cherche à greffer toute vie de famille sur la Sainte Famille, nous apporte, comme tous les ouvrages du R. P. Dehau, une doctrine *solide et essentielle*, sous une forme toujours imprévue et appétissante à l'âme.

Les sources pures qu'il va puiser à Nazareth écartent les courants qui, à l'heure actuelle, risquent de dériver la vie de tant de familles et de leur faire perdre leur sens providentiel.

Autour du Père, de la Mère et de l'Enfant, il groupe des vérités simples et vivifiantes qui pourront facilement cheminer dans les cœurs.

M. D.

J. BOUSQUET, O. P. : *Notre-Dame du Rosaire de Fatima*. Édit. « Le Centre dominicain », Montréal, 1945, 95 pp.

Dans cette petite brochure, l'auteur retrace d'abord le récit des apparitions de Fatima (première partie). Puis, dans une deuxième partie, il étudie le contenu du message donné

par la Reine du Rosaire; il déclare en même temps l'urgence de sa mise en application. On trouvera ici des réflexions capables d'amener à une plus grande vie d'oraison les âmes dociles à Dieu et à Marie. C'est tout l'intérêt de cette plaquette.

H.-M. M.-B.

## SACERDOCE ET VIE RELIGIEUSE

G. THILS et J. LALOUP : *Jeunesse et Sacerdoce.* Desclée de Brouwer, 1948, 246 pp., 350 fr.

Un livre tout simple et un beau livre, qui répond à un vrai besoin et fera le bien qu'il ambitionne de faire. C'est une présentation de la vie du prêtre, depuis l'éveil de la vocation, en passant par le séminaire et les ordinations, jusqu'aux premières années du ministère, soit comme jeune professeur, soit comme vicaire. Ces différentes étapes d'une même « carrière » au service de Dieu et des hommes sont présentées d'une manière extrêmement simple, sous forme de description réelle plutôt que de considérations autour du sujet. A peu près aucun des problèmes actuellement agités autour de « clergé diocésain », etc., n'est abordé. Ce réalisme franc et dépouillé plaira à la génération présente. Dans la grave crisé du recrutement sacerdotal qui sévit dans la plupart des régions de France, on est heureux d'avoir un tel livre, simple et vrai, à mettre dans les mains de jeunes gens. Des prêtres même y puiseront sans doute un encouragement. Évidemment, si on avait rédigé soi-même ce livre, on aurait parfois dit autre chose, ou on aurait dit les mêmes choses différemment. Elles ne pouvaient pas être dites d'une manière qui répondît à toutes les expériences, toutes les situations. Les auteurs ont assez atteint l'essentiel pour que leur expérience et leur situation, qui se réfèrent, semble-t-il, à la Belgique, tout en étant personnelles et sincères, puissent servir aux prêtres et aux jeunes de chez nous.

Y. C.

R. ZELLER : *Les Dominicaines gardes-malades des pauvres.* Alsatia, 174 pp.

De cette étude, fort agréable à lire, l'auteur a su faire un aperçu vivant sur les greffes divines dont l'Église est sans cesse rajeunie, sur la vie intime d'une congrégation pleine de vitalité, et sur les éléments qui empêchent une activité spécialisée de se séparer de l'universelle économie de grâce.

La première partie décèle le courant ténu et précis d'un appel de Dieu perçu par quelques âmes, à travers des réalisations fragiles, fragmentées, offertes à tous les doutes d'une humaine sagesse.

La deuxième partie nous fait pénétrer dans l'harmonie pacifiante de l'œuvre réalisée, dans sa vitalité joyeuse.

Enfin, la conclusion apporte, par un approfondissement des points forts dont vivent les « gardes-malades des pauvres », un exemple dynamique de ce que donne à l'Église et au monde actuel un idéal de simplicité et de vérité vécu joyeusement dans le primat de la charité.

Celles qui cherchent leur route l'y trouveront peut-être et ceux qui l'ont trouvée recevront de ce livre des leçons utiles pour leurs propres cheminements.

M. D.

M.-H. LELONG, O. P. : *Les Dominicaines des prisons.* Ouvrage couronné par l'Académie française. Nouvelle édition. Paris, Éditions Alsatia, 1947, 246 pp.

Ouvrage déjà connu, consacré aux Dominicaines de Béthanie; leur fondation par le P. Lataste, leur histoire,

leur mode de gouvernement, leur vie quotidienne sont décrits, en un style facile et vivant, dans cette nouvelle édition qui tient compte des plus récents événements : les ravages de la dernière guerre, les décisions du chapitre général de 1946. Puisse-t-il contribuer à faire connaître toujours davantage cette Congrégation unique dans l'Église, qui joint la miséricorde à la hardiesse en ouvrant la vie religieuse à des femmes qui sortent de prison.

L.-M. G.

Marie ALIX : *Quelques Filles de Monsieur Vincent*. Paris, Spes, 1947, 192 pp., 120 fr.

Quelques notes sur la vie et la mort des seize Filles de la Charité victimes des bombardements de 1944, à Saint-Étienne, Rennes, Saint-Ouen, Coulanges-sur-Yonne et au Havre. Près de leurs malades ou de leurs vieillards, au fourneau des soupes populaires ou dans les abris de la défense passive, elles ont montré ce courage souriant qui s'alimente à une vie intérieure profonde. Ce livre intéressera les nombreuses jeunes filles des œuvres dirigées par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et leur donnera peut-être le désir de partager leur vie.

J. DEHIN, religieuse du Cénacle : *L'esprit de la vénérable Mère Thérèse Couderc, fondatrice de l'Institut de Notre-Dame de la Retraite au Cénacle*. Coll. « Maîtres spirituels », Office français du Livre, Paris, 1947, 314 pp.

Quelle magnifique figure que celle de la vénérable Mère Thérèse! Fondatrice du Cénacle, elle se voit, dès que l'œuvre a pris forme, déposée de sa charge de supérieure, mise à l'écart, en butte à la contradiction; livrée à fond au vouloir divin, elle s'enfonce dans le silence et dans l'humilité, dans la prière et le travail, et Dieu lui répond magnifiquement en la comblant de précieuses grâces mystiques. Cet ouvrage fera du bien aux âmes religieuses; regrettons cependant que la présentation en soit touffue et parfois embarrassée; nous aurions aimé une synthèse à la fois plus poussée et plus simple.

*Le temps présent et l'action catholique. Extrait des messages de S. Ém. le cardinal Saliège, archevêque de Toulouse*. Paris, Les Éditions ouvrières, 1946, 128 pp.

Les lettres du cardinal Saliège ne sont publiées que dans son diocèse et nombre de prêtres le regrettent qui aimeraient pouvoir se référer davantage à cette pensée forte, vivante, nette. Curés, aumôniers de mouvements spécialisés, membres dirigeants de l'Action catholique se réjouiront d'en trouver ici des extraits. Ce qu'est l'Action catholique, quels courants de pensée elle rencontre dans le monde moderne, comment elle doit s'incarner pour être efficace, tout cela est exposé en un style lapidaire qui met davantage encore en relief la vigueur des directives données. Quelques pages sur certains mouvements spécialisés : J.O.C., J.A.C., J.I.C.F., terminent le livre.

J. DERMINE : *Le laïque chrétien dans la cité*. Études religieuses, n° 616-617. Liége, La Pensée catholique, 1947, 54 pp., 12 fr.

Pages très denses qui apportent une solution théologique au cas de conscience qui se pose à tout catholique engagé dans l'action temporelle : en quelle mesure est-on libre d'assumer des responsabilités et de prendre des initiatives dans un monde laïcisé et mûr pour l'autonomie ? Comment cette action profane et civique s'allie-t-elle avec la docilité au contrôle de l'Église ? Après avoir marqué que l'autonomie du monde profane est théologiquement légitime (encore faut-il bien préciser en quel sens on entend tous ces termes), et qu'elle marque davantage la catholicité de l'Église, à la fois respectueuse de toutes les valeurs humaines et indépendante

de toute formule temporelle, l'auteur montre que l'Église a un pouvoir indirect sur le domaine profane, pouvoir qui, selon bon nombre de théologiens, se traduit par des interventions simplement directives et non pas strictement préceptives, mais pouvoir très étendu puisqu'elle a mission de sauvegarder les valeurs spirituelles et d'inculquer aux consciences le devoir moral, en orientant toutes les activités particulières vers les fins dernières. Cependant la mise en œuvre de ce pouvoir est singulièrement délicate, et l'auteur essaie ensuite de préciser quelle est l'extension de la liberté du laïc chrétien, quelle est sa mission dans la cité, quelle est la légitimité des groupements confessionnels (partis politiques, syndicats, œuvres sociales...). Les laïcs de notre temps doivent être le levain dans la pâte, et porter le message du Christ dans tous les milieux sociaux, en se mêlant fraternellement à la foule des « gentils », en assumant les mêmes travaux, tout en restant « sous le souffle de l'Esprit ».

L'on aura pu juger, par cette brève recension, toute l'acuité et la délicatesse des problèmes posés par cette brochure qu'il est impossible de résumer sans risquer de la trahir. L'auteur la condense en cette formule : « Déconfessionalisons la vie profane pour mieux la spiritualiser », mais il le fait avec une prudence qui tient compte de toutes les incidences et de tous les détails.

M.-L. T.

H. CARPAY, S. J. : *L'Action catholique. Essai de justification historique et de précision doctrinale.* Un vol., 71 pp., Casterman.

Beaucoup parmi nous ont encore une conception fausse ou incomplète de l'Action catholique. Cette brochure essaie de nous en donner une idée juste et totale. Dans un exposé historique, rapide mais solide, le P. Carpay montre les diverses étapes de l'apostolat de l'Église en dépendance de la conception qu'on se fait successivement des rapports du spirituel avec le temporel. Il conclut : l'Église doit exercer sa mission « spirituellement ». Il s'agit de diriger les nations par la communication d'un esprit conforme au sien. L'Église et l'État, parfaitement distincts comme sociétés, seront un dans l'esprit qui leur sera commun : l'esprit chrétien. Réaliser cette communication spirituelle, telle est la tâche spéciale de l'Action catholique, ce qui la spécifie comme telle et la différencie comme apostolat, de ce qu'elle fut à d'autres époques (p. 40).

Suivent des « précisions doctrinales » intéressantes sur « l'avènement du laïcat » et sur « les caractères de l'Action catholique », qui est « laïque et profane, catholique et spirituelle, universelle et hiérarchique, sociale ». Ces notations laissent la porte ouverte à d'autres développements (rôle et spiritualité du laïc, sa place, son apostolat profane et authentiquement surnaturel, sa « collaboration » avec le clergé). Ces mises au point seront fort utiles et elles aideront dans leur travail les prêtres chargés de mouvements d'Action catholique, aussi bien que les laïcs conscients de leur responsabilité.

J. Doyen.

P. Jacques DE BLOIS, O.F.M. Cap. : *L'âme de l'Action catholique.* Paris, Librairie Saint-François, 1947, XII-88 pp.

Destiné aux militants de l'Action catholique, ce livre expose, sous forme de questions et de réponses nettes, pratiques, vivantes, la nécessité, pour l'apostolat, de s'enraciner dans l'oraison, de s'y alimenter; cela, pour parer aux dangers d'un naturalisme apostolique, et pour donner à l'action toute sa valeur profonde.

Roger BARON : *Messes pour militants d'Action catholique.* Éditions Spes, Paris, 1947, 80 pp., 48 fr.

On a toujours un mouvement de crainte en ouvrant un recueil de mes-

ses dialoguées : si souvent ces textes semblent n'avoir été écrits que pour distraire l'esprit du sacrifice de l'autel. Les dialogues composés par l'abbé Baron échappent heureusement et complètement à cette erreur : les réponses au célébrant sont entièrement conservées, mais pendant l'offertoire, le canon, la communion, l'assemblée prie sur un thème de la messe : l'offrande, l'unité, la rédemption, la joie, et cette prière reste très proche de l'action qui s'accomplit alors à l'autel. Les cantiques qui terminent ce petit recueil n'ont pas tous le même intérêt, mais c'est un genre bien difficile!

M.-L. T.

## SPIRITUALITE ET MORALE

Frère LAURENT DE LA RÉSURRECTION : *L'expérience de la Présence de Dieu*. Texte établi par S.-M. Bouchereaux et présenté par le R. P. François de Sainte-Marie, O. C. D. Éditions du Seuil, Vigne du Carmel, 1948, 156 pp.

Le Carmel donne un nouveau témoignage de son souci apostolique en ajoutant à cette collection, riche déjà d'inestimables trésors livrés au public, ce petit livre qui révèle à la fois une âme de saint et une doctrine « d'une telle clarté et objectivité qu'elle en devient universelle ».

Une âme de saint, bien carmélitaine : rude et tendre, éprise d'absolu et d'un froid bon sens. Le Frère Laurent vit au XVII^e^ siècle. Soldat, puis laquais, enfin humble petit Frère convers, il entre dans les voies mystiques par cet exercice de la présence de Dieu dont il livre le secret dans des lettres et entretiens heureusement conservés jusqu'à nous, maintenant publiés dans ce volume. L'humble devoir d'état est le lien ordinaire de sa grande intimité avec Dieu. Qu'il s'agisse de « cuire sa petite omelette » ou de réparer ses sandales, son humeur est égale, libre, joyeuse, son âme se tient en présence du Dieu vivant. Aussi simplement il découvre à ceux qui la lui demandent sa « doctrine ». Celle-ci est tout imprégnée de simplicité : elle devance et complète la « petite voie » de Thérèse de l'Enfant-Jésus : la foi (qui était la vie de sa vie) fait découvrir la présence de Dieu, intime et familière, grandit la charité, l'amour désintéressé de Dieu servi pour lui-même, l'abandon total à ses volontés.

A la portée de tous, ce livre doit aider, comme l'*Histoire d'une Ame*, beaucoup d'entre nous à entrer par des chemins simples et directs dans une humble et authentique expérience de l'amour divin.

*Humilité*. Cahiers de spiritualité carmélitaine, n° 7. Couvent de Chèvremont par Vaux-en-Chèvremont, 87 pp., 30 fr. belges.

On est tenté de croire que tout a été dit sur cette grande vertu. Et voici sa notion renouvelée, rendue plus vivante et attirante que jamais avec ces articles écrits par des maîtres de disciplines très différentes, mais hautement chrétiennes.

Louis van den Bossche distingue en Thérèse de Lisieux l'humilité de génie et répond ainsi d'une certaine manière au travail actuellement si controversé de Van der Meersch à son sujet.

Marcel de Corte décrit le « paradoxe de l'humilité ». Pages magnifiques sur la coïncidence de la créature avec Dieu quand l'image dédoublée du soi est bannie, et la réalité de l'être totalement acceptée.

En des aphorismes toujours savoureux, Gustave Thibon donne quelques « variations sur le Rien et le Tout », accule l'âme au refus ou à l'acceptation de l'amour sauveur.

Une très profonde étude sur l'humilité dans l'oraison de sainte Thérèse d'Avila par le P. Étienne de Sainte-Marie, O.C.D. Enfin, de saint

Jean Climaque, un chapitre considéré à juste titre comme « les plus belles pages qui aient jamais été écrites sur l'humilité », achèvent de donner à ce fascicule son climat spirituel intense. Son mérite cependant réside peut-être moins dans la belle louange rendue à l'humilité, que dans le fait qu'on ne peut lire ces pages en « amateur ». Elles nous rendent l'inappréciable service de nous éclairer immédiatement, personnellement et de ne plus nous permettre par ignorance un compromis avec « la vérité ».

Dom André MALET, O. C. R. : *La vie surnaturelle, ses éléments, son exercice*. Apostolat de la Prière, 9, rue Montplaisir, Toulouse, 1947, 230 pp.

Sous la forme d'un catéchisme (demandes et réponses), qui rend facilement abordable aux simples fidèles une étude apparemment aride, sont exposées les grandes lignes de l'essence de la vie divine, les merveilles de la grâce. On appréciera, dans la troisième édition de cet ouvrage, devenu classique, l'addition de deux chapitres, l'un sur l'Esprit-Saint, l'autre sur le péché.

L.-M. G.

Dietrich VON HILDEBRAND : *Pureté et virginité*. Trad. française de Joseph Schneuwly et Léon Barbey. Paris, Desclée, 1947, 216 pp.

Le livre de D. von Hildebrand nous reporte aux années d'avant guerre, si lointaines déjà; les catholiques allemands découvraient alors dans un enthousiasme parfois démesuré les grandeurs de l'amour conjugal; le livre que nous présentons reflète cette ferveur passée et prendrait peut-être aujourd'hui un autre tour. Il reste que la traduction française des études de Von Hildebrand est précieuse, nous facilitant l'approche de pages très personnelles, suggestives et riches, peu soucieuses, au demeurant, — c'en est le charme et la faiblesse — des catégories classiques. De la première partie de l'ouvrage consacrée à la pureté, on retiendra de fines analyses de l'expérience sexuelle, expérience profonde, qui recèle, semble-t-il, le secret de chacun et ne prend de sens valable qu'au sein de l'amour conjugal. Voici maintenant fort bien distinguées deux valeurs trop souvent confondues : la chasteté et la pureté. Encore une telle distinction n'est-elle pas ici exploitée autant qu'il faudrait. La chasteté est uniquement orientée vers la « sphère sensuelle » et a la garde du mystère qu'elle recèle. Il ne saurait être question de chasteté chez des êtres dépourvus de sensibilité, chez les anges par exemple, qui sont cependant le prototype de la pureté; il est vrai que la pureté consiste à se tenir devant Dieu, à s'abandonner à l'éclat de sa Face, à fuir tout ce qui ne peut subsister sous le regard divin. La place éminente faite par le christianisme à la virginité soulève un problème nouveau : d'où vient que la virginité consacrée à Dieu a pouvoir d'établir qui la voue en une relation nuptiale privilégiée avec le Christ ? Lui suffit-il, pour ce faire, d'être un moyen exceptionnel de purification, ou d'échapper à tout partage, ou encore de comporter un renoncement à ce qu'il y a de plus doux et de plus noble en ce monde ? Il semble que la virginité comporte bien davantage, quand l'amour de Dieu l'inspire, le don de l'être entier, un don tel qu'il existe uniquement à l'égard des créatures dans l'union conjugale, un don qu'on ne peut guère comprendre avant d'avoir saisi le caractère profond, central, mystérieux de la « sphère sensuelle », à quoi le livre de Von Hildebrand vient nous aider.

J.-A. R.

RAISSA MARITAIN : *Histoire d'Abraham ou Les premiers âges de la conscience morale*. Desclée de Brouwer, 79 pp., 1947.

Ce petit livre de Mme Raïssa Maritain reproduit — avec « un certain nombre de modifications qui, pour se-

condaires qu'elles soient, importent à l'auteur » — une étude parue d'abord en 1935 dans *Nova et Vetera*, revue catholique pour la Suisse romande, sous le titre *Histoire d'Abraham ou la Sainteté dans l'état de nature*, et déjà publiée en volume à New-York en 1942 sous le titre *La Conscience morale et l'état de nature*.

L'expression « état de nature » qui a disparu du titre, se retrouve encore dans le courant du volume. Elle ne désigne nullement, comme d'aucuns pourraient le croire, l'état hypothétique de « pure nature », mais l'état de fait où se trouvait l'humanité « de la chute d'Adam à Moïse ». Cet état fut suivi, selon la terminologie adoptée par l'auteur, de « l'état légal, de Moïse au Christ » et de « l'état évangélique ».

« La conduite des saints de l'Ancien Testament est... remplie d'actions que ni leur conscience ni Dieu ne leur ont reprochées, et qui cependant sont prohibées comme fautes et péchés graves par l'enseignement du Christ et de l'Église. » Ce fait pose le problème de l'évolution ou des « progrès de la conscience morale » que l'auteur s'efforce de résoudre dans la ligne classique de l'école thomiste.

C'est le cas d'Abraham qui fait l'objet principal de la première partie. Quelques très belles pages — qui, au témoignage même de l'auteur, doivent beaucoup à Kierkegaard — mettent en lumière la sainteté du « Père des croyants ». D'autres, plus techniques, tentent d'expliquer comment « la conscience morale explicite... est partout très lentement... acquise... non quant au sens du devoir et de l'obligation, mais quant à la connaissance complète des lois morales ».

Dans la seconde partie, le même problème est abordé à propos de « l'état adamique », c'est-à-dire l'état de l'homme avant le péché. Ici, l'auteur s'efforce de concilier la « primitivité d'Adam » avec ce qu'enseigne la théologie thomiste sur l'état d'intégrité du premier homme, tout en reconnaissant le caractère conjectural de ces considérations. On y trouve d'heureuses formules et des perspectives suggestives : avant le péché, nos premiers parents ne possédaient qu'à l'état initial la « science morale », bien que leur conscience fût « haute et pure » — ils ne vivaient pas « sous le régime de la morale »...

Peut-être les exégètes auront-ils quelques réserves à faire sur la manière dont Mme Maritain interprète la Sainte Écriture. Les théologiens, comme d'ordinaire, ne seront pas tous d'accord : c'est sans doute la seconde partie qui donnera lieu aux divergences les plus nombreuses et les plus importantes. Mais, pour tous ceux qui l'auront lu, ce beau petit livre aura été l'occasion d'un précieux approfondissement.

GEORGES LECLERQ.

FERDINAND VALENTINE, O. P. : *The inside of the the cup. The second Theophila correspondance*. Oxford, Blackfriars publications, 1947, 170 pp., 6 s.

Voici la seconde série des *Lettres spirituelles à Théophila*. Elles traitent des difficultés rencontrées dans la prière par l'âme qui commence à prendre sa vie spirituelle au sérieux. Voici quelques titres de chapitres : La prière difficile. Les dangers de la prière. Le repos dans la présence de Dieu. Nos distractions de gens modernes..., etc. Le tout est traité de façon concrète, pratique; pas de sentimentalité superflue; un style clair, direct. Les auteurs les plus souvent cités sont, avec saint Thomas, saint François de Sales, sainte Jeanne de Chantal, Dom Chautard, le P. de Caussade et Dom Baker, le très spirituel directeur de Dame Gertrude More. De plus, un sens très aiguisé des besoins actuels d'âmes vivant dans un monde trépidant fait de ce petit livre un guide très efficace.

M.-F. D.

*Le gérant :* R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Imprimerie AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne). — D. L., 4e trim. 48. — Impr., no 373.